

Le Monde

Fondateur : Hubert Beuve-Méry

Directeur : Jacques Fauvet

LES ÉTATS-UNIS CONDAMNENT
LA LÉGALISATION
DE TROIS COLONIES JUVES
EN CISJORDANIE

LIBRE PAGE 3

1,50 F

Algérie, 1,20 F; Maroc, 1,20 F; Tunisie, 1,20 F.
Allemagne, 1 DM; Autriche, 11 Sch.; Belgique,
13 Fr.; Canada, 5,00 \$; Danemark, 3,50 Kr.;
Espagne, 35 pes.; Grande-Bretagne, 20 p.; Grèce,
20 drs; Iran, 45 rials; Italie, 350 L.; Liban, 175 p.;
Luxembourg, 13 fr.; Norvège, 2,75 kr.; Pays-Bas,
1 fl.; Portugal, 15 esc.; Suède, 2,25 kr.;
Suisse, 1 fr.; U.S.A., 65 cts; Yougoslavie, 10 d. din.

Tarif des abonnements page 18

5, RUE DES ÉCLAIRÉS
75207 PARIS - CEDEX 09
C.C.P. 6207-32 Paris
N° de Paris 45972
Tél. : 246-72-23

Washington vendra des armes à la Somalie

Pas à pas...

En offrant officiellement de vendre des armes « défensives » à la Somalie, qui s'estime traitée par son protecteur soviétique, l'Union soviétique, Washington introduit un élément nouveau — et probablement décisif — dans la « partie » diplomatique très subtile qui vise à détacher Mogadiscio de l'orbite soviétique. Même notant par l'Arabie Saoudite, dont l'objectif est d'attirer l'U.R.S.S. des bords de la mer Rouge, cette entreprise a fait l'objet depuis plusieurs mois d'innombrables manœuvres, rencontres, déclarations diplomatiques et démentis ambigus.

Dans le contexte très incertain de la course de l'Afrique, ce « renversement d'alliance » souhaité par le camp occidental et les pays arabes compacts, il est vrai, suffisamment de risques pour inciter les parties concernées à la prudence. Pour le président soviétique Syriad Barre, un ralliement précipité au monde capitaliste n'aurait pas sans danger. Sur le plan intérieur, une bonne partie de l'armée somalienne et des dirigeants du parti unique demeurent hostiles, malgré l'amertume ressentie à l'égard de Moscou, à un changement de cap qui conduirait à un régime à renouer avec la voie marxiste-léniniste.

Le président Syriad Barre est également très conscient des problèmes « techniques » que pose à une armée en guerre un changement de fournisseur. Au demeurant, le président somalien n'est pas assuré jusqu'à présent de trouver du côté de l'Europe, des États-Unis ou des pays arabes une « solution de rechange » satisfaisante. Dotée d'équipements soviétiques très modernes, encadrée par quelque cinq mille conseillers soviétiques, l'armée somalienne en cas de rupture avec Moscou — risquerait donc de se trouver en position très vulnérable face aux nouvelles divisions éthiopiennes.

D'un comportement assez singulier qui, depuis six mois, poussait le président Syriad Barre à répéter, dans des déclarations et interviews, qu'il était favorable à un maintien des liens avec l'U.R.S.S., tout en multipliant les visites dans les pays arabes « modérés » et les démarches diplomatiques en Europe et à Washington.

Du côté américain, de nombreux facteurs incitent à la prudence et justifient les longues hésitations de l'administration Carter. Face à l'engagement militaire des Soviétiques en Afrique, qu'ils jugent imprudent et voué à l'échec, les Américains ne sont guère pressés de « relever le défi ». L'opinion américaine et le Congrès, encore traumatisés par les aventures asiatiques, n'y sont guère favorables. En outre, les déclarations solennelles du président Carter concernant les pays qui ne respectent pas les droits de l'homme obligent à y regarder à deux fois quand il s'agit de l'Afrique, continent.

C'est donc pas à pas et très lentement que les États-Unis — sur l'initiative personnelle du président Carter — ont été conduits à offrir leur aide à Mogadiscio. Le 10 juin déjà, le président Carter, allant nommer la Somalie, déclarait que l'Amérique s'efforcerait dans certains pays, de « contre l'influence de l'U.R.S.S. ». Le 1^{er} juillet, M. Vance confirmait que Washington « considérerait avec sympathie » les appels à l'aide des pays menacés sur leurs frontières.

Washington, en réalité, souhaitait, d'une part, que la Somalie prenne part à l'initiative d'un appel à l'aide, d'autre part, qu'un « consensus » se dégage à ce propos dans le camp pro-occidental. L'aggravation de la situation sur les bords de l'océan Indien fait que ces deux conditions paraissent aujourd'hui remplies. S'il n'y a pas lieu de s'attendre à une expulsion immédiate des conseillers soviétiques présents en Somalie, on peut néanmoins estimer que l'amitié officielle entre Moscou et Mogadiscio est désormais plus que compromise.

Les affrontements s'aggravent dans l'Ogaden

Les États-Unis sont prêts à fournir des armes « défensives » à la Somalie, a déclaré, le 26 juillet, un porte-parole du département d'État américain. Cet engagement officiel — pris en accord avec plusieurs pays européens — pourrait précipiter un « renversement d'alliance » dans la corne de l'Afrique.

Alliée à l'Union soviétique, qui lui a permis de se doter d'une armée très moderne, la Somalie socialiste avait en effet très mal accepté l'engagement de l'U.R.S.S. aux côtés de l'Éthiopie révolutionnaire, avec laquelle Mogadiscio est en guerre quasi ouverte dans l'Ogaden. Les pays arabes « modérés », et notamment l'Arabie Saoudite, multiplient leurs efforts depuis plusieurs mois pour inciter la Somalie à rompre avec Moscou. Cette rupture, si elle n'est pas acquise, paraît désormais fort probable à moyen terme.

Dans la province éthiopienne de l'Ogaden, revendiquée par la Somalie, la situation militaire s'est encore aggravée le 26 juillet.

Le département d'État a annoncé, le 26 juillet, que les États-Unis étaient « en principe » d'accord pour vendre à la Somalie des armes destinées à « combler les lacunes dans la structure défensive du territoire somalien actuel ». Le porte-parole, M. Hoddin Carter, a ajouté que cette aide pourrait être fournie en coopération avec les autres pays approchés par la Somalie. Il a refusé de préciser quels étaient ces pays « amis » et a déclaré que les États-Unis ne fourniraient pas d'armes à la Somalie. Selon le Washington Post, la France et la Grande-Bretagne auraient d'ores et déjà accepté de vendre à Mogadiscio des équipements militaires. L'Arabie Saoudite, qui multiplie depuis plusieurs mois les offres d'assistance à la Somalie, pourrait prendre à sa charge une partie du financement de ces livraisons.

Dans les milieux proches du gouvernement français, on soutient qu'il n'a pas été question d'assistance militaire au cours des discussions qui ont eu lieu à Paris, le 26 juillet, entre les représentants de la Somalie et ceux de l'administration Carter. De même, on dément que le président Syriad Barre doive effectuer une visite « officielle » à Paris à l'automne prochain. Sur ces deux points, cependant, les démentis officiels paraissent s'écarter de la réalité. L'assistance militaire entre bien dans le cadre de la coopération que Paris et Mogadiscio entendent développer. Quant à la visite à Paris du président somalien, qui fait l'objet de discussions depuis plusieurs semaines, elle aurait bien lieu avant la fin de l'année, mais en tant que « visite de travail » et non « visite officielle ». L'intérogé a refusé l'ambassadeur de Somalie à Paris, M. Samantar, qui a été reçu mardi à l'Élysée par M. Jean François-Poncet, secrétaire général de la présidence, a d'ailleurs déclaré qu'une telle visite « n'était pas exclue », compte tenu des « bonnes relations » entre les deux pays.

J.-C. G.
(Lire la suite page 2.)

Les objectifs économiques du gouvernement

• **CONJONCTURE** : M. Ferry (C.N.P.F.) demande à M. Barre des mesures immédiates pour soutenir l'activité

• **ÉNERGIE** : le programme nucléaire ne sera pas ralenti

Consacrée largement à la situation économique de la France, l'interview télévisée de M. Raymond Barre, mardi 26 juillet, à TF 1, n'a pas apporté d'éléments inattendus. Le premier ministre, s'il met davantage l'accent que par le passé sur la lutte contre le chômage et laisse espérer aux salariés une « modeste » augmentation de leur pouvoir d'achat d'ici à la fin de l'année, écarte toujours l'idée d'une relance globale; mais il s'engage à conduire « une politique active de soutien de la conjoncture, en temps opportun ».

Dans les milieux politiques, les porte-parole de la majorité se félicitent de l'« opiniâtreté » du premier ministre ainsi que de sa « lucidité » et de son « calme »; ceux de l'opposition qualifient ses exhortations d'insuffisantes et soulignent le caractère négatif de son bilan.

Les réactions des syndicats vont de l'hostilité déclarée de la C.G.T. et de la C.F.D.T. à la satisfaction prudente de la C.G.C., de l'O.C. et de la C.F.T.C., qui notent avec intérêt les ouvertures de M. Barre en matière de politique contractuelle. M. Ferry, vice-président du C.N.P.F., estime, pour sa part, que des mesures de relance sont immédiatement nécessaires, au-delà de ce qu'a dit le premier ministre, et notamment un assouplissement sélectif de l'encadrement du crédit et des mesures sectorielles, en particulier dans le bâtiment et les travaux publics.

Présentant les mesures adoptées le 26 juillet par un comité interministériel consacré aux économies d'énergie, M. Monory a confirmé la politique nucléaire de la France, puisque l'É.D.F. est autorisée à passer commandes de 10 000 MW pour les années 1978-1979. Une taxe, vraisemblablement de 2 %, sur les consommations d'énergie, un retour à la vérité des prix et l'accélération des investissements économisant l'énergie devraient, au-delà de la simple lutte contre les gaspillages permettre une véritable politique d'économie d'énergie.

Mercrredi matin, sur les marchés des changes, le dollar s'est redressé, cotant 4,8160 F à Paris, contre 4,8030 F la veille, et 2,3550 DM à Francfort, contre 2,3465 DM.

« Des sous et des sites »

Ce n'est sans doute pas un hasard si M. Monory, ministre de l'Industrie, du Commerce et de l'Artisanat, a confirmé le 26 juillet les grands axes de la politique énergétique du gouvernement. Les hésitations de M. Mitterrand sur le nucléaire et les récentes prises de position en faveur du nucléaire de la C.G.T. et du parti communiste — « sites tout à fait imprévisibles et que nous n'attendons pas », a dit le ministre — lui permettent de mettre en évidence les divergences de la gauche et de rappeler que le gouvernement n'a modifié ni ses analyses ni sa politique.

M. Monory a affirmé que la France consacre annuellement à ses achats de pétrole et de matières premières 70 à 80 milliards de plus qu'en 1973, soit en cinq ans l'équivalent du budget de l'État. Il faut, dit-il, « faire un jour en tenir compte », a dit le ministre. D'où les deux axes de la politique gouvernementale : maintien du programme nucléaire et développement des économies d'énergie.

Lorsque M. Boiteux dénonçait le 21 mars « le décalage des ordres d'exécution » décidés pour des raisons financières et l'allongement des procédures d'obtention des sites qui ne permettent plus d'engager en temps utile les travaux préliminaires, il réclamait, en fait, « des sites et des sous ». Il a obtenu gain de cause. L'efficacité des procédures de mise à disposition des emplacements destinés à recevoir des centrales nucléaires va être accrue.

BRUNO DETHOMAS.

(Lire la suite page 19.)

UNE AMITIÉ SECRÈTE ET QUOTIDIENNE

Sartre et la musique

De la musique, Sartre n'a presque jamais parlé, bien que, discrète, elle apparaisse parfois et qu'il lui arrive même de jouer un rôle dans ses romans ou dans ses essais.

Souvenons-nous de « La Nausée » : c'est en écoutant « Some of these days », chanté par Sophie Tucker — une blonde, qu'il prend pour une Noire — qu'Antoine Rouquelin découvre, par opposition à la contingence de l'existence, la nécessité de l'art. Souvenons-nous de « L'Imaginaire » : c'est sur l'exemple de la « Septième Symphonie » de Beethoven que la contemplation esthétique est décrite comme rêve provoqué, et l'œuvre, corrélativement, comme située par le sujet (bien qu'il propos d'une représentation ici et maintenant) dans un perpétuel ailleurs, une perpétuelle absence, entièrement hors du réel. Voilà pour la théorie des objets d'un monde autre que celui de la préoccupation journalière; voilà, donc, pour la théorie de la musique dans ses plus grandes lignes.

Après la guerre, Sartre revint au jazz, en un article fracassant aussi célèbre aujourd'hui que difficile d'accès, en un texte qui est sans doute le seul où il ait décrit

pour elle-même l'expérience vécue d'une musique singulière.

Par la suite, Sartre n'a jamais plus touché à la musique du bout du stylo, si ce n'est pour une préface à un livre de René Leibowitz : « L'Artiste et sa conscience » où il abordait, comme il l'avait fait dans « Qu'est-ce qu'une œuvre ? », le problème de la signification. De même que Merleau-Ponty, ainsi que l'a souligné justement Bernard Pinquand, Sartre s'oppose à une conception formaliste de la musique. L'idée de sons purs, pour lui, n'est qu'une abstraction, encore que « le petit sens obscur qui les habite, gaieté légère, timide tristesse, leur demeure immanent ou tremble autour d'eux comme une brume de chaleur ».

Ces positions sartriennes, on les connaît. Ce qu'on sait moins, c'est sa fréquentation et surtout sa pratique constante de la musique, son affection très ancienne pour elle et qui ne s'est jamais démentie, ainsi qu'il l'a dit lui-même, en 1975, à Michel Contat. Sur la grande place qu'elle a occupée et qu'elle occupe toujours dans sa vie, sur ce qu'il pense d'elle en toutes ses formes, Sartre s'exprime à nouveau.

LUCIEN MALSON.

(Lire pages 10 et 11.)

L'ÉGLISE ET LE MARXISME

LES PÉRILS D'UN COMPAGNONNAGE

par ANDRÉ PIETTRE

Les deux documents sur le marxisme, récemment publiés par les évêques français (« Le Monde » du 8 et du 9 juillet), ont provoqué de multiples réactions. Après M. R. Garaudy (« Le Monde » du 27 juillet), M. A. Piettre, de l'Institut, donne ci-dessous son sentiment.

C'est d'un esprit de droite, c'est Jean-Marie Domenach qui écrivait récemment : « Chose stupéfiante : alors que le Goulag de l'oligarchie a remué des intellectuels marxistes tels qu'André Glucksmann au point de les égarer vers une sorte de spiritualisme, un nombre important de chrétiens découvrent, dans le marxisme, les vertus du marxisme. Le dernier des marxistes français sera, dans vingt ou trente ans, un chanoine breton prêchant sur la dictature du prolétariat. » (L'Expansion, juillet 1977.)

De fait, on assiste actuellement, à un recul général de l'idéologie marxiste à l'Ouest comme à l'Est, et l'on ne peut qu'être reconnaissant à l'Épiscopat français d'avoir voulu abréger le délai de reconversion des derniers chanoines bretons.

C'est, de toute manière, un bel acte de courage.

Certains regretteront peut-être qu'il arrive, avec un long retard sur Rome et sur certains évêques (Mgr Eichinger, 14 juillet 1974; Mgr Matagrin, janvier 1976, etc.)

C'est, de toute manière, un bel acte de courage.

Certains regretteront peut-être qu'il arrive, avec un long retard sur Rome et sur certains évêques (Mgr Eichinger, 14 juillet 1974; Mgr Matagrin, janvier 1976, etc.)

Le différend entre Tripoli et N'Djamena

UN ENTRETIEN AVEC LE CHEF DES REBELLES DU TIBESTI

(Lire page 2 l'article de JEAN GUYRAS.)

(Lire page 2 l'article de JEAN GUYRAS.)

(Lire page 2 l'article de JEAN GUYRAS.)

(Lire page 2 l'article de JEAN GUYRAS.)

(Lire page 2 l'article de JEAN GUYRAS.)

(Lire page 2 l'article de JEAN GUYRAS.)

(Lire page 2 l'article de JEAN GUYRAS.)

(Lire page 2 l'article de JEAN GUYRAS.)

(Lire page 2 l'article de JEAN GUYRAS.)

(Lire page 2 l'article de JEAN GUYRAS.)

(Lire page 2 l'article de JEAN GUYRAS.)

(Lire page 2 l'article de JEAN GUYRAS.)

(Lire page 2 l'article de JEAN GUYRAS.)

(Lire page 2 l'article de JEAN GUYRAS.)

(Lire page 2 l'article de JEAN GUYRAS.)

(Lire page 2 l'article de JEAN GUYRAS.)

(Lire page 2 l'article de JEAN GUYRAS.)

(Lire page 2 l'article de JEAN GUYRAS.)

(Lire page 2 l'article de JEAN GUYRAS.)

(Lire page 2 l'article de JEAN GUYRAS.)

(Lire page 2 l'article de JEAN GUYRAS.)

(Lire page 2 l'article de JEAN GUYRAS.)

(Lire page 2 l'article de JEAN GUYRAS.)

(Lire page 2 l'article de JEAN GUYRAS.)

(Lire page 2 l'article de JEAN GUYRAS.)

(Lire page 2 l'article de JEAN GUYRAS.)

(Lire page 2 l'article de JEAN GUYRAS.)

(Lire page 2 l'article de JEAN GUYRAS.)

(Lire page 2 l'article de JEAN GUYRAS.)

(Lire page 2 l'article de JEAN GUYRAS.)

(Lire page 2 l'article de JEAN GUYRAS.)

(Lire page 2 l'article de JEAN GUYRAS.)

(Lire page 2 l'article de JEAN GUYRAS.)

(Lire page 2 l'article de JEAN GUYRAS.)

(Lire page 2 l'article de JEAN GUYRAS.)

été seuil



Deux témoignages contre l'oppression

LÉONIDE PLOUCHITCH Dans le carnaval de l'Histoire

Dom Helder CAMARA Les conversions d'un évêque

Entrétiens avec J. de Broucker

Collection Traversée du Siècle

204 pages 39 F

204 pages 39 F

204 pages 39 F

204 pages 39 F

204 pages 39 F

204 pages 39 F

PROCHE-ORIENT

Israël

Washington exprime sa « profonde déception » devant la légalisation des colonies « sauvages » en Cisjordanie

Le département d'Etat a exprimé, le mardi 26 juillet, « sa profonde déception » devant la décision du gouvernement israélien de conférer un statut légal permanent à trois colonies sauvages de peuplement juives en Cisjordanie occupée.

« Nous avons toujours clairement fait savoir à Israël, y compris au cours des récents entretiens avec M. Begin à Washington, que la création de colonies de peuplement dans les territoires occupés n'est pas seulement à notre avis, contraire à la quatrième convention de Genève, mais constitue également un obstacle à la recherche de la paix », a déclaré le porte-parole du département d'Etat. Il a ajouté : « Nous avions espéré qu'avant la négociation sur le Proche-Orient rien n'aurait été fait qui pût la rendre plus difficile. »

Le secrétaire d'Etat, M. Cyrus Vance, qui a condamné, lui aussi, l'initiative israélienne, entreprend une tournée au Proche-Orient le dimanche 31 juillet.

Certains journaux israéliens, dont le Jerusalem Post, avaient exprimé l'avis, dès lundi, que la bonne entente affichée récemment par M. Begin et le président Carter pourrait bien se révéler de courte durée.

De notre correspondant

Jérusalem. — Le département d'Etat a réagi avec autant de vivacité que de promptitude à la décision du gouvernement israélien de donner un statut légal aux colonies sauvages implantées depuis quelques années en Cisjordanie.

Une décision à ce propos était attendue mardi 26 juillet. Elle devait répondre à la question qui se posait ici avec insistance, après l'acquiescement donné par M. Begin, à la demande du président Carter, d'empêcher toute implantation nouvelle en Cisjordanie jusqu'à la conférence de Genève. Or la commission interministérielle, présidée par le ministre de l'Agriculture, M. Ariel Sharon, s'est contentée d'annoncer que les points d'implantation Allon-More (c'est le nom hébreu de Kaddoum, lieu où M. Begin a fait sa déclaration de candidature à la présidence des élections), Ofra et Maale-Adoumim sont officiellement reconnus et bénéficieront désormais de l'aide accordée à toutes les nouvelles agglomérations.

« Une entrave

au processus de paix »

Il n'a fallu que quelques heures au département d'Etat pour publier à Washington un communiqué condamnant sévèrement une mesure qualifiée d'entrave au processus de paix et d'atteinte au statu quo. Ce statu quo est sans doute l'armistice politique d'appointement des esprits américains Carter-Begin. L'irritation américaine a également été exprimée par M. Cyrus Vance à l'ambassadeur israélien, M. Simha Dinitz, durant leur rencontre du 26 juillet, prévue depuis quelques jours pour préparer le voyage du secrétaire d'Etat au Proche-Orient.

De l'entourage de M. Begin on ne paraît pas particulièrement soucieux de la sévérité de la réaction américaine et l'on s'attend que dans la communication officielle de ce mercredi 27 juillet à la Knesset, le premier ministre rejette la protestation. M. Begin indiquera sans doute que les trois embryons d'agglomérations ne peuvent être considérés comme de nouvelles implantations, puisqu'ils existent depuis quelques années. Aux Américains, M. Begin a déjà expliqué discrètement qu'il ne pouvait faire suite à la demande de M. Carter de suspendre toute nouvelle installation en Cisjordanie qu'en accordant une satisfaction à son propre parti, aux turbulents militants du Bloc

Iran

Les libertés de pensée et d'expression comptent parmi « les droits les plus élémentaires du peuple » affirme le ministre de l'économie et des finances

Les libertés de pensée et d'expression comptent parmi « les droits les plus élémentaires » du peuple iranien, estime le ministre iranien de l'économie et des finances, M. Houshan Ansari. Au cours d'une conférence de presse, M. Ansari qui dirige également l'alle « constructive » du parti unique iranien s'est également prononcé en faveur de la liberté de la presse, car, a-t-il noté, « le peuple doit avoir le droit d'être informé par être à même de formuler des critiques objectives ».

Cette déclaration suivait de quelques jours une initiative de quatre avocats iraniens qui avaient adressé une pétition aux autorités iraniennes demandant une libéralisation de la procédure civile et une plus grande indépendance de la justice de la part du pouvoir. Un certain nombre d'avocats connus de la capitale figuraient parmi les signataires, dont le plus âgé, selon l'A.F.P., seraient de jeunes juristes.

Le correspondant du Journal Financial Times de Londres écrit de Téhéran, à ce sujet, que la pétition a été largement distribuée, y compris parmi les fonctionnaires du gouvernement. Elle exprime la préoccupation des signataires devant les méthodes

LES RELATIONS ENTRE LE CAIRE ET TRIPOLI

Le conflit avec la Libye est terminé et Kadhafi a reçu une leçon déclare le président Sadate

M. Yasser Arafat devait communiquer, ce mercredi 27 juillet, au président Sadate la réponse de la Libye aux conditions posées par l'Égypte pour une normalisation entre les deux pays. Selon une source palestinienne, Le Caire exigerait que Tripoli démantèle « les camps de saboteurs » dans la région frontalière et s'abstienne de toute activité visant à compromettre la stabilité du régime égyptien.

Tandis que le président algérien, M. Boumedienne, rentrait mardi à Alger, après la navette effectuée entre Le Caire et Tripoli, plusieurs pays, dont l'Italie, offraient leur médiation. La République arabe du Yémen (du Nord) demandait, pour sa part, la réunion urgente d'un « sommet » arabe.

Dans un discours prononcé à Alexandrie mardi, le président Sadate a lancé une violente diatribe contre le président Kadhafi le traitant notamment d' « enfant » et de « clown » qui se prend pour Napoléon.

De notre correspondant

Le Caire. — « Le conflit avec la Libye est complètement terminé, maintenant qu'une leçon a été infligée à Kadhafi », a déclaré le président Sadate dans un discours prononcé mardi 26 juillet à Alexandrie à l'occasion de la fin des célébrations du vingt-cinquième anniversaire de la révolution de 1952. Bien que le secteur de Sidi Barrani « zone militaire interdite », il semble que les informations officielles, faisant état du calme qui y règne maintenant, soient exactes.

Vers des rebondissements

Le chef de l'Etat égyptien, répondant à certaines accusations de Tripoli, a indiqué que Le Caire n'avait « aucune visée territoriale sur la Libye et qu'il tenait à l'unité et à l'intégrité de cet Etat ». Au contraire, a-t-il noté, la Libye, qui a été au cœur du conflit, par le canal de Yasser Arafat, que Kadhafi revendiquait une bande de territoire égyptien que nous occupions, a après avoir fait une situation volée aux revendications territoriales de Tripoli sur des zones tchadiennes ou tunisiennes, M. Sadate a rappelé que la péninsule libyenne de Ghaboub, à hauteur de Foasis

J.-P. PÉRONCEL-HUGOZ.

DIPLOMATIE

Dans une interview à l'agence Associated Press

M. Carter « espère » que Paris et Bonn ne vendront pas d'usines de retraitement au Pakistan et au Brésil

Le président Carter a accordé au journaliste américain Arthur Gashon, de l'agence Associated Press, un entretien sur les problèmes nucléaires. Parlant de la vente, par la France et l'Allemagne fédérale, au Pakistan et au Brésil, d'usines de retraitement d'uranium (générateurs de combustible nucléaire), M. Carter a déclaré : « Nous n'avons aucune autorité sur les Français, les Allemands, les Brésiliens ou les Pakistanais, et nous ne pouvons pas en empêcher. Mais je continue d'espérer qu'on pourra trouver un moyen d'empêcher ces ventes d'usines de retraitement. »

Pour le président, les perspectives d'une limitation de la dissémination nucléaire, et nous ne pouvons rien faire, qu'il était trop tard. (...) M. Carter pense qu'on voit les choses différemment aujourd'hui et qu'il existe un espoir plus net de limiter le nombre des pays disposant d'un engin explosif nucléaire, et l'absence d'un des dix-neuf pays nucléaires. Je crois qu'il est probable que leur nombre n'augmentera guère. »

Un programme « très fort » et deux principes simples

Les États-Unis, indique M. Carter, ont un programme très fort fondé sur deux principes simples : la fourniture adéquate de combustible nucléaire destiné à la production d'énergie (...) et un contrôle strict des déchets nucléaires et de l'inventaire d'uranium enrichi pour empêcher un transfert sur les explosifs. »

Selon M. Carter, l'Union soviétique a été « très réceptive jusqu'à présent » aux propositions sur le contrôle de l'utilisation et de la production de combustibles, d'équipements et de technologies nucléaires.

Quant aux Chinois, dit-il, ils ont le même objectif que les États-Unis. Les Chinois, déclare M. Carter, ont un plan en trois phases : d'abord un « sommet » mondial pour discuter du problème, puis l'engagement des puissances nucléaires de ne pas utiliser les premiers les armes, enfin l'élimination totale des engins nucléaires. « Je pense que c'est une bonne idée, une bonne approche », a dit M. Carter.

Le président s'est montré également optimiste à propos de l'interdiction totale des essais nucléaires pour une période limitée

renouvelable entre les États-Unis et l'U.R.S.S.

Il est, d'autre part, favorable à un renforcement considérable de l'Agence internationale de l'énergie atomique de Vienne en tant qu'organisme permanent de contrôle. Il souscrit à des arrangements concernant des échanges de renseignements avec d'autres pays sur l'inventaire américain en uranium et sur le rythme d'extraction. Mais il s'oppose à une propriété internationale des ressources en uranium, ou même d'un contrôle international sur les mines d'uranium américaines.

M. Carter pense que, outre les cinq puissances nucléaires connues (États-Unis, Grande-Bretagne, France, Union soviétique et Chine), « il en est quelques autres qui ne sont pas connues ».

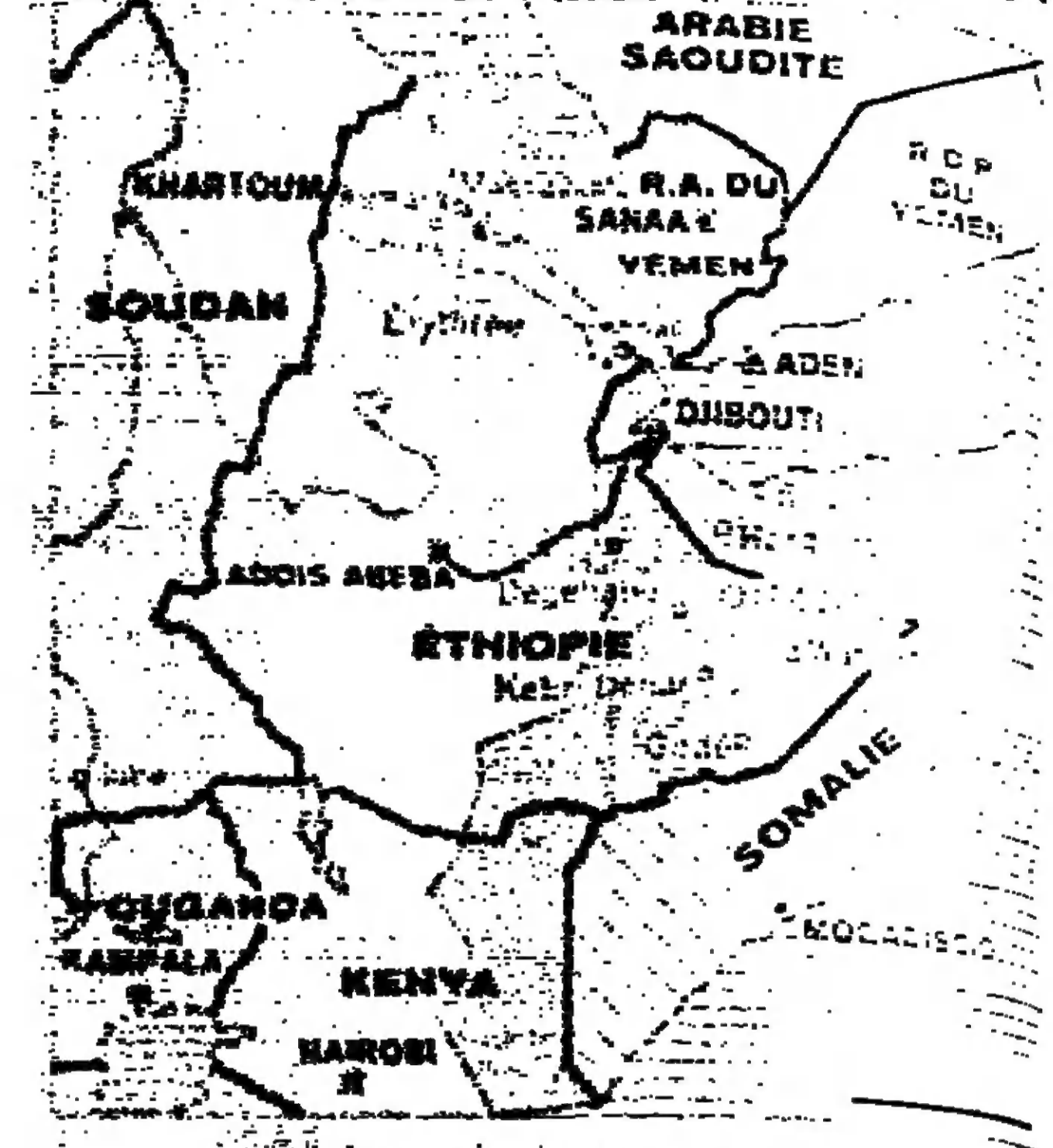
Il conteste les prévisions des experts de l'Agence internationale de l'énergie atomique, selon lesquelles il pourrait y avoir pénurie d'uranium d'ici dix à quinze ans : « Personne n'a des chiffres sûrs, mais je pense que nous aurons assez d'uranium pour les besoins de nos usines nucléaires. (...) Je pense que nous n'aurons pas de pénurie d'ici dix à quinze ans. À ce moment-là, bien sûr, une technologie de pointe des réacteurs sera nécessaire. (...) Je pense que nous pouvons nous préparer d'ici là à l'utiliser sans danger. »

La France et l'Allemagne fédérale ont renoncé à vendre dans l'avenir des usines de retraitement, mais elles n'ont pas renoncé à exécuter les contrats de vente déjà conclus avec le Pakistan et le Brésil. En fait, le gouvernement français n'a pas échoué qu'il n'aurait pas pour exécuter le contrat pakistanais et le gouvernement d'Islamabad voulait l'abandonner.

Les observateurs estiment que le nouveau régime pakistanais issu du coup d'État du 3 juillet s'orienterait dans une voie plus pacifique. Il n'en a rien été. Les nouveaux dirigeants ont même indiqué à Paris, selon des renseignements de bonne source, qu'ils étaient toujours désireux d'acquiescer l'usine de retraitement d'uranium. Les livraisons continuent donc en principe, mais il semble qu'elles aient été ralenties en attendant l'approvisionnement du nouveau régime.

Allemands et Brésiliens s'en tiennent, pour leur part, à leur contrat (beaucoup plus important que le contrat franco-pakistanaï), mais son exécution s'étendra sur une longue période.

nts entre la Somalie et l'Éthiopie



Les deux jeunes écrivains s'en prennent aux discours sur la sexualité toujours normalisateurs et donc totalitaires. Collection Fier, 8 et Cie 320 pages 45 F.

RS LE MONDE

Republique
Sud-Africain

Cuba

Grande-Bretagne

Laos

Paro

été seuil

11. Grands débats



Le livre du mois de TF1
Pascal Bruckner
Alain Finkielkraut
Le nouveau désordre amoureux
Deux jeunes écrivains s'en prennent aux discours sur la sexualité toujours normalisateurs et donc totalitaires. Collection Fier, 8 et Cie 320 pages 45 F.

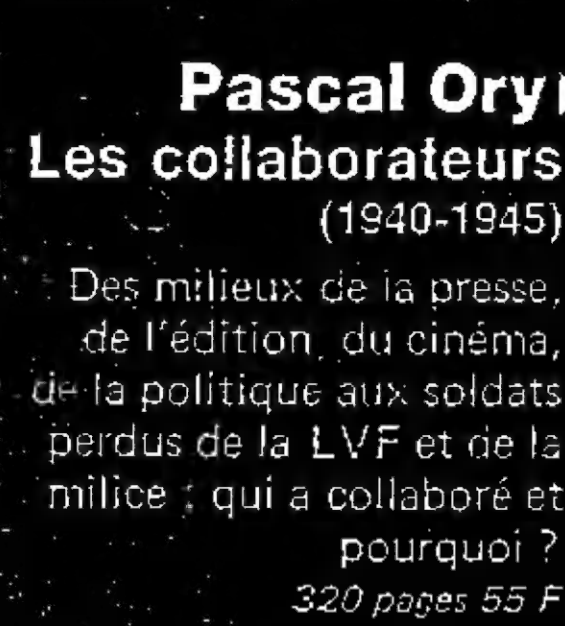


J.M. GENG
MAUVAISES PENSÉES D'UN TRAVAILLEUR SOCIAL
Travailleur social : celui qui, pour leur bien, fait aux autres ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fit. Mais qu'il soit lucide et le voilà au meilleur poste pour juger du champ social. Collection Comète 208 pages 35 F.



J.M. PELT
L'HOMME RE-NATURE
Fondateur et directeur de l'Institut Européen d'écologie J.-M. Pelt propose l'instauration d'une véritable société écologique post-travail. Collection Equilibre 377 pages 45 F.

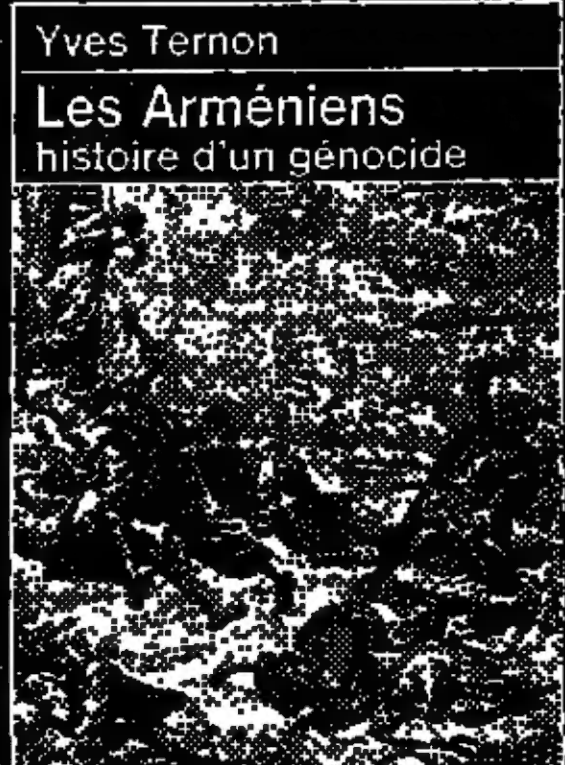
12. Histoire



Pascal Ory
Les collaborateurs
(1940-1945)
Des milieux de la presse, de l'édition, du cinéma, de la politique aux soldats perdus de la LVF et de la milice : qui a collaboré et pourquoi ? 320 pages 55 F.



Charles d'Aragon
La Résistance sans héroïsme
Charles d'Aragon a vécu toutes les faces de la Résistance dans le Sud-Ouest. Il nous promène dans cette France occupée et résistante, souvent ambiguë, toujours inattendue. Collection Esprit 224 pages 39 F.



Yves Ternon
Les Arméniens, histoire d'un génocide
Yves Ternon ouvre un dossier riche en documents inédits sur le premier génocide du XXe siècle. 320 pages 45 F.



Histoire économique et sociale de la Grande-Bretagne
T. 1 : Des origines au XVIIIe siècle, par M. Postan, Ch. Hill. Collection L'Univers historique 512 pages 120 F.
T. 2 : De la révolution industrielle à nos jours, par E.J. Hobsbawm. Collection L'Univers historique 384 pages 80 F.

Demain : Biographies-Témoignages

ASIE

Cambodge

SELON LE SECRÉTAIRE D'ÉTAT ADJOINT AMÉRICAIN

Phnom-Penh a systématiquement violé les droits de l'homme les plus élémentaires

Washington. — Déposant devant la sous-commission des affaires étrangères de la Chambre des représentants, M. Holbrooke, secrétaire d'Etat adjoint pour l'Extrême-Orient, a déclaré, mardi 26 juillet, les autorités cambodgiennes, les accusant d'avoir, « de manière flagrante et systématique, violé les droits de l'homme les plus élémentaires » en ordonnant ou permettant des exécutions massives et en procédant à des transferts de population.

M. Charles Twining, ancien observateur américain au Cambodge et en Thaïlande, avait auparavant déclaré que les exécutions continuèrent, mais que le nombre des victimes de la maladie et de la malnutrition dépassait celui des supplices. M. Holbrooke a contesté les chiffres publiés « par certains journaux et universitaires », évaluant entre cinq cent mille et un million deux cents mille le nombre des Cambodgiens morts depuis 1975. « Néanmoins, on peut être sûr qu'il faut compter des dizaines de milliers, sinon des centaines de milliers de morts. »

A la suite de ces déclarations, la sous-commission a voté un projet de résolution déclarant « le mépris persistant des droits de l'homme, les atrocités et les exécutions commises par le gouvernement » de Phnom-Penh et invitant M. Carter à coopérer avec d'autres nations, par le truchement des Nations unies, pour mettre fin aux violations flagrantes des droits de l'homme au Cambodge.

Après avoir, la sous-commission avait éliminé du texte toute référence à l'intervention américaine au Cambodge. Ainsi fut supprimé, dans le texte initial, le passage disant que « les États-Unis devaient accepter la responsabilité assumée en contribuant aux événements destructeurs survenus au Cambodge ». Le

De notre correspondant

représentant Harrington a déclaré qu'il aurait préféré être mieux informé sur les phases de l'histoire du Cambodge où les États-Unis étaient directement impliqués. M. Holbrooke lui répondit qu'il partageait son sentiment sur la politique américaine, mais ne croyait pas concevable « que nous puissions, par notre silence, approuver les tragiques événements du Cambodge ». Le président de la sous-commission déclara que, tout en étant opposé à la guerre du Vietnam, il ne pouvait accepter la thèse selon laquelle le comportement antérieur des États-Unis leur interdisait d'exprimer fortement leur opinion.

Le débat a été moins violent qu'en mai où un spécialiste des questions indochinoises, M. Gerald Porter, avait qualifié de « mythe » la thèse selon laquelle un à deux millions de Cambodgiens auraient été tués par des « mandchous du génocide » au pouvoir. M. Twining s'est tenu à l'écart de la controverse. Il est impossible d'évaluer avec exactitude le nombre des exécutions, a-t-il dit, compte tenu des informations limitées recueillies, venant principalement des réfugiés passant par la Thaïlande. Il a confirmé cependant que, à la fin de 1976, le gouvernement cambodgien avait procédé à des exécutions systématiques d'intellectuels. « La méthode la plus courante était de les tuer à coups de machettes de pioches et de haches, afin d'économiser des munitions. » A sa connaissance, il n'y a jamais eu le moindre procès, mais il a ajouté que les informations sur le Cambodge étaient superficielles. Selon lui, les autorités locales ne savent pas, elles-mêmes, quels sont les responsables politiques du pays. L'Etat, dit-il, appartient à M. Kieu Samphan, n'apparten-

rait pas au petit groupe des cinq membres du bureau politique, dont le leader serait M. Saloth Sar, secrétaire général du P.C. De son côté, M. Holbrooke a souligné que les dirigeants cambodgiens étaient si déterminés à rester isolés qu'ils avaient refusé un prêt sans intérêt de l'OPEP. Quant aux perspectives d'influence américaine au Cambodge, elles sont nulles. « Nous ne pouvons que continuer à aider les réfugiés venant du Vietnam, du Laos et du Cambodge », a-t-il dit. D'après M. Twining, on compte onze mille réfugiés cambodgiens en Thaïlande, mais ce nombre aurait été sensiblement réduit à la suite d'une politique de « terre brûlée » menée du côté cambodgien de la frontière. Un représentant républicain, M. Derwinski, a pris la défense du gouvernement Nixon. « Nos relations d'interne étaient bonnes, notre politique et notre action fondamentalement justifiées. Par son refus d'approuver un rôle permanent des États-Unis au Cambodge, le Congrès porte la responsabilité de ce qui s'est passé. »

HENRI PIERRE.

EUROPE

Union soviétique

IL N'Y A PAS D'AFFAIRE DES COOPÉRANTS FRANÇAIS déclare l'ambassadeur d'U.R.S.S.

« Nous avons discuté de questions concrètes, de la poursuite de la coopération entre l'U.R.S.S. et la France », a déclaré, mardi 26 juillet, M. Tchervonoko, ambassadeur d'U.R.S.S., après un entretien avec M. Giscard d'Estaing. « Nous sommes tombés d'accord pour que des actions importantes soient réalisées », a-t-il poursuivi. Elles « concernent l'approvisionnement de notre coopération économique, scientifique et technique ».

Interrogé sur le refus soviétique du renouvellement des visas de coopérateurs français en U.R.S.S., il a dit que cette affaire était « une affaire d'Etat » et qu'elle « n'est pas en réalité ». La question s'est posée pour trois lecteurs, mais « elle a été réglée positivement de notre côté », a-t-il précisé. Le cas de trois autres enseignants a été soulevé par des établissements soviétiques. « Si la question est posée, elle pourra être résolue », a-t-il déclaré. Le même problème s'est posé dans le passé pour des coopérateurs soviétiques en France. « Plus large sera la coopération franco-soviétique, plus nombreux seront les problèmes de ce genre », a-t-il conclu.

POLITIQUE

DANS UNE INTERVIEW A « OUEST-FRANCE »

L'accord conclu lors du premier « sommet » de la majorité est définitif

déclare M. Chirac

Les dirigeants de la majorité devaient se réunir pour la seconde fois, mercredi 27 juillet à 14 h. 30, au siège du Centre national des indépendants et paysans. MM. Jacques Chirac, Jean Lecanuet et Jean-Pierre Soisson étant absents, les délégations des formations participantes devaient être conduites par MM. Bertrand Motta, président du C.N.I.P., Yves Guéna, délégué national du R.P.R., Jacques Barrot, secrétaire général du C.D.S., et Jacques Douffiaques, délégué général du parti républicain. Les discussions devaient porter sur les questions électorales.

Dans une interview que publie « Ouest

France » mercredi matin, M. Jacques Chirac revient sur les conclusions du « sommet » du 19 juillet. Il réaffirme ses positions sur le rôle limité du premier ministre en matière politique ; il souligne une nouvelle fois que les candidatures uniques de la majorité seront, en 1978, l'exception, et il insiste sur le fait que l'accord conclu la semaine précédente est définitif. Sans doute veut-il ainsi prévenir une éventuelle marche arrière de ses partenaires, qui avaient paru prendre conscience avec quelque retard des avantages marqués par le président du R.P.R. lors de la première rencontre.

noté que les partis de la majorité sont liés dans le soutien de l'action en vue du redressement économique. « Donc, dit-il, il va de soi que le premier ministre est tenu de ce chef du gouvernement, un rôle personnel et collectif important à jouer. »

L'unité nationale

Le président du R.P.R. évoque enfin les déclarations de M. Giscard d'Estaing en faveur de l'unité nationale. Il déclare : « Assurément, un rôle personnel et collectif important à jouer. »

nationale, ni celle de la décolonisation ou du progrès social. C'est cela une œuvre d'unité nationale. Mais, actuellement, il y a d'autres problèmes, et c'est à ces problèmes qu'il faut répondre. Ils concernent la place de la France dans le monde, la nature du progrès social nécessaire, la transformation des rapports sociaux, l'environnement. Il y en a d'autres. C'est à ces problèmes qu'il faut faire face, et nous ne pourrions y faire face que par une nouvelle volonté politique nationale se sera exprimée à travers les urnes. C'est la règle de la démocratie. »

Libres opinions

Politique de la terre brûlée ?

par ANDRÉ BOULLOCHE (*)

OBNUBILES par le changement de majorité qui risque de sortir des urnes en mars 1978, les Français ne savent pas ou ne veulent pas savoir ce que le gouvernement est en train de leur préparer. Malgré des déclarations euphoriques, des communiqués avantageux, des satisfécits à tous les niveaux, le bilan est infiniment plus mauvais et plus inquiétant que ne le croient les Français, toujours enclins à pécher par excès d'optimisme.

D'après les indicateurs les plus couramment admis, ce bilan est déplorable :

Sur les trois derniers mois, les prix dérapent au rythme de 13,6 % par an, et, avec quarante mille demandeurs d'emploi de plus chaque mois, le chômage bat constamment de nouveaux records, qui sont aussi ceux du découragement, de la misère, du drame.

Les autres indicateurs, ceux dont le gouvernement, par les mass media, offre les résultats à l'admiration publique, sont tout aussi négatifs.

Le commerce extérieur, dont la fragilité vient à nouveau d'être soulignée, accuse depuis quatre ans un déficit cumulé qui dépasse 50 milliards, soit sensiblement le montant de la facture annuelle du pétrole.

La bonne tenue du franc, dont on est si fier, n'est en réalité que la conséquence de l'endettement accablant des entreprises — en particulier nationales — sur le marché monétaire international.

On atteint actuellement, à la suite d'emprunts dépassant 13 milliards de dollars, le seuil à partir duquel les organismes prêteurs vont bientôt exiger un contrôle de la politique économique suivie par la France.

En quatre années, le franc a perdu le quart de sa valeur par rapport au tout-puissant deutschemark.

Et la production ? Docile au plan Bayre, la production industrielle stagne dangereusement depuis le début de l'année ; le taux moyen de croissance pour notre pays est depuis 1974 inférieur à 2 % l'an, ce qui compromet l'avenir sans constituer un remède efficace à l'inflation tout en augmentant le chômage.

Quant au P.I.B. (produit intérieur brut), auquel le Plan assignait une croissance annuelle de 5,7 %, la plus récente prévision ne le voyait pas dépasser 3,5 % dans le meilleur des cas, qui a bien peu de chances de se réaliser.

De 1973 à 1976, l'investissement des entreprises privées n'a augmenté que de 5 % au total ; pendant cette même période, les entreprises nationales ont accru leurs investissements de 54 %, administrant ainsi une imparfaite preuve de leur efficacité !

Le bilan des créations d'entreprises, signes de la fécondité commerciale, scientifique et industrielle d'un pays, est plus que préoccupant puisque, en trois ans, les disparitions ont surpassé les créations. Le déficit du budget de l'Etat persiste et atteint 70 milliards sur trois ans.

Quant à la Bourse elle-même, à laquelle le gouvernement fait tant la cour, elle sombre lentement mais sûrement dans le néant, avec les économies d'une toute de France moyenne.

Aussi lassant qu'il puisse paraître, ce catalogue tristement négatif devrait attirer l'attention des Français. A côté du fleuve toujours renouvelé de promesses dorées et de bonnes paroles, il constitue la référence la plus valable pour nous donner du passé une image réelle et de l'avenir une vision réaliste.

L'arrivée des vacances incite traditionnellement à faire le point. Constatons donc que l'économie française est entrée dans la voie du ralentissement, qu'elle se fragilise et que son autonomie par rapport à l'étranger s'effrite.

Nul ne peut dire avec précision où cette évolution nous aura conduits au moment des élections législatives, en mars prochain. Le pronostic est sombre. La gauche, au moment où elle actualise le programme commun, ne peut faire autrement que d'en tenir compte.

Mais la droite doit le faire aussi. Si les électeurs la maintiennent au pouvoir (et cette hypothèse ne peut être exclue), c'est elle, malgré les engagements qu'elle prend, qui héritera d'une situation économique catastrophique, dont on ne peut se défendre d'avoir la déplaisante impression qu'elle la fabrique de toutes pièces pour empêcher la gauche — si elle est élue — d'appliquer son programme.

Ainsi, la droite se comporte comme si, à l'heure où elle se trouve en danger, l'intérêt national ne comptait pas pour elle au regard de son intérêt électoral.

Il est décidément bien difficile de l'amener à une saine conception de l'alternance. Aujourd'hui, on se demande si cette pratique ne consiste pas pour elle à couler le pays au bord de l'abîme et à jeter brutalement les rênes à la figure de ses adversaires politiques en leur disant avec un rouspement mauvais de s'en débrouiller elle le peuvent. Politique du pire, politique de la terre brûlée, tout cela n'a jamais apporté rien de bon à notre pays. L'alternance véritable suppose que celui qui dirige rend à la communauté nationale les services qu'il estime les meilleurs et que c'est le pays qui juge, et non pas que celui qui déteste le pouvoir pousse l'économie à la ruine pour préparer des fondrières sous les pas du successeur qu'il redoute, que le peuple ne lui prête.

(*) Député (P.S.), maire de Monthénilard.

AMÉRIQUES

Brésil

Le général Geisel interdit la propagande des partis à la radio et à la télévision

Brasília (A.F.P.). — Le président brésilien, le général Ernesto Geisel, a décidé, le mardi 26 juillet, d'interdire provisoirement aux partis politiques l'accès à la télévision et à la radio. Cette décision a été prise en raison des « distorsions » intervenues dans l'application de la loi Falcão (du nom du ministre de la Justice, M. Armando Falcão), réglementant la propagande électorale, « distorsions » qui se sont traduites par une « concentration » du régime instauré par la « révolution » de 1964. C'est pour « défendre cette révolution » que le président Geisel a promulgué, en vertu des pouvoirs d'exception qui lui sont conférés, un « acte complémentaire » modifiant la loi Falcão. Celle-ci autorisait les deux partis légaux à faire chacun deux interventions annuelles sur les réseaux de télévision nationaux, et autant de fois sur les réseaux des États.

Cette décision, attendue depuis plusieurs jours, est la conséquence directe de l'intervention, le 27 juin dernier, sur les chaînes nationales de télévision, des dirigeants de l'opposition. Ceux-ci avaient soulevé une véritable tempête en faisant le procès du régime. M. Alencar Furtado, chef parlementaire du Mouvement démocratique brésilien (M.D.B.), qui avait dénoncé le « règne de l'arbitraire et de l'oppression », s'était vu privé de son mandat de député. Cette sanction avait d'autant plus frappé l'opinion que l'émission avait été suivie par vingt et un millions de personnes. M. Ulysses Guimarães, président du M.D.B., fait lui, l'objet d'une enquête destinée à déterminer

s'il n'a pas violé la loi sur la propagande électorale.

En réaffirmant qu'il était décidé à s'opposer à toute contestation, le chef de l'Etat, estimant les observateurs, s'efforce surtout d'éviter une détérioration du climat politique alors qu'approche l'heure de la succession présidentielle.

D'autre part, douze nouvelles arrestations d'étudiants ont été opérées, le 26 juillet, à l'université de Brasilia. La veille, la police avait appréhendé cent quarante personnes qui voulaient participer à une réunion interdite.

Etats-Unis

« Le gouvernement italien, sous la direction du premier ministre Andreotti, est admiré, respecté et digne de confiance », a déclaré le président Carter en accueillant le mardi 26 juillet M. Giulio Andreotti, en visite officielle de trois jours dans la capitale américaine. M. Carter a souligné la confiance des États-Unis dans l'expérience de gouvernement minoritaire où s'est engagée la démocratie chrétienne italienne.

M. Andreotti a réaffirmé qu'il existait aucune contradiction entre la défense des droits de l'homme par le président Carter et la poursuite de la politique de détente Est-Ouest.

INGENIEUR DES VENTES

120/140.000 F + instrumentation PARIS

CONSULTANT

100.000 F + LYON

Une société britannique (C.A. de l'ordre d'un million de livres) spécialisée dans la fabrication et la distribution (dans plus de 20 pays) d'appareils de haute qualité pour la mesure, la mesure, le contrôle et la régulation des températures destinés aux industries pétrochimiques, électriques, sidérurgiques, etc... recherche un ingénieur de vente pour sa nouvelle filiale française. Dépendant du Président, le titulaire du poste aura la responsabilité totale du développement de la société. Il élaborera les budgets, procédera aux études de marchés, assurera les contacts avec les clients, organisera la publicité et recrutera le personnel nécessaire. Ce poste sera confié à un ingénieur diplômé (électricité, électronique) âgé de 30 ans minimum, ayant une expérience de la vente d'instruments de précision auprès des grandes compagnies. La réussite dans cette fonction débouchera sur des responsabilités plus étendues. La connaissance de l'anglais est nécessaire et une voiture de fonction sera fournie. Ecrire à B. Mangou, Réf. B.2268.

La Société MSL-FRANCE, membre du Groupe International MSL, spécialisée dans le recrutement des cadres et la gestion des ressources humaines recherche un consultant pour son bureau de Lyon. Responsable, sur le plan commercial, du développement de la clientèle, assurant toutes les opérations d'études de postes, de présélection et d'entretien avec les candidats, ce consultant agira avec une large autonomie dans le cadre de règles établies et de budgets définis avec la Direction de Paris. Le poste sera confié, de préférence, à un ingénieur de formation, âgé d'au moins 35 ans, ayant une expérience soit de production, soit de gestion de personnel, connaissant bien les milieux d'affaires lyonnais et acceptant de courts mais fréquents déplacements dans le sud-est. La pratique de l'anglais est souhaitable et d'appréciables avantages s'ajoutent à la rémunération envisagée. Ecrire à C.V. à Bernard MANGOU, Directeur de MSL-FRANCE à Paris, ou prendre contact avec Jean LACOUTURE à Lyon.

Pour chacun de ces postes adresser un bref curriculum vitae à Paris ou à Lyon en spécifiant bien la référence. Aucune information ne sera transmise sans autorisation préalable des candidats. 73, Bd HAUSMANN 75008 PARIS - Tél. 266.04.93 - 11, Pl. A. BRIAND 69003 LYON - Tél. (78) 62.08.33

Europe - Amériques Nord et Sud - Afrique - Asie - Moyen et Extrême-Orient

55: امت الأمل

Le Monde

L'ÉTÉ

IL Y A TROIS SIÈCLES, LES GRECS DÉBARQUAIENT A CARGÈSE...

Un village corse pas comme les autres

Il y a trois siècles, quelques centaines de Grecs quittèrent la région du Magna, dans le Péloponnèse, pour échapper à la domination turque et débarquèrent en Corse avec l'autorisation des Gnois. L'endroit où ils ont mis pied a été appelé encore Porto-Monachi, car il semblait que les moines furent les premiers à descendre du bateau. Ils se sont d'abord installés à Pagnola, là-bas sur la montagne, où subsistent encore,

témoins de leur passage, quelques maisons de st. mainote, en ruine pour la plupart et une forêt d'oliviers, aujourd'hui abandonnée. En Grèce, les Mainotes passent pour des gens capables de se fier pour un rien. Leur installation dans l'île de Beauté ne devait pas se passer sans incidents, d'autant plus qu'ils étaient protégés par les Gnois que les Gnois supportaient mal. Après maintes péripéties, les Grecs

durent quitter Pagnola pour se réfugier à Ajaccio, où une église leur fut attribuée, connue aujourd'hui sous le nom de la chapelle des Grecs. Puis la Corse est devenue française. Le comte de Marbeuf, gouverneur de l'île, a autorisé les Mainotes à construire un nouveau village, à une cinquantaine de kilomètres au nord d'Ajaccio, pas loin du port des Moines, à deux pas de la mer. Ainsi est né Cargèse (1), qui fête cet été le tricentenaire de l'arrivée des Grecs en Corse.

Cargèse n'est plus, bien sûr, un village grec. Les descendants des Mainotes constituent moins de la moitié de sa population. Ils se considèrent du reste comme des Corsais à part entière, et il y a une cinquantaine d'années que le registre d'état civil n'est plus rédigé en grec. De plus, ils ne se sentent pas particulièrement concernés pour la plupart par le coup d'état des colonels.

Pourtant la Grèce n'est pas absente de Cargèse. Une des rues principales du village porte son nom. Une autre s'appelle rue du Docteur Dragacci. Dragacci, Voulakis, Stefanopoulos, sont jarmis les noms les plus répandus. Le maire s'appelle Zannetakis. Trois hôtels-restaurants s'appellent Thelassa, tel autre Hélias. La plage la plus proche de Cargèse a été baptisée Ta kiadia (les branches). Certains proverbes corse seraient d'origine grecque. « D'après le poisson, tu auras le bouillon » ; « Vin trop doux tourne facilement au vinaigre » ; « Les ânes borgnes paissent la nuit » (2).

Il y a deux églises à Cargèse, l'une face à l'autre, l'une dressée contre l'autre, pourrait-on dire si le même prêtre, un Italien, n'officiait dans les deux. L'autre est toute blanche ; c'est, curieusement l'église catholique. Les Gnois ont obligé les Mainotes à reconnaître le pape, mais de rite grec. Une inscription en grec au-dessus de l'entrée principale, annonce, en quelques mots, la couleur : « ΟΙΚΟΣ ΤΟΥ ΘΕΟΥ (maison de Dieu) ».

L'intérieur est en tout point semblable à celui d'une église orthodoxe. Il y a notamment quatre belles icônes, que les premiers colons grecs ont apportées avec eux. Sur une petite plaque de marbre fixée au mur, je lis ce saisisant résumé franco-grec de l'histoire des Cargésiens : ΜΕΡΕΙ ΗΑΝΑΤΙΑ (à l'heure sainte).

Le prêtre, Florentino Marchiano, descendant d'Albanais qui se sont installés en Calabre au temps de l'empire ottoman, dit que les Grecs de Cargèse n'acceptent de se marier que dans leur église et tiennent à ce que leurs enfants reçoivent le baptême selon le rite grec.

Ce baptême est administré par immersion ; lors de la célébration du mariage, le prêtre couronne les époux, comme en Grèce, et, le dimanche de Pâques, on tire des coups de feu en l'honneur de la paroisse. On dit surtout la messe en grec ; les fidèles disposent de petits livres où le texte grec est transcrit en caractères latins. Ils peuvent tous réciter, par cœur, des prières en grec, mais le sens des mots leur échappe.

Une sorte de miracle

Selon les estimations de la Société culturelle de Cargèse, une quarantaine de personnes aimeraient apprendre le grec moderne. Il est d'ailleurs question que le gouvernement d'Athènes y envoie un instituteur.

Actuellement personne ne parle plus le grec à Cargèse, à l'exception de quelques jeunes, qui l'ont appris à Marseille ou à Aix-en-Provence, et de Justine Vollmar, une demoiselle âgée de quatre-vingt-dix ans qui, elle, le tient de ses parents. « Mon père, me dit-elle, ne voulait surtout parler que du grec dans sa maison ».

C'est une sorte de miracle : le grec que parle Justine, tout en étant très proche du grec actuel, n'est pas tout à fait le même. Transmis de génération en génération, c'est le grec d'il y a trois siècles, Justine a conservé jusqu'à l'accent des Mainotes.

Il y a une dizaine d'années, elle s'est rendue en Grèce, pour la première fois de sa vie, invitée par une association de Mainotes. Leur émotion fut telle de l'en-

tendre parler, qu'ils se sont mis à lui baisser les mains. Elle a recueilli un peu de terre dans un cimetière du Magna, quelle conserve précieusement dans une petite boîte.

Les murs de sa maison sont ornés de photos du Péloponnèse et d'un calendrier, qui date de plusieurs années, édité par la Banque de Grèce. Au fond du cendrier métallique, qui est sur la table, je trouve l'Acropole. Dans son jardin, Justine cultive le basilic.

Cargèse est un village corse, bien sûr, mais pas tout à fait comme les autres : certains Grecs résident en France, qui ne pourraient rentrer dans leur pays pendant la dictature des colonels, passent leurs vacances à Cargèse.

VASSILIS ALEXAKIS.
(1) Théodora Stefanopoulou, de Corinthe, la Fondation de Cargèse, Marseille, 1975.
(2) Marie-Anne Comandine, Cargèse, une colonie grecque en Corse, Les Belles Lettres, 1968.

EN DÉPIT DE QUELQUES «RECORDS»

Le mois de juillet n'est pas exceptionnellement froid

18,9°C : cette température maximale, inhabituelle pour un mois de juillet, a été relevée le lundi 25 à Paris. Depuis 1873, année où ont commencé les relevés systématiques, il n'avait jamais fait aussi froid un 25 juillet (précédent record : 17,9°C le 25 juillet 1879). Cette température n'est pourtant pas un record pour le mois de juillet : il avait fait 12,5°C le 1^{er} juillet 1907, 15,2°C le 23 juillet 1913 et 15°C le 27 juillet 1914.

Pour les vingt-cinq premiers jours de juillet — compte tenu des grosses chaleurs du début du mois, qui ont amené les températures à des valeurs voisines de celles de 1976, année exceptionnellement chaude — la température moyenne s'établit à 19,5°C, contre 19,1°C pour la même période d'un mois de juillet « moyen ». Paris n'est pas la seule ville où le 25 juillet a été « le plus froid » : il a fait, lundi, 18,6°C à Bourges (précédent record 19,8°C).

Si, pour le moment, il n'est pas possible de dire que le mois de juillet est particulièrement froid, le soleil, à Paris au moins, aura été avarié : il y a, en moyenne, deux cent cinquante heures d'ensoleillement en juillet ; le 25 juillet, le soleil ne s'était levé voir que cent soixante-deux heures, ce qui permet déjà d'affirmer que l'ensoleillement sera inférieur à la normale.

Pour ce qui concerne les précipitations, la situation est très variable suivant les régions : du 1^{er} au 25 juillet, il est tombé à Paris 90 mm d'eau (contre 57 mm en moyenne pour tout le mois), 82 mm à Tours (contre 50 mm), 129 mm à Toulouse (contre 44 mm), 147 mm à Marseille (contre 48 mm). En revanche, il n'est tombé que 8 mm à Perpignan (contre 24 mm), 25 mm à Lille (contre 65 mm), 7 mm à Marseille (contre 71 mm) ; enfin il n'est rien tombé à Nice et Ajaccio (en moyenne 20 mm et 10 mm).

ITINÉRAIRE

Sur les routes de l'armagnac et du foie gras

DES agriculteurs se préparent à accueillir sur les routes de Midi-Pyrénées et du Sud-Ouest les vacanciers du mois d'août : une opération « sourire » va être déclenchée, qui, dans les jours à venir, permettra aux producteurs ruraux et aux consommateurs urbains d'avoir des contacts directs. C'est le but recherché par les agriculteurs des régions ensoleillées, qui tiennent à faire connaître à leurs lointains clients les marges bénéficiaires réservées à leurs intermédiaires.

L'opération « sourire » atteindra son point culminant pendant le long week-end du 15 août. Les agriculteurs, postés sur les nationales 12, 20 et 119, ainsi que sur certaines départementales recommandées par « Blon futé », proposeront les produits de leurs fermes — presque sans bénéfices.

Mais la vente directe n'est pas notre seul propos, ajoutent-ils, nous voulons engager des discussions, à cœur ouvert, sur le problème des prix payés par les consommateurs, des revenus des producteurs. Nous voulons dire notre mécontentement après les décisions de Bruxelles d'augmentation de 25 %.

Sur leur itinéraire de vacances, les touristes trouveront donc des vins des Corbières et du Minervois, des pêches, de l'huile d'olive, des salaisons, des fromages dans l'Aude ; du miel, des melons, de l'armagnac, du pousse-rapière, d'oie gras, des vins de Madiran dans le Gers ; des brugnons, de la charcuterie dans la Haute-Garonne ; du confit et des champignons dans les Hautes-Pyrénées ; des vins de Gaillac moussoux, du roquefort, de l'ail, du pain de campagne dans le Tarn ; du bleu d'Auvergne, de la levande, des noix dans le Lot ; et, bien entendu, dans la région d'Agen, des prunelles.

LÉO PALACIO.

Médecine
Pharmacie
RECYLEGE SCIENTIFIQUE
 En septembre :
 Stage intensif.
 Petits groupes.
 documentation sur demande

IPEC
 Enseignement supérieur privé
 46, bd St-Michel
 633 81 23 / 033 45 87
 (au cœur du Quartier Latin)

FEUILLETON - N° 15

LES ENVOÛTÉS

par Witold Gombrowicz

Pour persuader Skolinski que le château se referme pas de trésoirs, Kholawitski a caché tous les objets qu'il croit de valeur. Mais, de son côté, est chargé d'inviter le professeur au château sous prétexte de lui faire visiter, à l'issue de son fiancé, les richesses de Myslotch. Le professeur hésite, mais accepte.

A PRES le dîner, Maya prévint le professeur d'un regard et, un instant après, ils se retrouvaient hors du parc, dans la forêt.

« Allons-y ! » dit-elle.

Une haillotte. L'eau miroitait entre les joncs. La brume noyait déjà le pied du château.

A plusieurs reprises il tenta d'engager la conversation, mais la jeune fille répondait par monosyllabes, se replongeant aussitôt dans un silence mystérieux. Le professeur trouvait de plus en plus étrange de s'imaginer, lui, guidé par cette sombre jeune fille, conduit par elle au château que l'on voyait grandir dans l'ombre. Mais, à mesure qu'ils approchaient, la passion du chercheur reprenait le dessus.

Il s'engageait dans le souterrain. Enfin, ils furent dans la pièce, et le professeur gravissait maintenant l'étroit escalier qui menait aux salles du premier étage. Maya le fit passer, selon l'itinéraire convenu avec Kholawitski, par les ailes et, nord, à distance des chambres habitées par le prince et par son secrétaire. Ils avançèrent sans bruit.

Le professeur s'habitua vite à l'obscurité, que dissipait vaguement la clarté qui filtrait par les fenêtres. Les pièces qu'ils traversaient étaient vides, délaissées, lépreuses.

Il s'approcha d'une fenêtre et s'attarda quelques minutes à examiner l'attitude de la cour et les proportions du portique. Maya l'observait avec curiosité. Quoiqu'elle eût autre chose en tête, elle était gagnée par la passion du connaisseur.

Le professeur, métamorphosé, avait une expression attentive et grave. Parfois, il négligeait la plus élémentaire prudence, puis il se retournait brusquement, pris d'une vive frayeur.

Il montra quelque intérêt pour des détails d'architecture, apparemment insignifiants, sans paraître déborder d'enthousiasme.

Maya tourna la clef de la porte qui fermait l'entée des huit salles

Renaissance et Baroque dans lesquelles étaient entreposés les meubles et albums une lampe à pétrole posée sur un guéridon :

« C'est ici », dit-elle.

Un rat se mit à fourager dans un coin.

Le professeur poussa un profond soupir. Il détaillait presque d'émotion. Il enveloppa la salle d'un regard comme s'il voulait d'un trait en boire le contenu. Elle ne faisait pas grande impression. La voûte passablement noircie de sa tenue au centre par une colonne assez grossière, se composait de deux parties correspondant sans doute à deux pièces initialement distinctes.

Il s'approcha du guéridon qui portait la lampe.

« C'est un Boule, marmonna-t-il en examinant les incrustations.

— Un Boule ?

« Oui, c'est un maître français du dix-septième siècle. Et ce fantôme est ce qu'on appelle une *sedes Savonarola*, du quinzième siècle, l'un des premiers fauteuils du monde. Il faut que vous sachiez qu'à cette époque on ne faisait pas même usage de chaises. Les gens s'asseyaient sur des coffres, dont vous avez sous les yeux un magnifique spécimen François I^{er} — on sur des bancs aménagés dans le mur et devant lesquels on approchait les tables. Le coffre que vous voyez là-bas est encore gothique. De quelle façon tous ces meubles ont-ils bien pu échouer là ? »

Il palpa les sculptures du coffre et siffla entre ses dents comme s'il s'était brûlé : le fond était rongé par les rats.

Il passa lentement devant les antiquités secrètes flamandes et italiennes, les armoiries de Gdansk appuyées au mur, puis leva les yeux sur la voûte :

« Pas bien fameux ! conclut-il. Une méchante peinture baroque. Où sont les tableaux ? »

— Dans les autres pièces.

Maya prit la lampe, tandis qu'il s'attardait d'une torche électrique. Ils passèrent dans une vaste salle à six fenêtres.

Il s'approcha des toiles que Kholawitski avait jugées assez démodées de valeur pour être laissées. C'étaient

effectivement de véritables croûtes, si éloignées de tout talent que Maya s'étonna du soin avec lequel le professeur avait enroulé chacune d'elles. Une description croissante se peignait sur son visage.

« Bon, inutile de s'attarder ici. Pour-suivons. »

Il promena ses regards sur les murs. Maya craignit qu'il n'aperçût les très légères traces qui marquaient l'implémentation des tableaux décrochés, mais le professeur ne semblait pas autrement observateur. Il tomba soudain en arrêt devant une vieille toile d'assez grandes dimensions, presque entièrement noire, qui représentait quelque scène biblique dont on ne distinguait que les visages, et fixa sur elle un regard étourdi. Il approcha la lampe de côté. Du tableau surgirent des traits maladroits, des mains naïvement peintes et des draps raides.

Elle sourit :

« Quel barbouillage ! »

Le professeur s'était penché maintenant et promenait d'oblique ses doigts sur la toile. Il sortit une loupe et observa la surface rugueuse.

« Hm, hm, grogna-t-il.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

— Une œuvre admirable. On je me trompe fort, ou... Hm, un instant.

— Admirable ?

— Comment dire... Sans pareille, unique en Pologne.

Mais... c'est impossible !

Elle n'en revenait pas. Quelle erreur d'avoir laissé ce tableau ! Mais qui aurait pu supposer ? Une horreur pareille !

Cependant, le professeur s'était mis à passer rapidement en revue les petits portraits qu'il avait tout l'heure négligés et en avait décroché un, monté dans un banal cadre doré.

« Voilà qui m'a tout l'air d'un ridon ! »

— Comment ?

— Pas de doute, ce tableau abrite des trésors !

— Attendez-moi. Je reviens tout de suite.

Maya courut rejoindre Kholawitski. « Tout est à recommencer ! s'exclama-t-elle dès le seuil.

— Que s'est-il passé ?

— Les tableaux que tu as laissés ne lui ont pas paru si mauvais. Il a même découvert un Titien et je ne sais quoi encore !

« Impossible ! murmura Kholawitski d'une voix altérée par l'émotion.

— Qu'allons-nous faire maintenant ?

— Il faut absolument le rendre inoffensif. Cet homme est désormais dangereux !

Il réfléchit.

« Peut-être, grogna-t-il en promenant autour de la chambre un regard prudent.

— Quel ? s'enquit Maya, intéressée. Mais il se contenta de rire, comme amusé par sa propre pensée.

— Rien, dit-il enfin. Il faut simplement nous enlever de lui l'impression de lui cacher la vérité, qu'il vienne au château puisque, aussi bien, il sait tout ; il pourra cataloguer et évaluer les richesses. Ce sera le temps gagné, et je trouverai bien un moyen de le faire taire. »

Le professeur fut fort surpris de voir apparaître Maya en compagnie de Kholawitski. Le secrétaire alla droit au but :

« Vous savez donc, professeur, que le château recèle des trésors.

— En effet. »

Le savant ne cessait de jeter de rapides coups d'œil derrière ses lunettes.

« Vous comprenez sans doute que je tiens à garder le secret ? »

— Je le suppose. »

Kholawitski se mit à rire :

« Je crains que vous ne vous mépreniez, ironisa-t-il. Il n'y a rien de répréhensible dans nos intentions. Le prince m'a légué tous ses biens meubles et immeubles de Myslotch, et je cherche simplement à éviter les difficultés peu souhaitables que pourrait me créer la famille lointaine si elle venait à apprendre que l'héritage est plus important qu'on ne le croit généralement. Comme vous voyez, mes raisons sont parfaitement honnêtes et s'agissent de l'esprit des volontés du prince. C'est une simple précaution que je prends pour m'épargner d'inutiles chicanes. Or il se trouve, professeur, que vous pourriez même m'être d'un grand secours. Il y a toutes ces antiquités à cataloguer et je n'y entends rien. Il faut un expert pour mener à bien cette tâche, et je ne suis pas loin de me féliciter que Maya vous ait

conduit ici. J'aurais une proposition à vous faire.

— Laquelle ?

« Si vous vous engagez à observer la plus grande discrétion sur cette affaire, vous pourrez être mon hôte au château pour quelques jours et tout examiner à loisir. Mais je pose deux conditions préalables. Primo, la discrétion. Secondo, il vous faudrait longer ici. Voyez-vous, le prince est à bout de nerfs et ne souffre aucun étranger au château. Il pourrait vous apercevoir lors d'une de vos allées et venues, qui, par ailleurs, ne manqueraient pas d'être remarquées à la pension. Vous annonceriez donc à Polya votre départ pour Varsovie, et nous vous donnerions ici une chambre à l'écart — le château est vaste et nous trouverons facilement à nous organiser sans éveiller les soupçons. Vous pourriez vous installer ici dès demain soir. Cela dit, ajoutez-t-il, j'aurai d'autres tableaux à vous montrer. »

Le professeur hésitait. Cette proposition le prenait au dépourvu. Pour tout dire, l'idée de passer quelques jours au château à l'insu du prince et à la merci de ce monsieur, ne l'enchantait guère. Si les explications de Kholawitski semblaient des plus rassurantes, et que parut bien naturel son ton de préteur d'inutiles complications avec la famille, le professeur ne parvenait pas à lui faire confiance. Et ce château désert, ces innombrables salles, ce silence.

Le professeur n'ignorait pas non plus qu'on avait cherché à l'abuser. Le « Titien » et le second tableau par lui découverts n'étaient que les produits malhonnêtes de quelque anonyme barbouilleur du siècle dernier. S'étant du premier coup d'œil rendu compte, aux traces laissées sur le mur, qu'on avait décroché une partie des tableaux, il avait tiré parti de l'ignorance de Maya et de Kholawitski pour faire échouer le stratagème. Cependant, la promesse que le secrétaire lui montrerait d'autres tableaux — et emporta sa décision : « Je reste », dit-il.

(A suivre.)

© Copyright Stock et Rita Gombrowicz. Traduction Albert Mailles et Hélène Włodarczyk.

سكنا من الأصل

Le Monde

DES ARTS
ET DES SPECTACLES

Sur les routes
de l'arnage
et du folie gras

IENT A CARGÈSE...

autres

Le festival de la Cornue d'Or à Istanbul...
Le festival de la Cornue d'Or à Istanbul...
Le festival de la Cornue d'Or à Istanbul...

Le festival de la Cornue d'Or à Istanbul...

Le festival de la Cornue d'Or à Istanbul...

Le festival de la Cornue d'Or à Istanbul...

Le festival de la Cornue d'Or à Istanbul...

Le festival de la Cornue d'Or à Istanbul...

Le festival de la Cornue d'Or à Istanbul...

Le festival de la Cornue d'Or à Istanbul...

Le festival de la Cornue d'Or à Istanbul...

Le festival de la Cornue d'Or à Istanbul...

Le festival de la Cornue d'Or à Istanbul...

Le festival de la Cornue d'Or à Istanbul...

Le festival de la Cornue d'Or à Istanbul...

Le festival de la Cornue d'Or à Istanbul...

Le festival de la Cornue d'Or à Istanbul...

Le festival de la Cornue d'Or à Istanbul...

Le festival de la Cornue d'Or à Istanbul...

Le festival de la Cornue d'Or à Istanbul...

Le festival de la Cornue d'Or à Istanbul...

Le festival de la Cornue d'Or à Istanbul...

Le festival de la Cornue d'Or à Istanbul...

Le festival de la Cornue d'Or à Istanbul...

Le festival de la Cornue d'Or à Istanbul...

Le festival de la Cornue d'Or à Istanbul...

Le festival de la Cornue d'Or à Istanbul...

Le festival de la Cornue d'Or à Istanbul...

Le festival de la Cornue d'Or à Istanbul...

Le festival de la Cornue d'Or à Istanbul...

Le festival de la Cornue d'Or à Istanbul...

Le festival de la Cornue d'Or à Istanbul...

Le festival de la Cornue d'Or à Istanbul...

Le festival de la Cornue d'Or à Istanbul...

Le festival de la Cornue d'Or à Istanbul...

Le festival de la Cornue d'Or à Istanbul...

Le festival de la Cornue d'Or à Istanbul...

Le festival de la Cornue d'Or à Istanbul...

UN FESTIVAL A ISTANBUL

LE CARREFOUR DE LA CORNE D'OR

LES « Créatures de nuit », de Duke Ellington, ont clos le cinquième Festival d'Istanbul. Le vaste plateau du théâtre en plein air, où peuvent prendre place quatre mille spectateurs, convient également au ballet, à ces blues, à ces chants traditionnels, à ces poèmes d'amour que l'American Dance Theatre d'Alvin Ailey était venu interpréter devant des gradins de pierre à peu près tous occupés. Un spectacle, ici comme ailleurs, très attendu.

Il semble que tout soit attendu à Istanbul si l'on en juge par l'importance et l'assiduité du public qui, pendant près d'un mois, chaque soir, à 19 heures puis à 21 h. 30, s'est rendu dans l'un ou l'autre des quelques dix lieux dispersés dans la ville et le plus souvent aménagés spécialement pour le festival, en raison de leur caractère historique ou pour leur beauté tout simplement. Les spectateurs — une quarantaine — présentés en 1977 ont ainsi été au total plus de cent mille personnes. Le public, plus nombreux chaque année, a changé, « il s'est élargi », dit M. Aydın Gün, metteur en scène et directeur de l'Opéra d'Istanbul, responsable du festival depuis sa création en 1973. Selon lui, cette série de manifestations n'a plus seulement pour but de promouvoir le tourisme, de mettre en valeur une place historique, mais joue un rôle important dans la vie culturelle de la capitale turque : « Istanbul est un carrefour, une ville frontalière, dit-il. Le festival doit être l'occasion d'une confrontation entre l'Orient et l'Occident. Il est intéressant de présenter une pièce traditionnelle du théâtre Karagözü à côté d'un « one man show » américain. Ainsi, cette année, « Antigone » de Sophocle, donné par le Théâtre des marionnettes de Stockholm, a réalisé pour moi une sorte de synthèse : un drame antique méditerranéen a été joué par des acteurs suédois grâce à des techniques héritées du Bunraku japonais. »

C'est Jean-Pierre Miquel, responsable du Petit Odéon, qui est venu diriger les acteurs du Théâtre d'Etat d'Istanbul, dans « Le Misantrophe » de Paul Claudel, représenté le théâtre français. Invité par l'intermédiaire et avec l'aide du consulat de France à Istanbul, l'équipe du Bio-Théâtre-Opéra dirigée par Jean-Pierre Dusseaux, a su, elle aussi, se faire entendre.

Mais le folklore est un produit artistique plus facile à exporter que le théâtre, plus facile à importer aussi, dans la mesure où les services de coopération culturelle de certains pays étrangers n'hésitent pas à fournir une aide importante pour inviter des troupes souvent nombreuses. Celles-ci, venues cette année des Philippines et d'Azerbaïdjan, ont été vues par le public populaire. L'Azerbaïdjan est proche et les musiciens du sud de l'U.R.S.S. ont trouvé, dans la capitale turque, des inconditionnels.

Ceux qui sont venus chaque soir écouter le nombre impressionnant de concerts, donnés pour la plupart, dans la belle cathédrale byzantine Sainte-Thérese, ressemblaient, eux, aux mélomanes que l'on peut rencontrer à Aix ou à Salzbourg. L'ensemble I Musici a interprété Corelli, Bach, Ravel et Albinoni. De France était venu le pianiste Jean-Joël Thillier qui a joué huit cents personnes ont applaudi après l'avoir entendu jouer Chopin, Scriabine et Rachmaninov. Les formations turques — Orchestre symphonique d'Istanbul, Orchestre de chambre d'Ankara, etc. — présentaient un répertoire très classique. Des interprètes tchèques jouaient Dvorak... Un festival avant tout musical, donc, et grâce à la musique, vraiment « international ».

MATHILDE LA BARDONNIE.

LA DONATION PIERRE LÉVY A TROYES

Collection d'un collectionneur

Il y a encore quelques années, la collection Pierre Lévy de Troyes était presque inconnue du public. On savait que l'industriel de la bonneterie troyenne collectionnait, que sa collection était riche en nombre et surtout importante en qualité, mais on n'imaginait pas qu'il eût été obligé de creuser dans son jardin une chambre forte pour l'emmagasiner. Jusqu'au jour où il a fait don à la ville de Troyes — où il habite depuis près de cinquante ans, où il a fait sa vie et sa fortune — des trois quarts de la valeur de sa collection, en vérité le meilleur Environ six cents tableaux et sculptures et cinq mille dessins, qui donnent à la ville champenoise une collection d'art moderne de la première moitié de ce siècle absolument inespérée. Elle est le fruit d'une passion entretenue tout au long des années, depuis l'après-guerre. La collection d'un amateur dans le plein sens du terme, qui réunit les œuvres d'artistes qu'il aime et d'où seulement, avec leurs ombres et leurs lumières, le musée imaginaire d'un collectionneur qui, vie durant, a bien mené les affaires de la « maille », mais pour lequel la grande affaire personnelle a été la collection d'œuvres d'art. L'une lui a permis de constituer l'autre. Il avait commencé, dans ses débuts troyens, avec une poignée d'employés : son groupe en compte aujourd'hui cinq mille.

Extraordinaire retournement. C'est en partie grâce à sa collection que Pierre Lévy a pu sauver ses affaires industrielles frappées par une crise des dernières années, crise aujourd'hui résolue. Sa collection, ville de Troyes, a permis de l'installer dans les bâtiments de l'évêché pour lequel un réaménagement vient d'être mis au point par l'architecte P. O'Byrne, l'auteur du projet pour le Musée du dix-neuvième siècle de la gare d'Orsay.

En attendant, Troyes expose la collection, par tranches successives, dans le grand salon de l'hôtel de ville. Un premier ensemble de peintures avait été montré l'été dernier. Il est suivi cette année par un accrochage qui témoigne plus résolument des partis pris du collectionneur avec les peintures et sculptures qu'il aime, la verrerie de Marlot, pour laquelle il avait pris feu et flamme, et des statuettes et masques d'art africain. En fait, un ensemble autour du cubisme : la peinture qu'il a précisée ou en est sortie et l'art africain, dont la découverte avait tant contribué à son déclenchement.

L'exposition commence par un festival Derrain. Derrain fauve, qui a fait baigner dans les contrastes les plus violemment saturés de couleurs le paysage londonien de Big Ben, de Hyde Park, en 1905, et, un an avant, celui de Collioure en compagnie de Matisse. C'est du Derrain, et du meilleur, y compris cette *Scène de chasse au cerf*, de 1938, d'une extrême élégance dans le style tardif qui le rapproche des grands classiques qu'il affectionnait.

Derrain, c'est un des préférés de Pierre Lévy, le peintre et l'homme dont il avait, avec sa femme, recueilli, au fil des années, les confidences au cours de visites d'atelier ou de soirées au coin du feu, confidences d'un peintre à son collectionneur réunies dans un livre paru récemment (*Le Monde* du 7 juin 1976). A côté de Derrain, c'est Viazminck qui, en 1905, met le feu au *Paysage de Chatou*, encore dans l'actualité où l'avait mis le spectacle de la violence agressive de Van Gogh.

On retrouve avec plaisir les deux Seurat de la collection. Des Seurat de petite taille, mais de grande qualité : *La Banlieue*, de 1882, où il avait osé peindre une cheminée d'usine fumante non loin de maisons dont la silhouette se dégage avec la rigueur d'une composition abstraite, qui avait tout pour plaire à Finkon auquel Lévy avait appartenu. Et cet autre petit tableau qui est une esquisse de la *Grande Jatte*, les lumineux *Pêcheurs à la ligne*, de 1883. Une rareté.

De Derrain encore, une suite de dessins, parmi lesquels *Arlequin*, de 1924, si proche de celui de Picasso — le même modèle avait d'ailleurs posé pour les deux peintres à la même époque, ainsi que les trois nus, les nus sculptés (terres cuites tirées en bronze) où l'une des personnalités les plus cultivées de la peinture donne libre cours à l'invention

tionneur avec les peintures et sculptures qu'il aime, la verrerie de Marlot, pour laquelle il avait pris feu et flamme, et des statuettes et masques d'art africain. En fait, un ensemble autour du cubisme : la peinture qu'il a précisée ou en est sortie et l'art africain, dont la découverte avait tant contribué à son déclenchement.

L'exposition commence par un festival Derrain. Derrain fauve, qui a fait baigner dans les contrastes les plus violemment saturés de couleurs le paysage londonien de Big Ben, de Hyde Park, en 1905, et, un an avant, celui de Collioure en compagnie de Matisse. C'est du Derrain, et du meilleur, y compris cette *Scène de chasse au cerf*, de 1938, d'une extrême élégance dans le style tardif qui le rapproche des grands classiques qu'il affectionnait.

Derrain, c'est un des préférés de Pierre Lévy, le peintre et l'homme dont il avait, avec sa femme, recueilli, au fil des années, les confidences au cours de visites d'atelier ou de soirées au coin du feu, confidences d'un peintre à son collectionneur réunies dans un livre paru récemment (*Le Monde* du 7 juin 1976). A côté de Derrain, c'est Viazminck qui, en 1905, met le feu au *Paysage de Chatou*, encore dans l'actualité où l'avait mis le spectacle de la violence agressive de Van Gogh.

On retrouve avec plaisir les deux Seurat de la collection. Des Seurat de petite taille, mais de grande qualité : *La Banlieue*, de 1882, où il avait osé peindre une cheminée d'usine fumante non loin de maisons dont la silhouette se dégage avec la rigueur d'une composition abstraite, qui avait tout pour plaire à Finkon auquel Lévy avait appartenu. Et cet autre petit tableau qui est une esquisse de la *Grande Jatte*, les lumineux *Pêcheurs à la ligne*, de 1883. Une rareté.

De Derrain encore, une suite de dessins, parmi lesquels *Arlequin*, de 1924, si proche de celui de Picasso — le même modèle avait d'ailleurs posé pour les deux peintres à la même époque, ainsi que les trois nus, les nus sculptés (terres cuites tirées en bronze) où l'une des personnalités les plus cultivées de la peinture donne libre cours à l'invention

primitiviste. La petite sculpture est riche dans cette collection, mais le *Fou* (1905), de Picasso, en est peut-être la pièce principale. A côté, Rodin, dont l'étude pour le « tête » du Balzac de la rue Vivien, des pièces diverses de Gimou, Womack, Zadkine, Csaky, Malfroy, nus de Bonnard, Degas, Matisse...

A l'autre bout de la sculpture, le dessin au crayon inexpressif de La Fresnaye (autre préféré de Pierre Lévy, qui a accroché sa monumentale *Jeune-femme*, 1912, et la très fraîche esquisse pour la *Conquête de l'air*, 1913), des dessins de Matisse, Modigliani, Picasso, Pascin, Dufy, Pissarro...

Ici et là, des peintures qui témoignent encore du goût du collectionneur pour les compositions cubistes (Hayden) ou post-cubistes (avec un paysage ocre-nacré de Ballus), pour les couleurs vives et fortes (Van Dongen, Delaunay), pour les matières riches et grasses, versions abstraites avec de Stael et figuratives avec Soutine. C'est sans doute à ce titre qu'il a accroché le *Prophète bleu*, dans la tradition expressionniste de Soutine, tableau d'un peintre qui signe Martine et qui est la fille du collectionneur.

Un autre parti pris de l'amatour : Maurice Marinot, peintre dans la sillage des fauves à ses débuts — comme le montrent deux de ses toiles de 1905 et 1907 — mais qui est resté à part. Il devait, par son goût pour la couleur puissante, d'autant plus fatalement rencontrer Pierre Lévy qu'il s'était installé, dès 1911, à Troyes où il avait entrepris d'abord de décorer la verrerie existante, puis d'en inventer de nouvelles. La verrerie de Marlot, dont cette collection possède un ensemble particulièrement riche, appartient à l'esthétique Arts déco, mais y tient une place singulière, par ses formes et par ses matières inattendues où le peintre met à contribution les hasards du feu qu'il saisit au passage et emprisonne dans la masse du verre.

La collection Pierre Lévy est une nouvelle raison de faire un tour à Troyes, « ville d'art » s'il en est. Elle procède actuellement à la restauration de son



Derrain, « Tête d'empereur romain » (1910)

centre historique, un des plus superbes ensembles anciens d'architecture urbaine champenoise, et aussi la ville aux sept édifices religieux. Le plus important d'entre eux, la cathédrale, doit dans les quatre à cinq années à venir, former, avec l'évêché, un ensemble culturel où les visiteurs n'auront qu'à traverser une cour pavée, au milieu de laquelle poussent des marronniers, pour passer de la grande nef au musée. Et trouver, dans les bâtiments des seizième et dix-septième siècles réaménagés, le musée d'un amateur troyen qui est aussi le musée de l'art moderne français de la première moitié de ce siècle.

JACQUES MICHEL.

* La collection Pierre Lévy, à Troyes, Hôtel de Ville. Jusqu'au 29 août.

LA CRISE DU CINÉMA ITALIEN

Dans Cinecittà désert

Le cinéma italien était à l'honneur, cette saison à Paris. 1960, de Bertolucci, le *Cassandre*, de Fellini, et ceux de Comencini, l'*Invitation*, de Visconti, *L'été, les sales et méchantes*, d'Ettore Scola. *Ames perdues*, de Dino Risai. Autant de gros succès du box-office français. Retrospectives nombreuses du cinéma politique, de la comédie à l'italienne. Sortie de vieux films de Risai ou de Comencini, qu'on découvrait en France. Un véritable engouement du public et des critiques.

Pourtant, s'il était florissant à Paris, le cinéma italien s'enfonçait dans une crise grave à Rome. La situation est devenue tellement préoccupante que le conseil des ministres vient d'annoncer une mesure exceptionnelle : l'allocation de crédits de vingt milliards de lires au cinéma pour 1977 et 1978. Ce projet de loi, que le Parlement doit encore approuver, a été dicté par la situation particulièrement désastreuse des six premiers mois de cette année. Alors que la fréquentation des salles a baissé de 20 % par rapport à l'année précédente, le nombre de productions est tombé de cinquante-neuf à cinquante-sept films. Cet hiver, le plus grand studio de Rome, le mythique Cinecittà, était désert, tandis que les décors de *Cassandre*, terminés depuis plusieurs mois, n'étaient toujours pas démontés. On ne tournait, dans un coin de studio, qu'une production de la télévision italienne, *Madame Bovary*.

La télévision, voilà peut-être le principal coupable de la crise du cinéma. Les Romains ont, en effet, le choix, chaque semaine, entre quelques cent cinquante films diffusés par les innombrables télévisions privées, sans compter les deux chaînes nationales et les programmes des pays voisins captés par un dense réseau de relais. Pourquoi, dès lors, se déplacer, sortir dans des rues où les agressions sont désormais quotidiennes, payer un prix de plus en plus incompatible avec la situation d'insécurité, et tout cela pour voir quoi ? De la pornographie et de la violence, genres généralement diffusés par les chaînes de T.V. privées.

C'est que le cinéma italien, ce ne sont pas ces châtiments de quelques genres consacrés ou de rares jeunes talents qui prennent la relève. Le cinéma italien, ce sont surtout des films prétendus commerciaux et qui ne le sont même plus, le public étant saturé de sexe et de sang.

Le ministre des spectacles et du tourisme, M. Dario Antonini, n'a fait mention d'aucun crédit pour l'industrie des nouveaux crédits qu'il propose. Une chose est donc certaine d'ores et déjà : la mesure proposée n'affectera nullement la qualité des films italiens. La gauche critique sévèrement cette mesure « typique-

ment » démocrate-chrétienne qui ne résout pas les problèmes mais se contente d'un repêchage à court terme et favorise, une fois de plus, le « clientélisme ». En outre, la décision pourrait, craint-on, servir d'excuse pour renvoyer encore l'élaboration d'une nouvelle législation. Celle-ci fait l'objet de polémiques sans fin. Les communistes voudraient un cinéma financé par l'Etat, les autres ne veulent pas entendre parler du moindre contrôle de la puissance publique, qui pourrait limiter la liberté d'expression.

Pour l'ANICA, l'Association des industries du cinéma (producteurs, distributeurs, exploitants), le problème se pose autrement. D'abord, ce sont les seuls à ne pas dédaigner l'aide du gouvernement, même s'ils ne reconnaissent la modicité (la production cinématographique italienne coûte, chaque année, plus de 120 milliards de lires). Mais, explique M. de Dominicis, le directeur de l'ANICA : « Si nous attendons la nouvelle législation, nous risquons de ne même plus avoir besoin de 20 milliards, le cinéma italien sera mort ».

Selon l'ANICA, l'industrie cinématographique italienne pourrait très bien affronter seule le marché si, d'une part, on la libérait du poids écrasant des taxes dont elle est frappée, plus sévèrement que n'importe quel autre secteur ; et si, d'autre part, on permettait aux producteurs de faire des emprunts à des taux d'intérêt internationaux de 6 ou 7 %, et non de 25 % comme c'est le cas en Italie.

Pour l'instant, ce n'est pas l'Etat qui aide le cinéma mais le contraire : en 1976, l'Etat italien a perdu 52 milliards de lires d'impôts et 38 milliards de T.V.A. sur le cinéma. De leur côté, les producteurs, qui reçoivent, a posteriori, des « subventions » à concurrence de 13 % du chiffre d'affaires, récupèrent à peine 30 milliards. C'est donc, finalement, dans l'intérêt de l'Etat lui-même, d'élaborer cette industrie qui a, en Italie, une place toute particulière. Malgré la crise, en effet, il y a eu, encore l'année dernière, cinq cents millions de spectateurs. En France, ils n'ont été que de cent soixante-seize millions (pour une population pratiquement égale) et en Allemagne à peine cent vingt millions. Comparé à ses voisins, le cinéma italien ne se porte donc pas trop mal. Pourtant, si la crise est, statistiquement, moins aiguë, elle est, peut-être, davantage ressentie dans ce pays, où, depuis des décennies, le cinéma est le véhicule culturel privilégié et où l'analphabétisme était encore très répandu au lendemain de la guerre. Avant d'apprendre à lire, les gens se sont nourris d'images dans les salles obscures.

VANJA LUKSIC.

VU A LONDRES

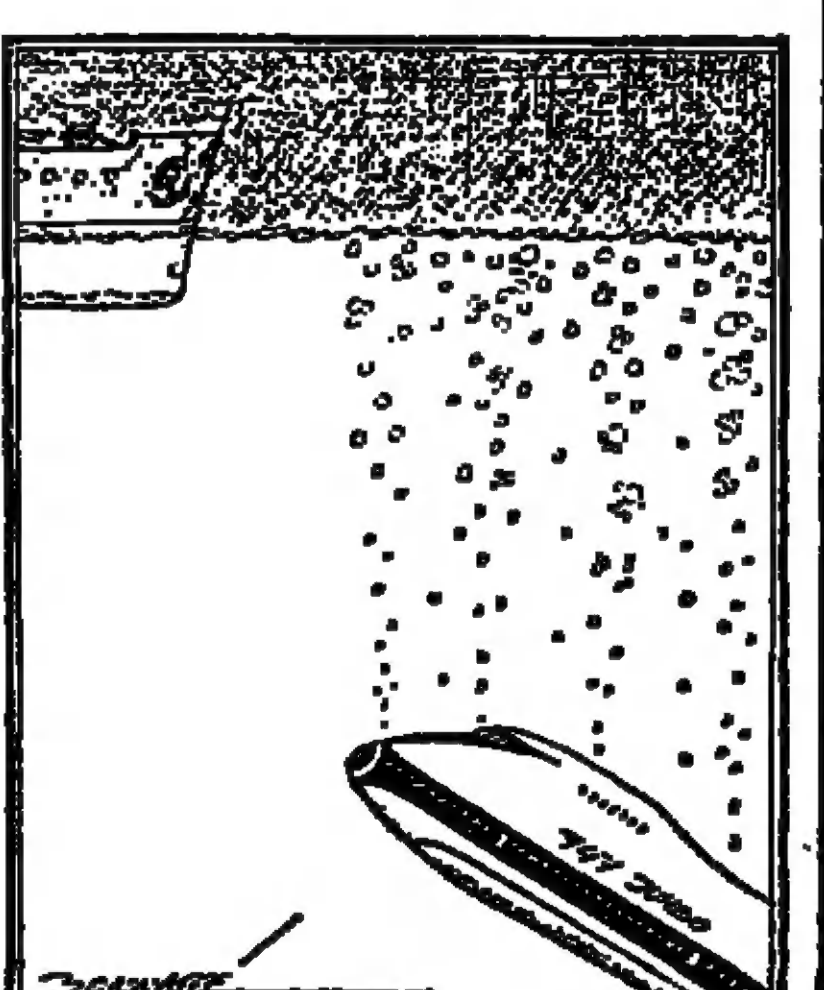
Le naufrage d'un 747

D'ACIDEMENT, Airport, le best-seller d'Arthur Hailey qui a déjà inspiré deux films (1), ne s'est pas fini avec le cinéma — catastrophe. Cette fois-ci, Airport 77, que je viens de voir à Londres, a permis aux cinéastes de l'Universal de mettre double, triple et même quadruple ration. Non seulement le « Jumbo » qui est le héros de l'aventure se voit kidnappé, mais il est contraint d'amarrer, il sombre, s'échoue sur un haut fond et revient à la surface avec ses passagers vivants : qui dit mieux ?

Ce qui nous intéresse dans ce nouveau super-spectacle distribué par la C.I.C. (Cinema International Corporation), que les écrans parisiens présenteront à la fin août sous le titre les Nautragés du 747, c'est sa réalisation proprement technique. Car nous ne prêtons guère attention aux sirupeuses romances qui se nouent entre les coupes de naufragés, à la tête desquels, curieusement, Jack Lemmon joue le rôle du commandant de bord piégé et dont se détache Christopher Lee, abandonnant pour une fois les canines de Dracula pour le masque d'un plongeur-suicide.

Les techniciens de Hollywood, qui avaient réalisé des effets saisissants avec la Tour infernale et Tremblement de terre, se sont ici surpassés dans les dimensions scénaristiques et spectaculaires. Il n'est pas question pour le producteur William Frye de se rendre acquiescer aux usines Boeing d'un 747 authentique, qui lui aurait coûté le bagatelle de 45 millions de dollars. Il fit donc reconstituer l'appareil en studio, sous la forme de maquette grandeur nature. Le metteur en scène, Jerry Jameson, fut ainsi amené à tourner sur deux plateaux séparés : d'abord dans le poste de pilotage de la soute aux bagages où manœuvraient les « pirates », ensuite dans la cabine-salon réservée aux invités de luxe, hôtes d'un collectionneur richeissime voyageant à bord de son jet privé. Cette cabine s'articulait sur des charnières mobiles qui la soulevaient à toutes les inclinaisons voulues. Elle devait aussi être suffisamment solide pour supporter l'immersion dans un immense bécasseau, tout en résistant aux tentatives liquides que lui déversaient trois vannes disposées dans les superstructures. La difficulté majeure consista alors à filmer avec des éclairages différents. L'avion vole de jour, puis de nuit : lumières normales à l'intérieur de la cabine, mais déjà atténuées. L'avion sombre : obscurité totale. Il s'échoue par 100 brasses de fond : lumière diaphane de la génératrice de bord. Il est soulevé sur des ballonnets jusqu'à la surface et la lumière du jour. Mais ces dernières séquences, particulièrement délicates et les plus spectaculaires, allaient être tournées en extérieurs.

Après un mois de tournage en studio

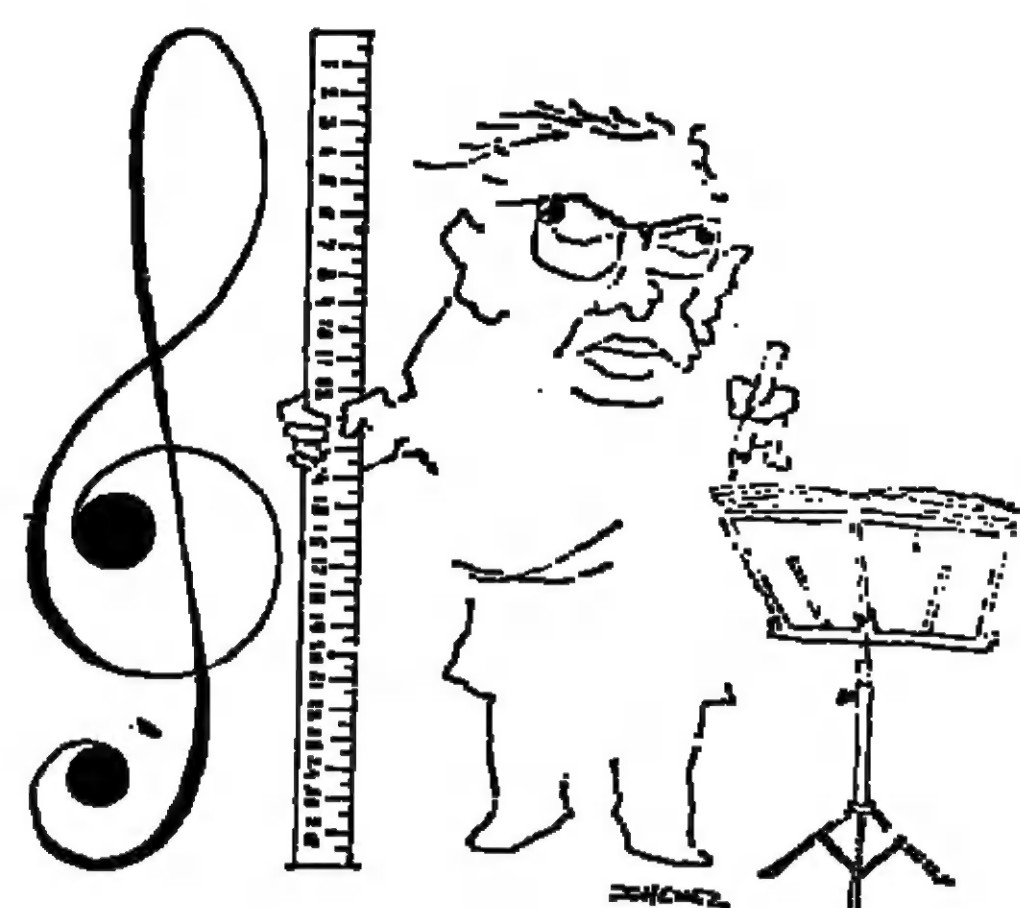


et au Burbank Airport de Los Angeles, toute la compagnie du 747 prit son pas à l'air, mais la mer. Elle rallia en un premier temps San-Diego, où l'on pouvait tourner à 3 milles au large sans apercevoir la côte. Puis elle se déplaça au grand complet en Floride, à Palm-Beach et à Wakula-Springs, où les eaux sont réputées chaudes et calmes, en dehors des typhons. Des marins et des hommes-grenouilles de la U.S. Navy ainsi qu'un « cutter » de la Coast Guard assistaient les techniciens et les comédiens, tous excellents nageurs. C'est là où le directeur de la photographie, Philip Lathrop, et ses cameramen démontrèrent une habileté et un courage peu ordinaires. Il s'agissait, en effet, non de moins que de presser sous l'eau, à la manière de Cousteau, le sauvetage à l'aide de sangles et de ballonnets glissés dans la coque devant s'opérer comme pour les sous-marins échoués. La maquette de la cabine, en principe pressurisée, fut filmée de l'extérieur pendant des journées épuisantes au milieu du clair-obscur aquatique. Mais, quand l'épave fut remontée à la surface et devint « humaine » avec les acteurs sur les plans, le tournage devint plus dramatique que nature. Des pluies torrentielles tombaient du ciel et il fallut, en toute hâte, regagner la côte. Ces dernières scènes furent finalement réalisées en studio, dans le bassin artificiel de l'Universal.

Pour rester dans la magie, le naufrage du 747 est supposé avoir lieu dans le Triangle des Bermudes !

OLIVIER MERLIN.

(1) Airport, avec Burt Lancaster, Dean Martin et Jean Seberg, et 747 en péril, avec Charlton Heston et Karen Black.



« Pour la première fois, dans l'interview de Michel Contat : « Autoportrait d'un solitaire », vous avez révéilé un fait qu'ignoraient vos lecteurs, hormis ceux de votre proche entourage, ceux qui vous connaissent le mieux : la part qu'a prise en votre existence la musique.

— Elle a été considérable. C'est pour ça, d'ailleurs, que je n'en ai pas parlé dans mes œuvres — ou que j'en ai parlé très peu. C'est une relation personnelle quasiment. J'ai reçu des leçons de piano quand j'étais un tout jeune enfant. Ensuite, j'ai abandonné l'instrument : il ne m'intéressait plus. Vers ma douzième année, je me suis remis à le pratiquer, seul, ou avec ma mère. A cette époque je me rappelle les notes, je pouvais encore les lire, mais je ne savais pas les doigts. J'ai dû les réinventer, lentement, en jouant des morceaux faciles d'abord, puis de plus en plus difficiles, et je suis arrivé, vers ma dix-huitième année, à jouer à peu près correctement certaines œuvres. J'ai été jusqu'à du Chopin et du Schumann, du Bach, du Mozart, du Beethoven, enfin jusqu'à des œuvres difficiles que j'interprétais sans doute très mal, mais que je pouvais déchiffrer couramment en tout cas. Ainsi, j'ai eu un rapport solitaire avec la musique. Il valait mieux, à mon sens, éviter que des gens m'écouterent, et je m'y efforçais. J'ai gardé cette prudence, j'ai maintenu cette protection pour eux et pour moi jusqu'à cinquante-cinq ans. En fait, j'ai toujours joué du piano, de deux à quatre heures par jour. Non pas pour faire des progrès, mais pour apprendre des musiques nouvelles, des musiciens, des airs nouveaux. Je m'emparais du morceau, je mettais la partition sur le pupitre du piano, et je la déchiffrais. Je percevais très vite la mélodie, j'avais une vision très nette de l'harmonie, et j'ai vécu comme ça, en relation avec la musique, quotidiennement, jusqu'au moment où ma vue a baissé. C'est ça qui m'a empêché de continuer. Un beau jour, les portées se sont brouillées. Je n'ai plus pu jouer.

— Vous n'avez jamais pensé improviser ?

— Si, bien sûr. Et j'ai même écrit, dans le mouvement, une sonate que j'ai perdue. Je ne sais pas ce qu'elle valait. Probablement rien du tout.

— Vous avez fréquenté les concerts. Simone de Beauvoir parle de ces visites aux musiciens, dans ses Mémoires.

— Oui, je les ai fréquentés. J'allais entendre un peu n'importe quoi, pourvu que je l'aimasse. Par exemple, aussi bien Debussy que Beethoven ou Schoenberg. Je me suis rendu quelquefois au Domaine musical. J'ai eu beaucoup de sympathie pour Berg et Webern, et un peu moins pour les suivants.

— Vous avez aimé le jazz. Votre article sur le « Mûr's Bar » de la revue America, en 1946, exprimait une vision très saine de la musique dont on doit l'appréhender, c'est-à-dire sans cérémonie.

— Absolument.

— On vous a prêté beaucoup de sorties à Paris, dans les « caves à jazz », après la libération. On les a surtout inventées.

— Ah ! c'était très peu vrai. J'y allais rarement.

— Ça faisait partie de votre légende.

— C'est ça. En réalité, je n'étais jamais là où l'on disait que j'étais.

— Jean-Paul Sartre, cliché du mauvais journaliste, c'était le jazz et Saint-Germain-des-Près. En revanche, vous écoutiez ce jazz en disques.

— Oui, beaucoup. Mais j'avais peu de connaissances en ce secteur. Mes amis Vian en avaient une, bien plus grande que la mienne. J'écoulais des disques, chez eux, souvent. J'aimais le jazz. Oui, je l'aimais, et je l'aime encore.

— Vous écoutiez quoi, aujourd'hui ?

— Aujourd'hui, je n'ai plus d'électrophone. J'en

« La musique nous donne une possibilité

ai un, plutôt, chez Simone de Beauvoir, mais je me déplace moins qu'autrefois, je vais moins souvent chez elle. Par contre, j'ai la radio, j'écoute France-Musique, tout simplement. C'est une curieuse radio, qui dépend de ses directeurs, de ses chefs, et qui varie selon les temps. Tantôt, elle est bonne, tantôt elle est mauvaise.

— En ce moment, comment la jugez-vous ?

— Très mauvaise.

— Pourquoi ?

— Il y a trop de pop. Il y a aussi énormément de jazz : à mon sens, excessivement. Non que je trouve qu'il n'en fasse point, il en fait même beaucoup, mais il est présenté souvent en de longs tunnels et, surtout, sans choix véritable. Je pense, par exemple, au magazine de fin d'après-midi : quelquefois il est intéressant, quelquefois pas du tout. J'aime bien m'informer, cependant je trouve qu'il ne remplit pas son rôle, qui serait de montrer les musiciens les meilleurs dans le jazz et aussi dans le classique. Cela, il ne le fait pas. Et cette chaîne, dans l'ensemble, ne le fait pas non plus.

— A votre avis elle ne le fait pas. Son directeur vous répondrait sûrement que la musique incontestable, notamment la musique classique que vous aimez, occupe toujours la plus grande surface des programmes.

— Oui, mais ce n'est tout de même pas ce que ce devrait être. France-Musique, je le crois. Et tout le monde me le dit. Je ne prétends pas que, proportionnellement, la musique classique que j'apprécie n'ait pas un plus grand logement que les autres musiques. Mais son rôle a changé dès l'instant où, lorsqu'on tourne le bouton, au hasard des heures, on entend fréquemment autre chose.

— Du jazz ou du pop, éventuellement. En ce qui me concerne, je marquerai d'ailleurs la différence.

— Je noterais la différence aussi. Ce que j'estime, c'est le jazz. Le pop, pour moi, en tant que musique, n'existe quasiment pas, sauf exceptions.

— Les musiques extra-européennes, de tradition, se sont installées sur la chaîne. Leur insertion vous paraît-elle négative ?

— Leur venue est une bonne chose. Je me demande si la confrontation de ces arts avec ceux de l'Europe pourrait donner quelque nouveauté considérable. La difficulté sera de trouver



Il ne suffit pas de briser le sens

un code commun. Je suis personnellement fasciné par la musique de l'Inde ou de la Chine. Pour l'anecdote : à un concours de piano, parisien, cette année, sur sept premiers prix féminins, six sont allés à des Japonaises. Des musiciens, des musiciennes d'Extrême-Orient jouent actuellement de la musique européenne, sans oublier la leur. On peut très bien concevoir l'inverse. Est-ce que cela donnera lieu, un jour, à une liaison synthétique de plusieurs musiques ? Il est impossible de se prononcer à ce sujet. On ne peut savoir ce qui se passera. Dommage, du reste, que ces arts extra-européens manquent d'audience et ne soient connus que du tout petit nombre, celui qui écoute France-Musique.

— En revanche, pour repérer de cette station, ce qu'il y a d'ennuyeux, en regard de cet apport positif, c'est la prétendue nouvelle musique, avec ses morceaux sans unité qui vont à vau-l'eau. On en joue d'abondance, on la propage, en estimant que ce bris du sens c'est quelque chose, alors que ce n'est rien. Il ne suffit pas de briser le sens, il faut savoir pourquoi et comment. Il faut que ce soit pour un sens substitutif. Ce genre de mu-

sique déroute l'auditeur, surtout l'auditeur jeune, qui pourrait aller un peu plus loin. Ainsi est-il rejeté vers les machins de consommation, même par France-Musique. Les responsables des programmes ont perdu l'idée de la musique vraie, destinée à un auditoire qui ne demandait que ça.

— Ils ont cherché, sans vouloir rompre avec celui-là nécessairement, un autre auditoire.

— Peut-être, mais sans le définir, et, d'ailleurs, sans le trouver.

— Des études montrent que l'écoute a grandi.

— Dans la guerre des sondages, ce résultat ne m'ébranle pas. Il y a eu un léger gonflement de public, mais sont venus à la chaîne des gens qui se contentent d'entendre des flots de sons. Il faudra que les prochains chefs de service — parce qu'il y en aura d'autres, forcément — remettent tout cela au point, repartent de ce qui a été fait ces temps derniers pour inventer des solutions meilleures. Je ne veux pas servir de caution à la « réaction » musicale. Je veux que l'art contemporain soit diffusé abondamment. Mais je me refuse à ce qu'il soit retenu et présenté n'importe comment.

— Selon vous, un auditeur dévoué retombe dans l'ornière de la musique de consommation. C'est celle qu'on entend, principalement tout de même, et presque exclusivement, sur les chaînes dites « populaires », pas sur les chaînes dites « culturelles ».

— Oui. Tous les hommes que l'on voit passer dans la rue sont capables de lire des textes intéressants, qui les concernent au plus profond, ou, mettons, 98 % d'entre eux. Mais ces mêmes hommes, pour la plupart, n'écoulent rien, sauf cette affreuse musique de consommation qui est muette, et dont ils disent, d'ailleurs, que, souvent, elle les ennue. Ils sont votés aux ténèbres parce qu'ils ont été privés de culture et qu'ils sont sans curiosité musicale. J'entends parfois, le dimanche, ce genre d'abomination. Remarque que je considère comme normale l'existence de la musique lamentable, comme normale l'entreprise de destruction de la musique. Je ne me représente pas une époque où seulement une littérature vraie, une musique vraie seraient lue ou jouée.

— Musique valable ou méprisable, musique vraie ou musique de consommation, qui va juger ? Platon disait, dans les Lois : « L'erreur est de considérer que le plaisir de l'amateur décide avec le plus de justice. » Il ajoutait : « La musique doit se juger d'après le plaisir, mais non pas toutefois d'après celui des premiers venus. » Platon, avant pas mal d'autres, s'exprime-t-il qu'un élitisme ou, au contraire, est-il consentant que la musique s'apprenne et qu'il y ait une initiation car, ainsi qu'il le dit, « l'art le plus beau ne charme qu'après une formation suffisante » ?

— Je pense qu'il peut y avoir une école de la musique, qu'il doit y en avoir une, et je pense aussi que, pour certaines musiques au moins, le but doit rester de toucher le plus grand nombre d'auditeurs. Et la qualité, je le suppose, peut exister en des formes très différentes.

— Seconde question, aussi vieille, et qui est exprimée, elle, dans la République, celle des rapports entre une musique et une société : « On ne peut changer les mœurs de la musique sans bouleverser les lois fondamentales de l'Etat. » C'était le problème du vrai Sigeu ou du saintien Jdanov. L'un et l'autre disparaissent la musique coupée (parce que bourgeoise dégénérée) à la fois du peuple et de l'héritage historique d'une nation. Doit-on, à votre sens, parler de musique du peuple ou de musique de la bourgeoisie, et jouer plutôt l'une que l'autre ?

— Question très importante. Je ne pense pas qu'il y ait un type de société où on doive jouer une musique bourgeoise et un autre type de société où on doive jouer une musique prolétarienne, à supposer que l'on s'entende sur les termes. En revanche, je sais que, dans une même société, il existe une différence d'attentions et de goûts chez les groupes sociaux. Par exemple, les prolétaires sont certainement moins sensibles, ont moins l'occasion d'être mobilisés par la musique en général que les bourgeois. Ceux-ci ne sont pas plus musiciens par vocation que les prolétaires. Mais, simplement, dans une période de l'histoire, ce sont surtout les bourgeois qui font public pour la

musique. Voyez d'ailleurs où la musique se joue. C'est toujours dans des endroits bien centraux d'une ville ou d'un ensemble urbain, et on y paie cher les places, ce qui exclut l'auditoire ouvrier. A part quelques-uns, les prolétaires n'y vont pas. Le jazz et la pop sont arrivés à franchir un peu les obstacles de classe, à sauter les murs sociaux et à se faire entendre des deux côtés, mais ce sont des exemples très spéciaux. En fait, le public prolétaire et paysan n'est pas musicalement cultivé, au moins dans les pays bourgeois comme le nôtre.

Il faudrait regarder de plus près ce qui se passe dans les pays de démocratie populaire. A Moscou, par exemple, j'ai assisté à un concert où on réintroduisait Stravinski. Il y a une vingtaine d'années. Ce concert a été très applaudi. Mais



Bach, surtout pour les bourgeois

qu'est-ce que ça voulait dire réintroduire Stravinski à Moscou ? Etait-ce le réintroduire dans des salles de divertissement qui sont toujours associées aux usines, salles où l'on fait des conférences, où ont lieu des expositions, où pourraient se pratiquer des concerts ? Ou bien était-ce offrir Stravinski à une élite intellectuelle à laquelle on le représentait ? Je crois que c'était surtout ça : on redonnait du Stravinski à une élite intellectuelle.

— C'est le problème des réseaux, des canaux de distribution et d'audition. Mais reste l'autre problème, plus difficile, plus épineux, celui de savoir ce que certaines musiques expriment. Est-ce qu'une musique peut être prolétarienne ou bourgeoise dans son esprit, dans ce qu'elle véhicule en elle-même ? Acceptez-vous l'idée selon quoi un art, donc une musique, est « l'émancipation » d'un état social, ou des conflits d'un état social, qu'elle puisse être parfois complice d'injustice ou parfois favorable au progrès politique ?

— Pour moi, il ne s'agit jamais d'un reflet. Il est évident qu'il y a un rapport entre la situation sociale d'un temps et la musique, mais ce rapport ne peut être conçu en termes de reflet. D'abord parce que cette situation ne peut être comprise dans ce qu'elle a de véritable sans les mots, sans un ensemble de mots et de phrases rendant accessibles les différentes structures de la société. Or les mots sont tout à fait en dehors de la musique. Ce n'est pas le rapport, au fond, de la société à la musique qui est à étudier véritablement et d'abord, c'est plutôt le rapport des mots à la musique. Je veux dire : que donne une description verbale de la société et que donne une musique ? Peut-on considérer celle-ci comme semblable à une description verbale, moins nette, moins fine sur certains plans, plus au contraire sur d'autres ? Peut-on, sans l'identifier à la parole, la tenir comme une sorte de résumé sensible de la société d'un temps ?

Réfléchissons à tout cela. Ce qui nous fait bien souvent comprendre le XVII^e ou le XVIII^e siècle, c'est la musique qui s'y jouait et qu'on nous joue encore, au concert, aujourd'hui. Cette musique possède à la fois une valeur esthétique directe et une valeur d'information rétrospective. Dans cette musique, il y a des processus, des habitudes de faire ne succéder les notes d'une certaine manière, de faire se succéder les temps, de faire se succéder les éléments dans un concerto ou une sonate. Bref, il y a tout un ensemble qui n'est pas à proprement parler du langage, mais qui a des similitudes de forme avec le langage et qui donne son sens à la musique de l'époque. C'est ainsi qu'on peut saisir certainement une manière de se tourner vers l'aristocratie par exemple et de refuser le petit peuple, dans la musique de Bach, qui d'ailleurs s'est adressé surtout à des bourgeois. Dans la deuxième moitié de sa vie, ce n'était

SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS - 14-JUILLET BASTILLE - OLYMPIC ENTREPOT

LA VRAIE NATURE DE BERNADETTE

UN FILM DE GILLES CARLE

UN FILM D'ÉRIC ROBERT

Un film drôle, terrible et régulier.

LE CANARD ENCHAÎNÉ

Quelle explosion d'humour, d'intelligence, de santé.

HENRY CHAPIER

Le plus neuf, le plus ironique, le plus drôle et le plus fou.

Remo FORTANI

CABARETS

BAL DU MOULIN ROUGE

LISETTE MAJOUR

20 h 15 CHAMPS-ÉLYSÉES

179⁰⁰ par pers.

22 h 30 CHAMPS-ÉLYSÉES

115⁰⁰ par pers.

SERVICE COMPRIS

LIDO

RESTAURANT

CHAMPS-ÉLYSÉES

NOUVELLE REVUE

116 BIS CHAMPS-ÉLYSÉES

RESERV. 359.11.61 et 225.62.61

Pour tous renseignements concernant l'ensemble des programmes ou des salles

LE MONDE INFORMATIONS SPECTACLES - 704.70.20 (lignes groupées) et 727.42.34

(de 11 heures à 21 heures, sauf les dimanches et jours fériés)

MARIGNAN PATHÉ - GAUMONT - OPÉRA - MONTMARTRE PATHÉ - SAINT-GERMAIN STUDIO - CLICHY PATHÉ - BOSQUET - GAUMONT SUD CAMBRONNE - ATHÉNA - BELLE-ÉPINE PATHÉ - CYRANO Versailles - GAUMONT Ery - MULTICINÉ Champigny - ULIS Orsay - TRICYCLES Asnières

ANNIE GIRARDOT

JAMBON d'ARDENNE

Il faut aller voir "Jambon d'Ardenne" pour Annie Girardot. Cette femme mérite le détour. P. BILLARD JOURNAL DU DIMANCHE

C'est la plus savoureuse surprise de l'été, ce film haut en couleurs où l'on rit énormément. J.M. ESCOS PARISCOP

Un rôle en or pour Annie Girardot. M. PANTEL FRANCE-SOIR

سكزامن الأصل

ENTRETIEN

ne une possibilité

JEAN-PAUL SARTRE

de capter le monde tel qu'il fut

plus les princes, en effet, qui le faisaient vivre, mais l'Eglise, et cette Eglise était administrée par des bourgeois. Toutefois, Bach avait conservé de la société où il vivait sa première connaissance, c'est-à-dire une connaissance d'un monde où l'aristocratie comptait et où la musique était destinée à cette aristocratie et rétribuée par elle.

— Ce que vous venez de dire sur le sens dément la formule de Stravinski, si souvent citée, et qui me revient en mémoire : « Je considère la musique, en son essence, comme impuissante à exprimer tout ce qui est ».

— Je pense que ce n'est pas vrai, et, du reste, que Stravinski a exprimé beaucoup de choses en sa propre musique. Il est le premier à avoir démenti sa formule par ses actes. Je considère que la musique ne signifie rien en effet, mais qu'elle a son sens. Celle de Bach ne prétend pas désigner un jardin du dix-huitième siècle, ou des courtoisiers, quel que ce soit de précis, de défini, et, par conséquent, des rapports de choses ou de personnes entre elles. Elle n'a donc pas de signification, mais elle garde un sens. Un sens, c'est très différent. La musique nous donne une possibilité de capter le monde tel qu'il fut à tel moment, sans objet, sans récit, mais par une harmonie qui l'engendre et qui le donne authentiquement. Le compositeur a saisi ce monde en y vivant et il l'a transporté spontanément dans l'œuvre qu'il a créée. Ce que l'ensemble des œuvres d'une époque exprime, c'est quelque chose que nous saisissons tous sans le pouvoir bien définir. Cette chose, c'est le sens. La musique de Bach donne le sens du dix-huitième siècle, très certainement.

— Il y a ce sens d'une époque pour nous qui sommes ailleurs, et il y a le sens formel, la forme de progression inscrite dans l'œuvre. C'est pourquoi on comprend mal l'attachement politique de certains états modernes à l'égard de certaines musiques du passé. Je pense, en particulier, aux tribulations récentes de Beethoven en Chine, un moment interdit, puis réhabilité. Et qui se permet de décider au nom de tout le monde, chaque fois ?

— Ceux qui se permettent de décider, ce sont des gens qui viennent, qui entrent, et qui sortent. On a supprimé un temps Beethoven en Chine, par l'effet d'une conception erronée de la musique, selon laquelle Beethoven représentait uniquement une espèce de magma fin dix-huitième, début dix-neuvième, en telle sorte qu'au vingtième il n'y aurait rien d'autre à faire que de supprimer ce fantôme. C'est une thèse absurde, parce que, évidemment, Beethoven est plus que cela. Il dépasse le lien du dix-huitième au dix-neuvième. Les quatuors ne sont pas une réalité qui s'épuise avec les conflits du dix-huitième et du dix-neuvième siècle. Leur réalité nous touche encore, nous concerne encore. Elle dépasse les contradictions que, simultanément, elle manifeste. La musique de Beethoven, c'est, en effet, l'expression de la fin du dix-huitième et du début du dix-neuvième, mais c'est, en même temps, quelque chose d'immensément plus large, une sorte de vue sur ce temps-là qu'on pourra toujours avoir du dehors. Une sonate de Beethoven, faite au dix-huitième, exprime son temps et, déjà, tout de même, est une perception de ce temps quasiment extérieur. Pour résumer, disons que c'est la vision du dix-huitième et du dix-neuvième, mais aussi la vision du dix-huitième de dehors. C'est ça, une sonate de Beethoven. Et les derniers quatuors seront, en plus, une saisie de la musique telle qu'elle va devenir, telle qu'elle va se développer plus tard. C'est un début, c'est l'histoire d'un commencement.

— C'est une anticipation.

— Oui, une anticipation.

— Vous avez écrit qu'il y avait une « spécificité des pratiques », notamment de la pratique musicale, une « irréductibilité dans la pratique ». Vous dites cela très précisément dans la Critique de la raison dialectique. Or, selon vous, l'obligation de ne pas réduire la vie musicale à la vie politique.

— Oui, certainement. On peut admettre que toute forme d'activité ou tout objet créé par l'homme est politique, d'une certaine façon. Ainsi la musique a été politique. Politique, c'est-à-dire que, par exemple, au dix-huitième et au dix-neuvième siècle, elle était jouée soit à la cour

du roi, soit devant des assemblées populaires. Ce n'était pas la même, d'ailleurs, naturellement. La musique était acceptée comme celle qui convenait au lieu, qui convenait au roi, qui convenait aux masses. Donc la musique était politique, mais pas au sens plein.

— Je m'explique. Un discours, lui, est politique au dix-huitième siècle, il l'est au dix-neuvième, même s'il veut dire, ensuite, du point de vue des gens qui le lisent avec des instruments neufs, un peu autre chose que ce qu'il voulait dire au départ. Mais la musique ce n'est pas cela. Elle a pu être politique au moment où le roi la prenait comme lui convenant, où l'assemblée considérait qu'elle était la musique qu'il fallait.

Vouloir dire et ne pas vouloir

Elle a pu être politique quand elle fut jouée à l'époque où on l'a composée. Elle fut politique en ce sens qu'elle accompagnait, qu'elle suscitait, qu'elle renforçait un discours, une action qui se déroulaient en même temps qu'elle, mais elle peut perdre ce caractère vingt ans ou trente ans plus tard. Alors, elle n'est plus que musique. C'est important. Cela signifie que l'aspect politique dans la musique n'est jamais que prêt à se perdre. Ce n'est jamais quelque chose de profond.

— Pour en revenir au présent, vous savez qu'on dit, quelquefois, sans en apporter d'ailleurs grande démonstration, qu'il est des musiques qui « mobilisent » politiquement, d'autres qui « démobilisent ». Autrefois, vous aviez demandé : « Comment pourrions-nous attendre du peintre ou du musicien qu'il s'engage ? » Vous pensez toujours, à ce que je vois, que c'est impossible.

— Je ne pense pas que ce soit possible. Je ne le pense pas, en tout cas, si l'on entend par engagement un engagement précis, concret, dans une société donnée. Je peux admettre un engagement en ce sens que les grands thèmes d'une vie ou de la vie des hommes soient susceptibles d'être rendus aisément, rendus par le sens, dans la musique. On pourrait encore écrire une symphonie concernant le destin d'un homme, ou de l'homme, mais non pas une symphonie sur la quatrième République, ou sur la cinquième. Non. Là s'arrête l'engagement. L'engagement musical, c'est un problème très compliqué. Est-ce que la musique peut dire quelque chose ou ne le peut pas ? C'est la question de Stravinski, n'y revenons pas. Mais enfin, pour moi, je crois qu'il faut en poser une autre : je vois bien qu'elle exprime toujours quelque chose, mais tantôt la musique veut dire et tantôt elle ne le veut pas, et ce sont encore deux aspects possibles d'elle-même. En tout cas si elle engage l'homme, c'est dans sa façon de nous le montrer au milieu des autres et de la nature, c'est dans sa façon de traiter de la mort ou de l'amour. Mais la musique ne peut avoir en elle-même d'engagement précis dans une période donnée, elle ne peut pas être révolutionnaire au sens vrai du terme.

— Tenes, lorsqu'on réentend une musique sans en connaître l'auteur, ou sans connaître ce qu'il a souhaité dire, lorsqu'on écoute un morceau conçu cinquante ou cent ans auparavant, on risque toujours, de sa place, de commettre des confusions monumentales, et de prendre pour un morceau révolutionnaire ce qui n'en était pas un, ce qui était au contraire un morceau réactionnaire, lié à une société en train de disparaître. La musique, encore une fois, ce n'est pas un discours de tribune.

— Les grands thèmes que la musique aborde par le sens c'est la relation à autrui et, vous le savez plus haut, la mort ou l'amour. Mais si Freud a raison, en tant qu'il elle ne serait, en dernière analyse, qu'une manière

de célébrer, par sublimation, l'amour, plus précisément l'amour sexuel, « prototype de notre aspiration au bonheur ». La musique, comme tous les arts, et par-delà les thèmes abordés, nous plongerait dans une « satisfaction substitutive », une « illusion consolante », une « narcose légère », et, « soulageant les tensions », nous donnerait à « jouer, sans scrupules ni remords, de nos propres fantasmes ».

— Ce n'est certainement pas de cette façon qu'il faut définir la satisfaction esthétique. Il faut la définir proprement, par rapport à elle-même, et non pas par rapport à une satisfaction érotique, même si elle est dite sublimée. Pour moi, il s'agit de tout autre chose. Je ne considère pas l'art, donc la musique, ainsi. Cela ne correspond à rien de ce que je connais, de ce que j'ai pu comprendre. Il y a évidemment des sensations esthétiques qui ont pour origine des mouvements sexuels, ce n'est pas douteux. Mais le plaisir, lorsqu'on entend la 9^e Symphonie de Beethoven, n'est pas le plaisir sexuel, même sublimé. D'ailleurs, qu'est-ce que ça voudrait dire ? Si l'on gardait l'idée d'un dépassement, c'est le dépassement qui serait proprement musical, ce serait lui qui compterait dans le plaisir.

— Autre chose : il y a chez Freud non seulement l'éros, mais le thanatos, la pulsion de mort. L'éros, dit-il, c'est non seulement la pulsion sexuelle mais encore les pulsions d'autoconservation, comme la faim. Tout ça me paraît assez rapide. D'un côté l'éros, de l'autre le thanatos — et je ne suis pas du tout convaincu de l'existence du thanatos. Enfin, comme classification simpliste, un peu douillette, thanatos, éros, ça peut aller. Mais ça n'éclaircit pas tellement la réalité artistique, la réalité musicale.

— Toutes les musiques ne manifestent pas également le mouvement sexuel que vous percevez en certains cas. Il en est qui semblent ne pas l'exprimer du tout. Il existe, en revanche, des musiques où l'élément sexuel apparaît violemment. Je pense au jazz, vous le devinez.

— J'allais vous le dire. Le jazz est une musique qui a un côté sexuel, sexuel, très prononcé. Cela est vrai, mais ne correspond pas du tout à ce que veut dire Freud, par ce que cet aspect, on l'a directement, on ne l'a pas sous forme couverte ou sublimée, on l'a immédiatement et dans l'évidence.

— Dans l'Idiot vous remarquez que l'art de l'Europe était raisonnable au dix-huitième siècle, et que, au dix-neuvième, on — pour mieux dater — à partir de 1850, l'art est devenu névrosé. Il fut alors nécessaire d'être névrosé, et quelquefois même psychotique, pour réussir dans l'art. Et ça continue. Mais vous ajoutez : « Il en va ainsi des écrits pathologiques, encore » que les difficultés propres à l'usage des signes linguistiques leur permettent rarement d'être tout à fait beaux. Vous ne parlez pas de la musique. Il semble qu'elle sera lésée, dans la folie, comme la littérature.

— Elle sera lésée, et le fait est qu'il n'y a pas d'expérience de grands compositeurs qui, au temps où ils composaient, aient donné des signes de folie.

— Schumann à la fin de sa vie, tout de même...

— Oui, Schumann, à la fin de sa vie, mais seulement à la fin. Et quand on regarde l'ensemble de ses œuvres connues, reconnues, elles n'ont rien de vraiment psychotique, rien. On essaie de saisir des moments psychotiques, mais ça veut dire si peu de chose. Ravel, lui aussi, a été fou à la fin de sa vie, mais il a été puissamment rationnel, au contraire, pendant toute sa période active et créatrice. La musique ne se prête pas à être traitée par la folie. Evidemment, on peut concevoir un thème qui aurait des développements fous, mais si la musique reste contemporaine de l'époque où elle est jouée, il y a un rationalisme dans la méthode, dans la fonction musicale, dans le rapport des notes, il y a un rationalisme qui ne peut pas être abandonné sans qu'on arrive à la cacophonie. Par conséquent, on peut en effet avoir des développements vifs, mais, s'ils sont traités dans la manière contemporaine, ils ne sont pas vraiment fous. C'est une manière de parler de la folie, mais non pas une manière d'être fou. C'est la même chose, d'ailleurs, en littérature. En littérature, on parle de la folie, on est rarement fou.



— Vous écoutez de la musique « sans notes ». Vous pensez qu'elle va remplacer la musique du solfège ?

— Je ne sais pas. J'écoute.

— La musique par ordinateur, celle de Xénakis ?

— Tantôt j'aime, tantôt non.

— Vous écoutez tout ?

— Je n'aime pas tout, mais j'écoute tout, un peu. Il faudrait que le plus grand nombre d'hommes puissent jouer et écouter de la musique. Celle-ci devrait occuper pas mal d'heures par jour dans le loisir, soit dans la pratique d'un instrument, soit dans l'audition de France-Musique, ou de disques.

— Vous travaillez en écoutant des disques ? Ou en écoutant la radio ? Certains le font.

— Non. Ou bien j'écoute la musique, ou bien je travaille. Si l'on écoute, c'est qu'on n'accorde guère d'attention à ce qu'on fait d'autre. Je ne pense pas qu'on puisse être authentiquement en rapport avec la musique quand on écrit sérieusement des choses difficiles où l'on s'égare, où l'on se reprend. La musique ne peut que distraire de l'écriture. Ou l'inverse. On ne peut pas cumuler. J'y pense : nous sommes passés un peu vite, tout à l'heure, sur les musiques qui échappent au monde de la note.

— Vous aimez le monde de la note.

— Oui. Quand on parle de matériau musical il faut distinguer les notes et les bruits d'assiettes. Entre ces deux phénomènes, il y a d'ailleurs, beaucoup d'intermédiaires. Je dois dire que, de toutes les musiques, c'est celle des notes que je préfère. Je vois là un choix de saisir le son comme un équivalent de tous les bruits, mais placé sur un

La note, toujours privilégiée

autre plan. Le son pur, c'est le son purifié. C'est les bruits du monde purifiés. Ce n'est point que je n'aime pas la musique concrète, mais elle est pour moi difficile à assimiler, encore que j'y parviens. Mon problème, c'est alors de passer de la note au bruit. Qu'est-ce que ça suppose ? Que la musique n'est plus un terrain à part avec une matière spécialisée et retirée du monde, c'est le monde lui-même. Finalement, j'aime mieux cette espèce de légère idéalité de la note que la pure matérialité du bruit. Je ne sais pas si j'ai raison, mais c'est comme ça. C'est venu peut-être du fait que j'ai appris la musique il y a soixante ans, à une époque où ces problèmes ne se posaient pas. Par conséquent, la note était et reste pour moi quelque chose de privilégié. A l'heure qu'il est, le son hors de la note, le bruit tend à éclater en moi, mais il n'y parvient pas tout à fait. Si, d'aventure, il y arrivait, alors la différence entre le bruit, le son, la note disparaîtrait pour mon oreille. Mais je n'en suis pas là. Pas encore.

Propos recueillis par LUCIEN MALSON.

Pour tout renseignement sur les programmes des programmes du monde INFORMATIONNELS 704.70.29 lignes (Paris) 704.70.29

FRANCIS DENNE

Le plus grand succès historique du cinéma français aux Etats-Unis

Cousin Cousine

more

Barbet SCHROEDER

UGC NORMANDIE (v.f., sous-titré anglais)

UGC ODEON (v.f., sous-titré anglais) - BRETAGNE

FRANÇOIS TRUFFAUT

L'HOMME QUI AIMAIT LES FEMMES

MUSÉE BOURDELLE

16, r. A.-Bourdelle (3^e Montparn.)

GARGALLO

CSAKY

LAMBERT-RUCKI

3 sculpteurs des années 30

MUSÉE RODIN

77, rue de Varenne, PARIS-7^e

Oscar JESPERS

Sculptures - Dessins

Ouvert de 10 h. à 18 h. (et mardi)

Jusqu'au 3 octobre

TEMPÉRAS ET DESSINS

du 29 juillet au 30 août 1977

La vieille auberge Chouat (Orléans)

ANTONIO

Aujourd'hui... 5 NOUVELLES SALLES A PARIS

GAUMONT RICHELIEU

1/2/3/4/5

Une sélection



Les monstres de l'été, vus par Bonnatie

Cinéma

LES MONSTRES DE L'ÉTÉ

Des créatures bizarres remontent décidément de la préhistoire, quand vient l'été. Mais contrairement à *Dinosauros* (1966), du médiocre Yea Worth Junior, le Dernier dinosaure (réalisation : Alex Grasshoff et Tom Kotani) présente, malgré la faiblesse de sa première partie et l'horripilant personnage de la journaliste-passionnée d'aventures, des qualités pas seulement esthétiques : pour une fois, le monstre reste maître du terrain, symbole d'une nature vierge où le héros — chasseur vieillissant — choisit de rester en compagnie d'une Eve primitive, loin de notre civilisation polluée.

LE PORTRAIT DE DORIAN GRAY

Pierre Boutron, qui avait adapté et mis en scène l'œuvre d'Oscar Wilde à la Maison des arts de Créteil et au Théâtre Daunou, a su écrier, dans une version véritablement cinématographique, les pièges du théâtre filmé. Les mouvements de caméra déterminent le caractère onirique du récit où ces personnages surgis d'un décor de place et de reliefs apparaissent comme des pantins ou des spectres. Un unicorps condamné.

NEW MEXICO

De Sam Peckinpah
Un héros secrètement blessé, et peu opérationnel, parti à la poursuite de son bourreau, trouve un amour qui, lui non plus, n'est pas devenu de « cicatrices ». Quand le futur réalisateur des Chiens de paille compliquait à

plaisir (le film est de 1961), les schémas traditionnels du western sans, encore, trouver son style.

UN FLIC SUR LE TOIT

Un meurtre, une enquête, un tueur fou sur un toit : tous les éléments du « suspense » classique sont réunis dans ce film. Mais Bo Widerberg dépasse l'anecdote et met en cause le fonctionnement de la police suédoise. La partie psychologique et poétique du récit est remarquablement traitée. Mieux original, le dénouement décrit une chasse à l'homme spectaculaire.

L'ILE DU DOCTEUR MOREAU de Don Taylor

Nouvelle version d'un classique du cinéma fantastique des années 30. Burt Lancaster a remplacé Charles Laughton dans le rôle du savant fou qui transforme les animaux en hommes. L'horreur a fait place aux prestiges du cinéma d'aventures façon Tarzan. Masques impressionnants, effets spectaculaires. Un divertissement pour l'été.

LA SENTINELLE DES MAUDITS de Michaël Winner

Dans le courant du fantastique diabolique à la mode aux États-Unis depuis *Rosemary's baby*, Michaël Winner a réalisé, d'après le roman de Jeffrey Konitz, un film solidement construit et fort bien interprété, notamment par Christina Raines. Pêche et rédemption : quand une société en crise tente de chasser ses démons.

LE DIABLE PROBABLEMENT de Robert Bresson

Charles n'arrive pas à mourir et ne peut pas vivre ; dans son angoisse, Bresson a vu la lucidité de la jeunesse. Notre société est une vaste entreprise de destruction et le suicide de Charles — le film de Bresson — un cri d'alarme.

Théâtre

AVIGNON

Pour la dernière partie du Festival la Cour d'honneur se consacre à la danse avec Alain Ailey et trois programmes en alternance. Au cloître des Carmes, Richard Demarcy présente jusqu'au 30 juillet *Barrabas* 75. A partir du 2 août, le Canada succède au Portugal avec le Temps d'une vie, de Roland Lepage, par André Pégé. Et quatre à quatre, de Michel Garneau, le succès de Gabriel Garran. Le Festival devenu international accueille, du 5 au 6 août au Théâtre municipal, les marionnettes de Budapest et, à la salle Benoit-XII, le Groupe Grand Réneur et le Cary Rich dans (du 29 juillet au 2 août). On attend avec impatience au cloître des Cisterciens, à partir du 30, la première mise en scène musicale d'Antoine Vitez (la musique est de Georges Courcoupe, le texte de Charles Perrault), Griselidis.

A l'Oratoire, les deux spectacles-experiences de Georges Aperghis se poursuivent jusqu'au 2 août. Aux Pénitents Blancs-Théâtre ouvert jusqu'au 29, il y a l'écriture-exploration d'Hélène Cézanne, l'Arrivée, dans la mise en espace de Visions Theophiliennes, et la chapelle des Cordeliers, le 30 août, malheureusement le travail

d'Armand Gatti et de sa « tribu » : Le cheval qui se suicide par le feu. Enfin, le 7 août, au Chêne-Noir, Fantant Miss Madona, c'est le Festival qu'elle avait ouvert le 7 juillet.

Toujours off : André Benedetto et la Nouvelle Compagnie des Carmes, Renata Scant et le Théâtre Action de Grenoble, Guenolé Azerthopie et ses inoubliables, et tous ceux qu'Arignon permet de découvrir.

LE TARTUFFE

à la Porte-Saint-Martin
Sur le flanc du grand Christ alanguissant une porte qui révèle la vie secrète d'une famille, le trouble d'un grand bourgeois dans le dix-septième siècle français. Et voici l'éternel triange, trinité pervertie : le mari, la femme, l'amant. C'est Molière vécu par Planchon, Planchon-Tartuffe, inégalable. (Jusqu'au 30.)

Musique

ALZIPRATO

et les MILELLI
Dans l'ancien concert d'Alziprato, à proximité de Calvi, des concerts dans un cadre enchanteur, cette semaine l'English Chamber Orchestra (le 29) et l'admirable cantatrice Jessie Norman (le 30). A Ajaccio, le classique Festival des Millelli reçoit l'Orchestre de Provence-Côte-d'Azur, dirigé par Philippe Bender, avec M. Rostropovich (le 28).

ÉTOILES D'AIN

Le Festival d'Aix-en-Provence multiplie les performances vocales cette semaine avec Montserrat Caballé et José Carreras, dans Roberto Devereux, de Donizetti (les 28, 30 juillet et 2 août), Sylvia Lindstrand (le 28), Jessie Norman (le 29), Katia Ricciarelli et Bruce Brainer dans le Stabat, de Rossini et le prologue de Meffstole, de Bötti (le 31), Faye Robinson, J.-C. Benoit et Stafford Dean, dans le spectacle Cimarosa-Donizetti de la place des Quatre-Dauphins (les 31 juillet et 2 août).

SUR LE PARVIS SAINT-MICHEL

Double Festival, cette année, à Menton : Landis qui se poursuivent les « marathons » d'Igor Gitis (transjuges de Venise) au Théâtre des Ombres au Plan (les 30 juillet, 5, 7, 12 août), les amateurs de musique de chambre retrouvent le cadre et le rétro baroque du parvis Saint-Michel, sa place de guinguette, ses escaliers éclairés par les torches, avec de grandes vedettes : S. Richter (le 2), l'English Chamber Orchestra (le 6), N. Magaloff, G. Janowitz, Cl. Arrau, G. Solchany et J. Moultre, l'Ensemble académique de Tokyo, Z. Kocsis, R. Serkin, le Cleveland Quartet, etc.

PRADES

et SAINT-DONAT
Deux Festivals de petites villes, qui ont de grandes lettres de noblesse. Prades (Pyrenées-Orientales) poursuit la tradition de Casals avec, cette année, Ch. Eschenbach (le 29), l'Ensemble baroque de Paris (le 30), la quintette M.-C. Jamet (le 2 août), le Quatuor bulgare, J. Guillou, A. Weisenberg, etc., et Saint-Donat (Drôme) se voue surtout à J.-S. Bach et son époque, autour de Marie-Claire Alain et du merveilleux orgue de Schwenkedel, avec H. Honegger (le 26), l'orchestre

J.-F. Paillard (le 30), etc. Olivier Alain jouera avec sa sœur Marie-Claire les 14 canons de Bach (supplément aux Variations Goldberg), qu'il a découverts récemment (le 2 août).

ÉTÉ À PARIS

Scènes et le Festival estival rivalisent pour agréer le séjour des Parisiens travaillant l'été. Week-end particulièrement intéressant à l'Oratoire de Scènes où le quatuor Parrenin donne l'intégrale des Quatuors de Bartok avec les trois Quatuors Rasumovsky de Beethoven (le 29 à 30 h. 45, et les 30 et 31, à 17 h. 30). A Paris, on retiendra le récital Beethoven, Brahms, Bartok de Dominique Merlet (Faculté de droit, le 27), un oratorio peu connu de Schubert, Lazare (Saint-Séverin, le 28), l'admirable Ensemble Haydn de Tokyo (Faculté de droit, le 29 ; Récamier, le 30, à 18 h. 30), les chœurs de l'université d'Illinois (chapelle de Versailles, le 31, à 17 h.), le Messie de Haendel (Saint-Séverin, le 1^{er} août) et Schumann par M.-J. Pires (Faculté de droit, le 3).

Danse

L'AMERICAN BALLET THEATRE

à la cour Carrée
Un panorama des grands chorégraphes américains servis par des étoiles internationales de la danse. Le programme le plus éclectique que l'on puisse rêver.

ALVIN AILEY

à Avignon
Un chorégraphe attaché à traduire à la fois sa condition de Noir et son appartenance à la grande nation américaine.

Expositions

HOMMAGE A WATTEAU

à la Monnaie
Peintures, dessins et gravures de Watteau, en guise d'hommage au peintre de l'Enfance pour Cythère. Un art qui a symbolisé le dix-huitième siècle et, à ce titre, inspiré des générations d'artistes, d'artisans et de décorateurs. L'exposition s'achève par un ensemble d'œuvres contemporaines, peintures, sculptures et médailles.

SOIXANTE ANS DE PEINTURE EN UNION SOVIÉTIQUE au Grand Palais

Un panorama de la peinture soviétique depuis la révolution d'Octobre 1917. Le réalisme socialiste, avant et après, dans ses transformations, de Léonine à Brejnev en passant par Staline et Khrouchtchev. Une fresque, pas toujours gais, de la vie quotidienne en Union soviétique.

LE DRAPEAU

à Saint-Tropez
Une sympathique exposition à thème au musée de l'Annonciade de Saint-Tropez : le drapeau dans la peinture depuis deux siècles. L'usage du mythe, de la bannière, de l'étendard, du fanion et aussi de la couleur, la fête de la couleur qu'ont su en faire les impres-

sionnistes, Manet, Monet, et ceux qui les ont suivis, Sisley, Marquet, Dufy.

KLEE à Saint-Paul-de-Vence

Deux cent cinquante peintures et dessins provenant de collections européennes ou américaines : un panorama de l'œuvre d'un artiste qui fut l'un des principaux acteurs du Bauhaus et pour qui la seule technique picturale possible est une sorte d'architecture colorée.

CHAGALL...

« La Bible, pour moi, c'est de la poésie toute pure. Une tragédie humaine. Ça m'inspire, les prophètes », nous disait Marc Chagall, à l'occasion de son quatre-vingt-dixième anniversaire. Le musée Chagall de Nice a organisé de ce dialogue poétique et mystique jamais interrompu, à l'intérieur de son œuvre.

et DUFY

à Nice
Tous les Dufy des musées de Nice rassemblés aux Ponchettes à l'occasion du centenaire de la naissance du peintre au Havre. Des années 30, l'art frais et fluide de Dufy s'était accordé au ciel du Midi.

TOPINO-LEBRUN

au Centre Georges-Pompidou
Topino-Lebrun, peintre inconnu, peintre oublié, patriote révolutionnaire « non jugé, mais condamné », sous Bonaparte. Peintre d'histoire, redécouvert par un critique, Alain Jouffroy, qui lui consacre un livre, avec Ph. Bordes, aux Éditions du Chêne. Des peintures contemporaines, peintres de la vie quotidienne, évoquent son souvenir. Allez voir, à Beaubourg, les tableaux pour Topino, de Bernard Dufour, Erro, Fromanger, Monory, Recalcati, Velickovic, J.-P. Chambas.

ASPECTS HISTORIQUES DU CONSTRUCTIVISME au Musée d'art moderne de la Ville de Paris

Un panorama de l'art constructiviste depuis ses origines, russes et néerlandaises, jusqu'à ses derniers développements, plus particulièrement aux États-Unis.

LES « MATHIEU DE MATHIEU »

à Ostende et à Valréas
Les « Mathieu de Mathieu » : cinquante-deux tableaux conservés et prêtés par l'artiste. Une rétrospective en raccourci de la trajectoire du peintre de la « abstraction lyrique » depuis ses débuts en 1944 jusqu'à toutes dernières toiles (il en présente six) où le graphisme linéaire électricité se fonde dans de grands nuages de plénitude colorée. (Au casino Kursaal d'Ostende.)

Autre exposition Mathieu, mais en France, à Valréas, château de Simiane, en Provence.

RUBENS

à Anvers
Le quatrième centenaire de la naissance de P.P. Rubens, justement célébré à Anvers, la ville d'attache de l'artiste. Au centre de cette commémoration, marquée par de nombreuses manifestations, une grande exposition au Musée royal des beaux-arts : elle comporte une centaine de tableaux et d'esquisses à l'huile et une soixantaine de dessins illustrant l'évolution de l'œuvre de Rubens.

GAUMONT AMBASSADE VO/BERLITZ VF
WEPLER PATHE VF/MONTMARNASSE PATHE VF
GAUMONT GAMBETTA VF
GAUMONT CONVENTION VF/CLUNY PALACE VO

UN FILM JERRY BRONSTEIN-ELLIOTT KASTNER
RICHARD BURTON / CLINT EASTWOOD
MARY URE
QUAND LES AIGLES ATTAQUENT
PATRICK WYMARK - MICHAEL HORDERN
Mise en scène de ALISTAR MACLEAN. Scénario par BRIAN G. RUTTON. Produit par ELLIOTT KASTNER.

PARLY 2 - CHAMPIGNY - MULTICINE PATHE
ASNIERES - TRICYCLE - LE BOURGET - AVIATIC

U.G.C. ERMITAGE VO/CAEMO VF
BIENVENUE MONTMARNASSE VF
U.G.C. Gobelins VF
MISTRAL VF U.G.C. DANTON VO

L'OR se barre...
MICHAEL CAYNE NOËL COWARD
« L'OR SE BARRE »
BENNY HILL - LILLIAN VALLONE - TONY CURRY - LEO GARDNER
PANTIN - CARREFOUR MONTREUIL - MELIES
VILLENEUVE - ARTEL ROSNY - ARTEL
ENGHIEN - VERSAILLES - C2L

PARAMOUNT ELYSEES - PARAMOUNT MARIVAUX
PUBLICIS ST. GERMAIN - PARAMOUNT GAITE
- SALLES CLIMATISEES -

LE PORTRAIT DE DORIAN GRAY
D'APRÈS OSCAR WILDE
RAYMOND GEROME
PATRICE ALEXANDRE
DENIS LAMUEL
MARIE HELENE BREILLAT
BERNARD ALLOUF
DANS UNE RÉALISATION DE PIERRE BOUTRON
LE PORTRAIT DE DORIAN GRAY
SACHA BRICQET
RÉALISATION DE PIERRE BOUTRON
ANNE-MARIE RÉAL
JEAN-PIERRE BERTHIAUD
JEAN-PIERRE BERTHIAUD

مكتبة ابن رشد

MODE

Bien douillet

Quelques tendances se dégagent à mi-parcours des collections d'hiver : la silhouette change de proportions ; les vêtements bougent à partir des épaules avec les manches ouvertes ou des mouvements de capes qui donnent une impression de confort. Les jupes sont froncées ; les robes à taille reboussée sont équilibrées par les ourlets au mollet. C'est une mode douillette.

Les couturiers ont aussi fait un effort pour ramener à des propor-

tionnement. Des vestes bédouines ou mongoles ourlées de fourrure, complètent des ensembles de séjour à l'ampleur ronde tandis que les modèles du soir sont taillés en grandes chemises. Quelques robes à danser rappellent le chérifien ou la java, d'autres, à fourrures, la Belle Époque selon Visconti.

Si Lanvin célèbre « Arpège » la collection de Jean Patou laisse son parfum « Joy » au vestiaire. Toy Gonzales a pris des thèmes connus



(Croquis de MASQU.)

CHANEL : paletot en gros lainage blanc s'ouvrant sur un ensemble de tweed multicolore à jupe en forme. Porté avec un béret, une écharpe à franges et des bottes noires à talons.

LANVIN : robe à volant en tulle de soie noire ; décolleté en pointe et manches ballon blanches. Coiffure composée d'un minichignon en laqué et d'une frange de laine noire.

UNGARO : ensemble de four à superpositions, bête à partir d'un tour de cou en loup, d'un grand châle à carreaux beige et marron sur un manteau de fourrure, une blouse de jersey bordeaux et une jupe en blais à petit volant.

lions élégantes les chevelures de leurs mannequins, coiffées de bérets, d'anneaux de fourrures et d'innombrables nœuds de velours noir. Emmanuelle Ungaro mène une ronde joyeuse, avec des formules originales. Ainsi traite-t-elle, avec un humour dédaigneux, la fourrure fauchant entre elles des peaux entières, à l'indienne dont les queues tombent en franges sur des bottes à talons moyens, très élaborées. Des tours de cou de renard ou de vison remplacent le col des manteaux, parfois sur de grands châles et des vestes. 7/8 s'ouvrant sur les casques et les jupes froncées qui sont des tenues du jour favorites. Ses impressions d'hiver sont tendues comme des perses d'ameublement, en fins lainages, souvent moutons, à semis de fleurs bleues et roses sur fond beige, tandis que, pour le soir, des soies diaphanes rouge laque, bleu dur s'enroulent autour du col.

Le cinquantenaire du parfum « Arpège » de Lanvin se fête avec un éclat particulier et une chatoyante collection de J.-F. Crayha. Quelques créations originales datées de 1927 nous ont révélé la sûreté de goût, la légèreté des broderies et l'esprit parisien d'une époque heureuse. Crayha, pour sa part, se déchaîne avec une merveilleuse richesse de couleurs et de volumes.

Ses manteaux-chasubles en tissus moutons sont pliés sur des blouses coussinées et de grandes jupes desquelles dépasse parfois un bout de

qu'il a passée à la loupe. Ce n'est ni de la couture ni du prêt-à-porter. Domage !

Chez Chanel, à côté des inégalables tailleurs et manteaux en tweed et en lainage merveilleusement élaborés, des paletots et des vestes trois quarts à écharpe sont destinés aux femmes qui voyagent. Ils sont, le plus souvent, sans col, à carure confortable et laissent voir des ensembles à blouses en contraste. Les modèles du soir jouent la transparence en mousseline de soie noire, tandis que la dentelle apporte son charme aux crinolines de gala.

NATHALIE MONT-SERVAN.

CARNET

Naissances

— Benoît et Rémy et leurs parents, Michel et Dominique Ambroise (née Rouy), sont heureux d'annoncer la naissance de :

Séverine.

Le 23 juillet 1977.

à rue Léonine-Solier, 91100 Longjumeau.

— M. Gilles-P. Guiraud et Mme, née Sylvie Oullama, François-Pascal et Pamela, sont heureux d'annoncer la naissance de :

Laurent.

Le 23 juillet 1977.

11, quai Paul-Doumer, 93400 Courbevoie.

— Jacques et Anne Lauvergne-Balland, Sébastien et Roméo, ont la joie de faire part de la naissance de :

Loïc-Antoine.

Nevers, le 21 juillet.

— Le docteur Germain Lefranc et Mme, née Christine Poulain, M. François de Oda Navarre et Mme, née Sylvie Lefranc, ont la joie d'annoncer la naissance de leur petit-fils et fille, :

Jean-Manuel.

Paris, le 24 juillet.

— M. et Mme Maurice Renaud, M. et Mme Gérard Beaumont, ont la grande joie de faire part de la naissance de leur petit-fils :

né le 23 juillet 1977, fils de Denis et Christine Beaumont.

M. et Mme Gérard Beaumont.

Mariages

— Nous sommes priés d'annoncer le mariage de :

Michel Caro, actuellement en poste à Sao-Paulo (Brésil), directeur adjoint de Copar (Coopération et participations industrielles Brésil-Europe), avec Mlle Patricia Zanacchi.

La cérémonie du mariage sera célébrée vendredi 29 juillet 1977 en l'église de l'Institut Notre-Dame-de-Sion, à Sao-Paulo.

Michel Caro, fils aîné de M. Jean-Marie Caro, député, conseiller général du Bas-Rhin et d'Anne-Marie Caro, née Vonesch-Bleicher.

Décès

— On nous prie d'annoncer le décès de :

M. Roger ABRAHAM,

surné le 23 juillet 1977, à l'âge de cinquante-quatre ans.

Les obsèques auront lieu le 28 juillet 1977, à 9 heures, en l'église Saint-Christophe de Créteil (94).

102, avenue Beaurepaire, Saint-Maur (93).

— On nous prie d'annoncer le décès de :

Mme Louise CASTEL,

présidente-directrice générale de Tout pour la voiture.

Elle est décédée le 23 juillet 1977, à l'âge de 78 ans.

de la Croix-Rouge française, comble du 13^e arrondissement, surné le 23 juillet 1977, à Noisy-sur-Seine, dans sa soixante-cinquième année.

Les obsèques auront lieu le ven-

dredi 29 juillet, à 10 h. 45, en l'église de Noisy-sur-Seine (77). Le présent avis tient lieu de faire-part.

— Mme Marie Chéreau, ses enfants, petite-enfants,

La famille, parents et alliés, nous prient d'annoncer le décès de :

Jeannette CHÉREAU,

surné le 23 juillet 1977, dans sa quarante-neuvième année.

Les obsèques ont été célébrées dans l'intimité à Chelles.

— On nous prie d'annoncer le retour à Dieu, à l'âge de cinquante-deux ans, muni des sacrements de l'Eglise, de :

Mme René FIRINO-MARTILL,

De la part de :

M. René Firino-Martill, M. et Mme Pierre de Boysson et leurs enfants,

M. et Mme Jacques de la Salle et leurs enfants,

Mme Geoffroy de la Salle, sa mère, M. et Mme Gérard de la Salle et leurs enfants,

M. et Mme Pierre de Boysson et leurs enfants,

M. et Mme Jacques de la Salle et leurs enfants,

M. et Mme Simon de la Salle et leurs enfants,

M. et Mme Patrick Maure et leurs enfants,

Baron et baronne Arnaud de Montmarin et leurs enfants,

Mme Yves Flury et leurs enfants,

M. et Mme Serge Bortat et leurs enfants,

M. et Mme Edouard Firino-Martill et leurs enfants,

ses frères et sœurs, beaux-frères et belles-sœurs,

Et de toute la famille.

Les obsèques auront lieu le jeudi 28 juillet 1977, à 10 h. 30, en l'église Saint-Léger de Cognac.

Des messes seront célébrées ultérieurement à Paris et à Marilly-en-Gault.

— M. Henri Flit,

M. et Mme Bernard Flit et leurs enfants,

Mlle Michèle Flit,

M. et Mme Claude Malivier et leurs enfants,

M. et Mme Robert Flit et leurs enfants,

Mme Gilbert Roulier,

Mlle Edith et Cécile Bernardin,

ont la douleur de faire part du décès de :

Mme Henri FLIT,

née Jeanne Bernardin,

leur épouse, mère, grand-mère et sœur, surné le 28 juillet 1977 à Boulogne-sur-Mer, à l'âge de 81 ans, rue du Château, 82100 Boulogne.

21, rue Pasteur, 78110 Le Vésinet.

21, rue Pierre-Henri-Lafitte, 93110 Noisy-le-Sec.

31, avenue Auguste-Dutrenx, 78110 La Celle-Saint-Cloud.

— Mme Lucie Le Garrec et sa fille, M. et Mme Paul-Georges Le Garrec et leurs enfants,

M. et Mme Jean Le Garrec, leurs enfants et petite-enfants,

M. Jacques Le Garrec, sa fille et sa petite-fille,

Mme Louise Daléque, ses enfants, petite-enfants et arrière-

petits-enfants, sa famille et ses aides dévouées,

ont la douleur de faire part du décès, dans sa quatre-vingt-quatrième année, de :

M. Paul-Emile LE GARREC,

capitaine au long cours cap-borrier, armateur,

officier de la Légion d'honneur, commandeur de l'Ordre national du Mérite,

commandeur du Mérite maritime, surné le 23 juillet 1977 à Boulogne-sur-Mer, où les obsèques religieuses ont été célébrées le 23 juillet 1977.

L'inhumation a eu lieu le même jour dans le caveau de famille au cimetière de Boulogne-sur-Seine.

Résidence Saint-Pierre, 48, rue de Folkestone, 92200 Boulogne-sur-Mer.

21, rue Voltaire, 92300 Levallois-Perret.

37, rue Schaffer, 75016 Paris.

— On nous prie d'annoncer le décès de :

M. LITOREAU,

surné le 23 juillet.

Souppes-sur-Loire.

— Béatrice Maquillier, Stéphane, Bruno, Véronique et leur famille, font part du décès accidentel de :

M. Jean Maquillier, surné le dimanche 24 juillet.

Les obsèques auront lieu le vendredi 29 juillet, à 15 h. 30, à Notre-Dame-de-Versailles, rue de la Vierge-aux-Bergers, à Villenoble.

— On nous prie d'annoncer le décès de :

Mme Maurice MORRAU,

née Marguerite Schmitz, décédée le 23 juillet 1977, dans sa cinquante-troisième année, à Genève.

De la part de :

M. Maurice-F. Morrau et Christophe,

M. Jean Schmitz, ses enfants et ses petits-enfants.

Le service funèbre a été célébré le samedi 23 juillet à l'église Saint-Nicolas-de-Piase à Genève.

L'inhumation a eu lieu au cimetière d'Aix-les-Bains.

1, avenue de Secheron, 1202 Genève.

— Mme Suzy Quet,

M. Julien Quet,

M. Richard et Laurent Quet,

M. et Mme Jean Duval et leurs enfants,

ainsi que toute sa famille, ont la douleur de faire part du décès, surné en son domicile, 104, avenue Ambroise-Croizat, 77270 Villeparisis, de :

M. Eugène QUET,

le 24 juillet 1977.

Les obsèques ont eu lieu dans la plus stricte intimité.

— On nous prie d'annoncer le décès de :

Mlle Yvonne SAMUEL,

professeur honoraire au lycée Victor-Duruy à Paris, surné le 18 juillet à Paris, dans sa quatre-vingt-troisième année.

L'inhumation a eu lieu à Courbevoie (Seine) dans le caveau de famille.

De la part de sa famille et de ses amis.

Remerciements

— Mme Serge Tsouladze, ses enfants et sa famille, profondément émus des messages de sympathie qui lui sont parvenus à l'occasion du décès du :

professeur Serge TSOLADZE,

remercient de tout cœur tous leurs amis.

33, rue Palatchvili,

Moscou, U.R.S.S.

Messes anniversaires

— Il y a une année, le docteur Urbain GUINARD quittait les aînés.

Il est demandé à ceux qui l'ont connu, aimé et restent fidèles à son souvenir de se joindre aux prières de sa famille.

Des messes seront dites le samedi 30 juillet, à 16 h. 30, en l'église Saint-Jean-Baptiste de Sceaux à son intention.

— Il y a trois ans,

André LEFF-DESPAS quittait les aînés.

Une messe est demandée à ceux qui l'ont connu et aimé et qui demeurent fidèles à son souvenir.

Visites et conférences

JEUDI 28 JUILLET

VISITES OUVERTES ET PROMENADES. — 10 h. 15, à l'École de la Ville de Paris.

15 h. 10, avenue Pierre-I^{er}-de-Sardes, Musée de la Ville de Paris, création à Galliera.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de Paris, exposition de la Ville de Paris.

15 h. 30, 32, rue Saint-Martin, Musée de la Ville de

LA VIE ÉCONOMIQUE ET SOCIALE

A L'ÉTRANGER

Le miroir suédois

(Suite de la première page.)

Pour la première fois depuis un demi-siècle, les Suédois doutent de leur capacité à conserver leur avance dans l'avenir : ils se demandent sérieusement s'ils n'ont pas fait fausse route.

D'où vient alors que le visiteur étranger soit plus réconforté qu'abatlu après avoir constaté le changement de climat qui, en quelques années, s'est produit à Stockholm ?

Une des raisons en est sans doute l'admirable qualité du débat qui se déroule sur la place publique. Les économistes qui, au début de ce siècle, ont fait la réputation de l'école suédoise, ont laissé une tradition vivante qui imprègne tant les syndicats — regroupés dans la puissante confédération nationale L.O. — que le patronat, en passant par les politiciens.

Même si le gouvernement ne tranche pas volontiers, le moins à Stockholm ne discute-t-on pas dans le vide. Cela ne veut pas dire que les arguments émotionnels n'occupent pas leur place habituelle, c'est-à-dire la première (que la droite française ne se rassure pas trop vite : le profit a, en Suède, aussi mauvaise presse que partout ailleurs).

« Deux grands thèmes ont fait perdre les élections », nous dit l'ancien premier ministre, M. Olof Palme : la peur du nucléaire, que les centralistes ont utilisée contre nous, et la peur suscitée par le projet Meidner sur la propriété du capital des entreprises.

M. Palme convient qu'on peut en ajouter un troisième : maints électeurs se sont identifiés à Ingmar Bergman, à Bibi Andersson et à Astrid Lindgren dans leurs démentis avec les fonctionnaires du fisc.

Le projet Meidner, et ceux que le patronat et les économistes libéraux lui opposent, sont étudiés par une commission qui dispute encore d'une année et demie pour déposer un rapport. A droite comme à gauche, tout le monde s'accorde pour affirmer que ces travaux serviront de départ aux affrontements des années 80. Ce n'est pas un appauvrissement, mais au contraire un enrichissement pour un pays que de balancer ainsi par avance le chemin qui conduira à de nouvelles et, probablement, profondes transformations sociales.

Pour l'instant, ce n'est pas la perspective d'un avenir qu'ils construisent qui préoccupe les Suédois. Ce sont les événements qu'ils subissent contre leur attente. A s'en tenir aux statistiques, leur sort apparaît, au sens fort du mot, enviable. Les salaires des ouvriers sont les plus élevés du monde, dépassant en moyenne ceux des Américains, des Allemands ou des Suisses. Certes, l'inflation est une des plus fortes d'Europe et elle entraîne une hausse du coût de la vie, qui de 10 % en 1976 dépasse aujourd'hui largement 12 %, en rythme annuel. Mais le chômage est le plus faible — et de loin — de tous les pays de l'O.C.D.E.

Il est inférieur à 2 % de la population active.

Jusqu'à une époque toute récente, c'était la fierté des Suédois d'avoir réussi à rester fidèles à leur dogme. Nulle part ailleurs, la religion du plein-emploi n'avait été poussée plus loin. Mais, aujourd'hui, on sait qu'on va devoir, dans les tout prochains mois, y renoncer. Sous l'influence grandissante de M. Gösta Bohman, ministre des finances, chef du parti des « modérés », le gouvernement a décidé d'ouvrir les yeux des Suédois à la dure réalité. Changement de cap à peu près complet ! Renouant avec toutes les loutanges qui avaient été décernées à la Suède du temps de l'O.C.D.E. montent en épingle la politique antirégionnaliste que le gouvernement de M. Olof Palme, avec l'approbation pour une fois enthousiaste du patronat, avait décidé de mener en 1974, au lendemain du quadruplement du prix du pétrole, puis de façon encore plus systématique en 1976 et en 1977. Voici l'exemple : le livre, dit-on au château de La Muer, où l'on ne se demande jamais si une action dirigée contre les effets d'une maladie suffit à s'en préserver.

Cette politique, on l'a résumée en Suède dans une formule expressive. Elle consistait tout bonnement à « sauter par-dessus la crise », en attendant des jours meilleurs pour repartir du bon pied. « Aujourd'hui, on s'aperçoit qu'en agissant de cette façon la reprise nous est également passée sous le nez ! », nous déclare le professeur Erik Lundberg, économiste de grand renom, qui, en dépit de son âge, continue d'intervenir activement dans la vie publique.

Une première série de mesures, adoptées il y a déjà plus de deux ans, s'apparentait à celles que l'on connaît en France depuis le 24 avril dernier sous le nom de « plan Barre bis ». Rien n'a été négligé pour inciter les entreprises à embaucher des jeunes. Elles reçoivent une allocation horaire de 10 couronnes (11 couronnes = 0,92 franc) pour chaque personne âgée de moins de vingt-cinq ans qu'elles engagent. Grâce à cette subvention et d'autres aides offertes dans le même dessein, on leur rembourse entre la moitié et les trois quarts de leurs coûts salariaux pour chaque nouvel emploi créé.

L'idée selon laquelle il est plus économique de financer la formation de la main-d'œuvre que de payer des chômeurs a été portée aussi loin que possible. Les entreprises qui, au lieu de licencier des travailleurs en sur-nombre, organisent pour eux des cours de recyclage ont droit à un subside de 25 couronnes par jour. Mieux encore, on n'a pas hésité à créer des emplois de « dépannage » rémunérés à des taux ordinaires et consistant à construire des routes et à classer des archives ou, encore à porter assistance aux vieillards. En France, le gouvernement a décidé, en désespoir de cause, d'ouvrir quelque vingt mille postes supplémentaires dans l'administration. En Suède, l'administration est allée jusqu'à embaucher, du printemps 1974 au printemps 1976, plus de cent vingt mille employés supplémentaires, soit un chiffre correspondant à peu de chose près à celui

des nouveaux arrivants sur le marché du travail.

Résultat : le pays ne compte qu'environ quatre-vingt dix mille chômeurs inscrits (n'ayant le droit qu'à une allocation relativement faible), mais le nombre de salariés en stage de formation dépasse ce chiffre. Les industriels estiment qu'entre 8 et 10 % de leurs effectifs sont en réalité inoccupés. Au désespoir forcé, les salariés, surtout les jeunes, réagissent par l'absentéisme, contre lequel le nouveau président du patronat voulait lutter, au début de cet hiver, suivant une « logique » rappelant le temps du capitalisme le plus dur, par la suppression des remboursements de la sécurité sociale pour les congés médicaux de moins de trois jours.

Au plus fort de la récession, le gouvernement social-démocrate de l'époque, appuyé, républicains, par toutes les organisations ouvrières et patronales, ne s'est pas contenté de subventionner le maintien en place des salariés privés de tâche réelle. Pour un autre aspect de sa politique « anti-cyclique », il a été cité en exemple par l'O.C.D.E. (voir le rapport de l'année 1975, consacré à la Suède). A partir du moment où les débouchés se sont fermés aux fabricants suédois de pâte à papier, d'acier et d'autres semi-produits durables de l'industrie, l'Etat les a encouragés à continuer de faire tourner leurs usines en leur versant des subventions représentant jusqu'à 20 % de la valeur des augmentations de leurs stocks. Là encore, les experts de l'O.C.D.E. ont blâmé la poursuite d'annuler les effets du cycle, ne se sont jamais demandé ce qu'il adviendrait à l'économie mondiale si, dans le monde entier, pendant les périodes de récessions, on continuait de remplir les entrepôts de marchandises. Même pour la Suède, prise isolément, cette politique apparemment ingénieuse se révèle aujourd'hui désastreuse. Elle repose sur l'idée (partagée par bien d'autres dirigeants du monde occidental) que la récession « la plus sévère de l'après-guerre » serait, malgré tout, de courte durée.

Dans le domaine des revenus individuels, c'est la même volonté de « correction » des influences déflationnistes venues de l'extérieur qui a inspiré l'action du précédent gouvernement (et du nouveau jusqu'au coup de barre donné le 1^{er} avril dernier). Au début de 1974, les impôts furent allégés, et cela de la façon la plus délibérée, pour annuler les effets du renchérissement du pétrole sur le pouvoir d'achat de la population. La Suède, dont la conjoncture est en général décalée de six mois à un an sur celle de l'économie mondiale, connaît une bonne année 1974. Rien ne sera sérieusement tenté à cette année-là ni les suivantes pour s'opposer à la vague d'inflation. Les salaires augmentent de plus de 40 % pendant la période de 1975-1976, à quoi doit s'ajouter en 1977 les effets de l'accord annuel conclu sur le plan national entre le patronat d'une part et de l'autre les syndicats d'ouvriers et de « cols blancs » : plus de 10 % environ, à quoi s'ajoutera sans doute cet été un point pour tenir compte de l'élévation du coût de la vie. Plus encore que la France, les salaires « réels » ont continué d'augmenter en Suède pendant la récession.

Des coûts de production non compétitifs

Pour l'industrie suédoise, la conséquence de cette politique a été la montée des coûts de production. Ces derniers seraient aujourd'hui de 15 à 20 % supérieurs au coût de l'industrie allemande ou américaine. Dans le passé, le pays avait toujours pu compter sur ses exportations pour sortir d'une récession ou même d'une grande crise comme celle de 1930. Ce n'est plus le cas cette fois-ci. Les chefs d'entreprise se plaignent de la faiblesse de la productivité qui progressait naguère au rythme remarquable de 7 à 8 % par an. Non sans raison, l'ancien secrétaire d'Etat aux finances socialistes, M. Pierre Vinde répond : « C'est là en partie le résultat voulu d'une politique de plein emploi souhaitée par tous. Le jour où les affaires repartiront, on verra d'énormes réserves de productivité se manifester. » Pendant les dernières années, les sociétés suédoises ont encore été encouragées à investir grâce à un système original de dégrèvements fiscaux « anti-crise » préparé de longue date.

Pour le pays en général, la conséquence a été le déficit budgétaire et le déficit extérieur, le plus élevé de tous les pays indus-

triels (environ 4 % du produit national brut). A son tour, mais pour la première fois de son histoire, la Suède s'est mise à emprunter systématiquement à l'étranger. Sa dette se monte aujourd'hui à quelque 30 milliards de couronnes (presque 7 milliards de dollars). « Le gouvernement, nous dit un banquier, restreint le crédit intérieur dans le but d'amener les entreprises à faire entrer des devises en empruntant à l'étranger malgré le risque de change. Cela aussi retarde la reprise. »

Théoriquement, une amputation plus ou moins importante de la valeur de la couronne pourrait aider à surmonter ces handicaps hérités d'un passé récent. Depuis la « mini-dévaluation » du 4 avril dernier, la question est ouvertement discutée. Opposé par principe à cette solution, le gouvernement ne risque-t-il pas d'avoir la main forcée par la spéculation ?

PAUL FABRA.

Prochain article :

OU LE GOUVERNEMENT BOURGEOIS NATIONALISE

AVIS FINANCIERS DES SOCIÉTÉS

UAP

SICAV DE L'UNION DES ASSURANCES DE PARIS

SOCIÉTÉS D'INVESTISSEMENT A CAPITAL VARIABLE	ACTIF A LONG TERME DÉBILITAIRE	ACTIONS SÉLECTIONNÉES	ADÉQUATION (UNION SEQUANAISE-GRANDE)	L'UAP INVESTISSEMENT
ORIENTATION	Obligations françaises	Valeurs étrangères dévaluables	Placements à caractère spéculatif	Valeurs étrangères dévaluables
SITUAT. AU 30 JUIN 1977 :				
Nombre d'actions émises	496 109	641 632	376 525	1 562 385
Actif net total (en millions de francs)	69,34	84,36	84,45	182,46
Répartition comme suit :				
a) France :				
Oblig. classiques	83,5 %	20,6 %	19,6 %	20 %
Oblig. convertibles	4,5 %	8,2 %	11,4 %	9,8 %
Actions	néant	35,9 %	40,9 %	21,1 %
b) Étranger :				
Actions et oblig.	néant	31 %	15 %	47,8 %
c) Billes hypothécaires	2,9 %	néant	néant	néant
d) Disponibilités	9,1 %	3,3 %	4,8 %	1,5 %
Valeur liquid. de l'action, en francs	139,80	121,47	148,97	123,80

Subscriptions et rachats reçus aux guichets de :

SICAV SEQUANAISE DE BANQUE
370, rue Saint-Honoré, 75002 PARIS CEDEX 01. — Tél. 261-53-41
TOUR ASSUR. QUARTIER LOUIS-BLANC, CEDEX 14
92083 PARIS-14 DÉFENSE. — Tél. 766-16-10
et dans ses agences de province.

C crédit universel

28, rue Notre-Dame-des-Victoires, 75002 PARIS. — Tél. 331-34-34
10, avenue Gabriel-Péri, 95100 ARGENTEUIL. — Tél. 961-02-02
140, route de la Reine, 92100 BOULOGNE. — Tél. 604-61-34
et dans ses agences de province.

XEROX CORP

LANCÉMENT DE LA XEROX 5400
AUX ETATS-UNIS

Xerox vient de présenter un nouveau copieur-duplicateur en avant-première à la presse américaine : la XEROX 5400.
Ce duplicateur est, après la Xerox 9700, le second des cinq nouveaux produits dont le lancement a été annoncé pour les prochains mois à l'approbation des actionnaires.
Cet équipement commencera à être commercialisé aux Etats-Unis à partir du 1^{er} août 1977.

CEM - COMPAGNIE ÉLECTRO-MÉCANIQUE

NOMINATION D'UN DIRECTEUR GÉNÉRAL
Dans sa séance du 22 juillet dernier, le conseil d'administration de CEM-Compagnie Electro-Mécanique a, sur proposition de son président, M. Roland Koch, nommé M. François Grappetta (qui était secrétaire général de CEM depuis le début de l'année 1974).

LES SICAV DE LA BANQUE ROTHSCHILD au 30 juin 1977

	ROTHSCHILD EXPANSION		LAFITTE RENDEMENT		LAFITTE TOLÉVO	
	F	%	F	%	F	%
Actions étrangères	202 672 307,13	45,65	8 923 326,50	11,62	43 911 412,81	60,85
Actions françaises	22 004 354,47	4,97	28 522 787,08	37,13	—	—
Obligat. étrangères	11 794 426,63	2,67	33 063 236,49	43,03	21 148 187,80	29,16
Obligat. françaises	184 198 108,14	37,69	6 237 070,28	8,23	7 433 712,22	10,18
Liquidités	42 595 235,90	9,42	—	—	—	—
ACTIF NET	442 662 632,80	100	76 536 633,35	100	72 523 293,03	100
VALEUR LIQUID.	254,04		96,49		179,37	

Moteurs électriques
de haute qualité de 0,75 à 500 CV
Prix réduits par quantités
Exportation
E. ROCOPLAN 52200 LANGEPRES

FABRICANT-VENTE DIRECTE
COUVETS ARGENTÉ ET INOX
ORFÈVRE
FRANOR 70 RUE AMÉLIE
TEL 709.87.94
N° 24-03-00000. Export le monde.

(PUBLICITÉ)

RÉPUBLIQUE ARABE D'ÉGYPTE

L'Organisation générale pour l'approvisionnement en eau de l'agglomération du Caire

annonce une adjudication publique et internationale pour la fourniture de matériel de chlorination et de pompes refoulantes pour injecter du chlore.

Les offres devront être conformes aux impératifs suivants :

- Elles devront être présentées par l'intermédiaire d'un agent commercial égyptien (du secteur public ou privé) dont le nom soit inscrit sur le registre des agents commerciaux ;
- Elles devront être accompagnées d'une garantie provisoire d'un montant égal à 2 % de la valeur de l'offre, même si celle-ci est présentée par l'intermédiaire d'un agent du secteur public.

La date fixée pour l'ouverture des soumissions est le 3 septembre 1977, à 12 heures (midi).

On peut se procurer les documents d'adjudication auprès du département du matériel, dans l'immeuble de l'organisation, 42, rue Ramsès, au Caire, au prix de 5 livres égyptiennes par exemplaire.

ÉCHANGES INTERNATIONAUX

La Communauté européenne durcit sa position sur les importations de textiles

De notre correspondant

Bruxelles. — La France a obtenu de ses partenaires que les mesures communautaires à l'égard des importations de textiles soient plus restrictives que celles qui étaient jusqu'à présent par la Commission européenne. Le Conseil de la Communauté, réuni mardi 26 juillet, a modifié les propositions de la Commission pour une catégorie de produits (les chemises d'hommes) dont les importations ont perturbé le plus le marché français. Au cours du premier semestre 1977, la France a importé 12,7 millions d'unités, contre 13,9 pour toute l'année dernière. Pour le semestre en cours, M. Rossi, ministre français du commerce extérieur, a obtenu que la Commission s'empioie à limiter les importations françaises à trois millions d'unités. Les instances communautaires vont rencontrer les pays fournisseurs afin de répartir ce contingent. On sait déjà que les quantités prévues pour le Maroc et la Tunisie seront réduites de moitié et tomberont à deux cent cinquante mille et deux cent mille unités.

M. de Guiringaud a dit à ses partenaires que l'incident qui s'est produit dimanche au GATT, à Genève, entre la délégation française et le représentant de la Commission (le Monde du 26 juillet) n'était pas clos. Pour

le ministre français des affaires étrangères, le représentant de la Commission aurait dû demander et aurait certainement obtenu le respect de la réunion de Genève jusqu'au conseil communautaire de mardi.

M. de Guiringaud a d'autre part transmis à ses collègues le memorandum français sur la réforme des règlements communautaires pour les produits agricoles.

Pour les vins, Paris demande que les échanges entre Etats membres ne puissent plus se faire au-dessous d'un prix minimum et que les taxes à la consommation soient équivalentes dans toute la Communauté. Pour les fruits et légumes frais, la France souhaite également le respect d'un prix minimum à l'intérieur de la Communauté. Pour les fruits et légumes transformés, elle propose un renforcement de la protection aux frontières communautaires et, dans la perspective de l'adhésion de la Grèce, du Portugal et de l'Espagne, la mise en place d'un mécanisme visant à corriger les différences des conditions de production. Pour le tabac et l'huile d'olive, Paris demande notamment une augmentation des aides à la production.

(Interim.)

VENTE AUX ENCHÈRES

Inventaire à 2.200.000 FF.

Acquis de HOFFMAN-LA ROCHE

TOUT NEUFS

ROBINETS GACHOT

- Robinets à tournant et robinets-vannes, dimensions de 2 pouces à 1 1/4 de pouce.
- Acier inoxydable et acier moulé.
- Tous robinets (en acier inoxydable et en acier ou carbone) avec ébranchement en Teflon, garniture en « Grotfoi », grand orifice.

A vendre conjointement avec inventaire à 4.900.000 FF.
Tuyauterie, Robinetterie et Raccorderie Divers

MERCREDI 17 AOÛT

La vente aura lieu
à l'usine HOFFMAN-LA ROCHE
Bloomfield Ave. et Isabelle St.
NUTLEY, NEW-JERSEY - U.S.A.

Tous renseignements supplémentaires :

M. 514 Esley (201) 667-77-62

DAVID WEISZ Co, commissaire-priseur

Los Angeles, North Palm Beach Florida, San Francisco

مكتبة الامم المتحدة

مكتبة المجلد

AVIS FINANCIERS DES SOCIÉTÉS

UAP

SICAV DE L'UNION DES ASSURANCES PARISIENNES

Le conseil d'administration a décidé de verser une somme de 100 millions de francs à la trésorerie de la SICAV.

Le conseil d'administration a également décidé de verser une somme de 100 millions de francs à la trésorerie de la SICAV.

BOURSE DE PARIS - 26 JUILLET - COMPTANT

VALEURS	Cours	Précéd.	Différence
3 % 1975	100,00	100,00	
3 % 1980	100,00	100,00	
3 % 1985	100,00	100,00	
3 % 1990	100,00	100,00	
3 % 1995	100,00	100,00	
3 % 2000	100,00	100,00	
3 % 2005	100,00	100,00	
3 % 2010	100,00	100,00	
3 % 2015	100,00	100,00	
3 % 2020	100,00	100,00	

BOURSE DE PARIS - 26 JUILLET - COMPTANT

VALEURS	Cours	Précéd.	Différence
3 % 1975	100,00	100,00	
3 % 1980	100,00	100,00	
3 % 1985	100,00	100,00	
3 % 1990	100,00	100,00	
3 % 1995	100,00	100,00	
3 % 2000	100,00	100,00	
3 % 2005	100,00	100,00	
3 % 2010	100,00	100,00	
3 % 2015	100,00	100,00	
3 % 2020	100,00	100,00	

BOURSE DE PARIS - 26 JUILLET - COMPTANT

VALEURS	Cours	Précéd.	Différence
3 % 1975	100,00	100,00	
3 % 1980	100,00	100,00	
3 % 1985	100,00	100,00	
3 % 1990	100,00	100,00	
3 % 1995	100,00	100,00	
3 % 2000	100,00	100,00	
3 % 2005	100,00	100,00	
3 % 2010	100,00	100,00	
3 % 2015	100,00	100,00	
3 % 2020	100,00	100,00	

BOURSE DE PARIS - 26 JUILLET - COMPTANT

VALEURS	Cours	Précéd.	Différence
3 % 1975	100,00	100,00	
3 % 1980	100,00	100,00	
3 % 1985	100,00	100,00	
3 % 1990	100,00	100,00	
3 % 1995	100,00	100,00	
3 % 2000	100,00	100,00	
3 % 2005	100,00	100,00	
3 % 2010	100,00	100,00	
3 % 2015	100,00	100,00	
3 % 2020	100,00	100,00	

LES MARCHÉS FINANCIERS

PARIS

La hausse des pétroles contribue à freiner la baisse

L'arbitrage du tribunal genevois favorisant la France dans le litige qui l'oppose à la Grande-Bretagne a provoqué le partage de la mer d'Irlande entre les deux compagnies pétrolières, sans exception, ont progressé sensiblement ces lundi à la Bourse de Paris.

La cotation de la Française des pétroles B.P. a même dû être retardée devant le manque d'offres, le titre réalisant finalement la meilleure performance de la séance avec une hausse de 9 %. La seconde place est revenue à Esso, en hausse de 5,3 %.

Cette envolée des pétroles n'a pas eu d'effet vraiment négatif, du moins a-t-elle contribué à freiner le mouvement de baisse amorcé à la veille du week-end dernier. Encore en léger repli à l'ouverture, l'indice a rapidement rebondi, se terminant à 24,95, en hausse de 0,10 %.

Toute trace de baisse n'a cependant pas disparu, et la métalurgie, en progrès la veille, a subi quelques dégonflements. Penalt et Métallurgique de Normandie ont enregistré les plus lourds replis (-4,5 %).

Autels de l'industrie purement technique de la hausse des pétroles, l'intérieur que M. Barre doit accorder mardi soir à la télévision française, elle aussi a contribué à la hausse. Certains valeurs françaises, certains, autour de la corbeille, espèrent que le premier ministre pourrait être amené à journer des indications favorables à la Bourse.

Aux valeurs étrangères, léger repli des américaines et stabilité des mines d'or.

Sur le marché de l'or, le lingot s'est inscrit à 234,95 F contre 234,75 F. Le napoléon est resté stable à 335 F, contre 334,90 F.

Le volume des transactions a atteint 14,5 millions de francs contre 14,0 millions.

COURS DU DOLLAR A TOKYO

1 dollar (en yen) ...	247	247
1 dollar (en yen) ...	244,50	244,75

LONDRES

Nouveau tassement

Déprimé par les perspectives économiques peu favorables et la crainte de nouveaux conflits sociaux, le marché continue de se replier mercredi à l'ouverture. Tassement des industrielles. Baisse des pétroles (BP). Effritement des fonds d'Etat. Les mises d'or sont étroitement surveillées.

Une activité modérée a régné à 21,38 millions de titres ont changé de mains contre 20,43 millions la veille.

Ces nouvelles ventes ont été en grande partie motivées par la chute des profits de l'I.O.S. Steel pour le deuxième trimestre (92 cents par action contre 1,47 dollar un an auparavant). Survenant après la publication de résultats décevants pour Exxon et en même temps que l'annonce d'une baisse des ventes de voitures pour la deuxième décennie de juillet, cette information a jeté un froid sur le marché. Les investisseurs redoutant que le ralentissement de l'expansion durant le second semestre rendrait difficile le maintien du repli à la perspective d'un réajustement du plan pour juin.

NEW-YORK

Nouvelle baisse

De nouvelles ventes bénéficiaires se sont produites mardi à Wall Street, qui ont derechef entraîné les cours à la baisse après un départ pourtant prometteur. L'indice des industrielles s'est finalement établi à 908,18 soit à 6,08 points au-dessous de son niveau précédent.

Une activité modérée a régné à 21,38 millions de titres ont changé de mains contre 20,43 millions la veille.

Ces nouvelles ventes ont été en grande partie motivées par la chute des profits de l'I.O.S. Steel pour le deuxième trimestre (92 cents par action contre 1,47 dollar un an auparavant). Survenant après la publication de résultats décevants pour Exxon et en même temps que l'annonce d'une baisse des ventes de voitures pour la deuxième décennie de juillet, cette information a jeté un froid sur le marché. Les investisseurs redoutant que le ralentissement de l'expansion durant le second semestre rendrait difficile le maintien du repli à la perspective d'un réajustement du plan pour juin.

BOURSE DE PARIS - 26 JUILLET - COMPTANT

VALEURS	Cours	Précéd.	Différence
3 % 1975	100,00	100,00	
3 % 1980	100,00	100,00	
3 % 1985	100,00	100,00	
3 % 1990	100,00	100,00	
3 % 1995	100,00	100,00	
3 % 2000	100,00	100,00	
3 % 2005	100,00	100,00	
3 % 2010	100,00	100,00	
3 % 2015	100,00	100,00	
3 % 2020	100,00	100,00	

NEW-YORK

Nouvelle baisse

De nouvelles ventes bénéficiaires se sont produites mardi à Wall Street, qui ont derechef entraîné les cours à la baisse après un départ pourtant prometteur. L'indice des industrielles s'est finalement établi à 908,18 soit à 6,08 points au-dessous de son niveau précédent.

Une activité modérée a régné à 21,38 millions de titres ont changé de mains contre 20,43 millions la veille.

Ces nouvelles ventes ont été en grande partie motivées par la chute des profits de l'I.O.S. Steel pour le deuxième trimestre (92 cents par action contre 1,47 dollar un an auparavant). Survenant après la publication de résultats décevants pour Exxon et en même temps que l'annonce d'une baisse des ventes de voitures pour la deuxième décennie de juillet, cette information a jeté un froid sur le marché. Les investisseurs redoutant que le ralentissement de l'expansion durant le second semestre rendrait difficile le maintien du repli à la perspective d'un réajustement du plan pour juin.

BOURSE DE PARIS - 26 JUILLET - COMPTANT

VALEURS	Cours	Précéd.	Différence
3 % 1975	100,00	100,00	
3 % 1980	100,00	100,00	
3 % 1985	100,00	100,00	
3 % 1990	100,00	100,00	
3 % 1995	100,00	100,00	
3 % 2000	100,00	100,00	
3 % 2005	100,00	100,00	
3 % 2010	100,00	100,00	
3 % 2015	100,00	100,00	
3 % 2020	100,00	100,00	

BOURSE DE PARIS - 26 JUILLET - COMPTANT

VALEURS	Cours	Précéd.	Différence
3 % 1975	100,00	100,00	
3 % 1980	100,00	100,00	
3 % 1985	100,00	100,00	
3 % 1990	100,00	100,00	
3 % 1995	100,00	100,00	
3 % 2000	100,00	100,00	
3 % 2005	100,00	100,00	
3 % 2010	100,00	100,00	
3 % 2015	100,00	100,00	
3 % 2020	100,00	100,00	

BOURSE DE PARIS - 26 JUILLET - COMPTANT

VALEURS	Cours	Précéd.	Différence
3 % 1975	100,00	100,00	
3 % 1980	100,00	100,00	
3 % 1985	100,00	100,00	
3 % 1990	100,00	100,00	
3 % 1995	100,00	100,00	
3 % 2000	100,00	100,00	
3 % 2005	100,00	100,00	
3 % 2010	100,00	100,00	
3 % 2015	100,00	100,00	
3 % 2020	100,00	100,00	

BOURSE DE PARIS - 26 JUILLET - COMPTANT

VALEURS	Cours	Précéd.	Différence
3 % 1975	100,00	100,00	
3 % 1980	100,00	100,00	
3 % 1985	100,00	100,00	
3 % 1990	100,00	100,00	
3 % 1995	100,00	100,00	
3 % 2000	100,00	100,00	
3 % 2005	100,00	100,00	
3 % 2010	100,00	100,00	
3 % 2015	100,00	100,00	
3 % 2020	100,00	100,00	

LE MONDE — 28 juillet 1977 — Page 21

VALEURS

VALEURS	Cours	Précéd.	Différence
3 % 1975	100,00	100,00	
3 % 1980	100,00	100,00	
3 % 1985	100,00	100,00	
3 % 1990	100,00	100,00	
3 % 1995	100,00	100,00	
3 % 2000	100,00	100,00	
3 % 2005	100,00	100,00	
3 % 2010	100,00	100,00	
3 % 2015	100,00	100,00	
3 % 2020	100,00	100,00	

VALEURS

VALEURS	Cours	Précéd.	Différence
3 % 1975	100,00	100,00	
3 % 1980	100,00	100,00	
3 % 1985	100,00	100,00	
3 % 1990	100,00	100,00	
3 % 1995	100,00	100,00	
3 % 2000	100,00	100,00	
3 % 2005	100,00	100,00	
3 % 2010	100,00	100,00	
3 % 2015	100,00	100,00	
3 % 2020	100,00	100,00	

VALEURS

VALEURS	Cours	Précéd.	Différence
3 % 1975	100,00	100,00	
3 % 1980	100,00	100,00	
3 % 1985	100,00	100,00	
3 % 1990	100,00	100,00	
3 % 1995	100,00	100,00	
3 % 2000	100,00	100,00	
3 % 2005	100,00	100,00	
3 % 2010	100,00	100,00	
3 % 2015	100,00	100,00	
3 % 2020	100,00	100,00	

VALEURS

VALEURS	Cours	Précéd.	Différence
3 % 1975	100,00	100,00	
3 % 1980	100,00	100,00	
3 % 1985	100,00	100,00	
3 % 1990	100,00	100,00	
3 % 1995	100,00	100,00	
3 % 2000	100,00	100,00	
3 % 2005	100,00	100,00	
3 % 2010	100,00	100,00	
3 % 2015	100,00	100,00	
3 % 2020	100,00	100,00	

VALEURS

VALEURS	Cours	Précéd.	Différence
3 % 1975	100,00	100,00	
3 % 1980	100,00	100,00	
3 % 1985	100,00	100,00	
3 % 1990	100,00	100,00	
3 % 1995	100,00	100,00	
3 % 2000	100,00	100,00	
3 % 2005	100,00	100,00	
3 % 2010	100,00	100,00	
3 % 2015	100,00	100,00	
3 % 2020	100,00	100,00	

COTE DES CHANGES

COTE DES CHANGES	COURS	Précéd.	Différence
3 % 1975	100,00	100,00	
3 % 1980	100,00	100,00	
3 % 1985	100,00	100,00	
3 % 1990	100,00	100,00	
3 % 1995	100,00	100,00	
3 % 2000	100,00	100,00	
3 % 2005	100,00	100,00	
3 % 2010	100,00	100,00	
3 % 2015	100,00	100,00	
3 % 2020	100,00	100,00	

Le Monde

UN JOUR DANS LE MONDE

2. AFRIQUE
3. PROCHE-ORIENT
4. ASIE
4. AMÉRIQUES
4. POLITIQUE
- LIBRES OPINIONS : « Politique de la terre brûlée », par André Bouloche.
- 5-6. L'INTERVIEW TÉLÉVISÉE DU PREMIER MINISTRE
7. DÉFENSE
8. LE MONDE DE L'ÉTÉ

LE MONDE DES ARTS ET DES SPECTACLES

- PAGES 9 à 15
- EXPOSITIONS : la donation Pierre-Lévy à Troyes.
 - CINÉMA : la crise en Italie ; le naufrage du 777.
 - FESTIVAL : confrontation entre l'Orient et l'Occident à Istanbul.
 - ENTRETEN AVEC JEAN-PAUL SARTRE.

17. JUSTICE
17. D'UNE RÉGION À L'AUTRE
- 19-20. LA VIE ÉCONOMIQUE ET SOCIALE

LIRE ÉGALEMENT

- RADIO-TELEVISION (15)
 Annonces classées (18-19) ;
 Aujourd'hui (18) ; Carnet (18) ;
 Méthodologie (18) ; Mots croisés (18) ; Source (21).

pieds longs et LARGES 38 au 50

Il existe un magasin à Paris où tous les hommes qui ont des difficultés à se chausser à cause de leur pointure (ou largeur) trouveront chaussure à leur pied. C'est le Palais de la Chaussure, 39, avenue de la République, Paris (11^e), qui présente un choix unique, du 38 au 50, par demi-pointure de la 6^e à la 11^e largeur. N'hésitez pas à demander le catalogue. Tél.: 357-45-92.

ECOLE DE CADRES DE LAUSANNE

Institution internationale privée, spécialisée depuis 1963 dans la formation et le perfectionnement des cadres, accueillant chaque année, sans distinction de sexe, de race ou de nationalité, un nombre limité de participants dans ses cours :

- FORMATION EN ADMINISTRATION D'ENTREPRISE (pour cadres débutants)
- PRÉPARATION À LA DIRECTION DES ENTREPRISES (pour cadres en fonction)

Deux programmes intensifs, de courte durée, résolument concret, multi-disciplinaires, internationaux et, avant tout, pratiques.

Les études durent 9 mois, à plein temps. L'enseignement se fonde sur la réalité du monde des affaires : il est dispensé exclusivement par des praticiens, tous dirigeants, cadres ou conseils. Les méthodes pédagogiques sont actives, basées sur la participation et le travail en équipe. Les progrès sont mesurés par contrôle systématique et continu des connaissances. La prochaine session débute le 15 octobre 1977. Documentation détaillée sur simple demande au Secrétariat ECL, ch. de Monnex 38, CH-1003 Lausanne (Suisse), tél. (021) 23 29 92, en précisant la référence.

SELON LE TÉMOIGNAGE D'UN DÉTENU

Des milliers de prisonniers politiques seraient morts de faim en Indonésie

De notre correspondant

Genève. — Un prisonnier politique indonésien a fait parvenir au Comité international de la Croix-Rouge (C.I.C.R.) une lettre dans laquelle il affirme que les prisons de Salemba et de Miraya ont été en grande partie évacuées à l'occasion de la visite des délégués de l'organisation humanitaire. Les détenus ont été transférés temporairement au camp d'internement de Budi-Utomo. Le C.I.C.R. ne rend jamais publiques ses informations et intervient directement auprès du gouvernement concerné. S'il n'a pas divulgué cette lettre, il a cependant reconnu que ses représentants n'avaient pas été en mesure d'évaluer « les conditions réelles de détention en Indonésie en raison du nombre restreint de lieux qu'ils ont pu visiter, ainsi que des difficultés rencontrées au cours de leur visite ».

La Commission internationale de juristes, dont le siège est aussi à Genève, a pu se procurer cette lettre, qui accuse les autorités de Salemba d'indulger « des traitements inhumains et arbitraires », notamment aux prisonniers du bloc N de la prison de Salemba, confinés pendant des années, sans connaître leurs chefs d'accusation, dans des cellules étroites

ISABELLE VICHNIAC.

LÉGER RAFFERMISSEMENT DU DOLLAR

Après s'être sensiblement ralenti au cours de la journée de mardi, la baisse du dollar a fait place mercredi à un léger raffermissement. Son cours est passé, à Francfort, de 2,475 DM à 2,550 DM, à Zurich de 2,330 FS à 2,335 FS et à Paris de 4,930 F à 4,910 F environ (on a même touché 4,920 F en début de matinée).

Ce raffermissement est attribué aux déclarations de M. Raymond Barre mardi soir à la télévision, affirmant que le dollar était « sous-évalué », et à celle de M. Arthur Burns, président de la Réserve fédérale des États-Unis : « Nous devons préserver l'intégrité du dollar, que cela nous coûte ce que cela nous coûte », a-t-il déclaré.

Apparemment, les propos de M. Barre, qui faisaient suite à ceux de M. Axel, ministre des Finances d'Allemagne fédérale, ont en plus de poids que ceux de M. Burns, en contradiction avec l'attitude du secrétaire d'État américain au Trésor, M. Blumenthal. Ce dernier ne cesse d'affirmer que la baisse du dollar n'est que « le jugement normal et réaliste du marché » et que les États-Unis n'ont pas à intervenir pour l'augmenter. Personne ne se hasarde à prédire que le glissement du dollar est terminé. Tout au plus relève-t-on les efforts répétés et discrets de la Banque nationale helvétique pour freiner la hausse du franc suisse.

LES INCENDIES EN CORSE

Dix mille hectares de forêts et de maquis sont détruits

Plus de quarante incendies ont éclaté en Corse, mardi 26 juillet, détruisant près de 10 000 hectares de maquis. Les foyers les plus importants étaient répartis sur trois grandes zones : La Balagne, autour de Calvi, le centre près de Vico, et la région du cap Corse au nord. La totalité des centres de secours de l'île, soit un millier d'hommes environ, disposant de six avions Canadair, continuait, ce mercredi matin 27 juillet, de lutter contre les flammes. Le travail des sauveteurs est rendu très difficile par la violence du vent, dont certaines pointes ont atteint 140 kilomètres/heure, réduisant considérablement l'efficacité des Canadair et les rendant même totalement impuissants sur la côte ouest d'où ils n'ont pu décoller.

A Bastia, les flammes sont arrivées aux portes sud de la ville, mais les maisons ne semblent pas directement menacées. Plusieurs villages, au nord de Bastia, ont été encerclés par le feu et des scènes de panique se sont produites, en particulier à Miono, où quelques maisons ont été détruites. C'est dans cette localité qu'on a appréhendé M. Joseph Mattel, un exploitant forestier âgé de trente ans. Il a reconnu avoir mis le feu au maquis, dans le but d'ouvrir une voie

d'accès vers la route et de transporter plus facilement le bois qu'il avait coupé.

On ne déplore aucune victime parmi les populations, mais un pompier qui participait à la protection du hameau de Pertine (au nord de Bastia) a été gravement brûlé et transporté à l'hôpital de Bastia, ainsi que cinq autres ayant subi un début d'asphyxie.

En prévision d'une éventuelle aggravation de la situation, d'autres avions Canadair de la protection civile et une unité des sapeurs-pompiers Brigades (Var) sont attendus ce mercredi, dans la région du cap Corse. Mais, déjà, ce nouvel effectif de sapeurs-pompiers semble être insuffisant.

LE P.C.F. SE PRONONCE CONTRE L'ENTRÉE DU PORTUGAL DE LA GRÈCE ET DE L'ESPAGNE DANS LA C.E.E.

Le parti communiste a fait connaître, dans une déclaration publiée mardi 26 juillet, son opposition résolue à l'entrée du Portugal, de la Grèce et de l'Espagne dans la Communauté économique européenne. Le P.C.F. estime que l'élargissement de la C.E.E. à ces pays entraînerait une partie importante de la paysannerie française (...), accélérerait l'exode rural, aggraverait encore la situation de l'emploi dans de nombreuses régions déjà victimes d'une grave crise conjoncturelle aux coups portés par les importations du Marché commun (notamment le Langedoc, le Languedoc-Roussillon) et, en définitive, entraverait la croissance régionale.

Le groupe d'actualisation du programme commun examine ce mercredi la politique européenne. Le P.C.F. et le M.R.G. étant favorables au principe de l'élargissement de la C.E.E., la prise de position catégorique du P.C.F. ne facilitera pas la négociation sur ce point.

LA RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT DE L'ARCHITECTURE

Un examen à la fin de la première année des études ?

Un plan d'action pour la réforme de l'enseignement de l'architecture devait être présenté ce mercredi au conseil des ministres par M. Michel d'Ornano, ministre de la culture et de l'environnement. Ce plan, qui devrait être progressivement mis en place jusqu'en 1981, prévoit notamment d'améliorer la qualité de l'enseignement et, pour valoriser le diplôme d'architecture, une « meilleure régulation des effectifs » par l'instauration d'un examen à la fin de la première année des études.

Le président de la République a plusieurs fois souligné que la réforme de l'enseignement était un préalable nécessaire à l'amélioration de la qualité de l'architecture en France. M. Jacques Narbonne, conseiller d'État, a, il y a un an, remis un rapport préliminaire soulignant notamment le nombre excessif (par rapport aux débouchés offerts) des étudiants en architecture (Le Monde du 21 juillet).

Grève à la S.N.C.F. dans la région de Montpellier. Les agents de conduite C.G.T., C.F.D.T. et autonomes de la région de Montpellier ont déposé un préavis de grève pour appuyer des revendications portant sur l'amélioration de certaines conditions de travail (troulements). Dans un communiqué, la direction régionale de la S.N.C.F. indique : « Par suite d'un arrêt de travail d'une partie du personnel, la circulation risque d'être perturbée dans la région de Montpellier à partir du 28 juillet, à 6 heures, et vendredi 29 juillet, à 12 heures. Dans les conditions suivantes : trains rapides et express : trafic normal assuré, sauf sur les lignes Narbonne-Corbère et Narbonne-Neussargues ; trains omnibus : sévères perturbations à prévoir sur toute la région. »

Le prix du pain va augmenter le 1^{er} août, pour tenir compte de la hausse du coût de la farine et des charges des boulangers. Le montant de la hausse, qui est négocié entre les services des prix et la Confédération de la boulangerie (C.N.B.P.F.), n'a pas encore été arrêté. Il pourrait être légèrement inférieur à 5 % pour la baguette et compris entre 5 et 10 % pour les autres catégories de pain. La dernière hausse du prix du pain était intervenue le 1^{er} août 1976 : 10 centimes pour la baguette, 15 centimes pour les autres pains, et 20 centimes pour le pain au kilogramme.

AU CONSEIL DES MINISTRES

Un nouveau plan d'aide aux chantiers navals français

A la suite d'une communication de M. Jean-Pierre Fourcade, ministre de l'équipement et de l'aménagement du territoire, le conseil des ministres de ce mercredi 27 juillet devait adopter le nouveau régime des aides qui seront désormais appliquées aux chantiers navals français. Il était envisagé, notamment, de rétablir la subvention « aide de base » (supprimée le 1^{er} janvier 1976), et qui représenterait 15 % au minimum

du prix du navire à la commande. En même temps, l'aide aux petits chantiers, qui, en décembre dernier, avait été fixée à 10 % du prix du navire, serait, elle aussi, relevée. Parallèlement, l'État demanderait que soit accélérée la reconstruction des grands chantiers (« le Monde » du 29 juillet).

M. Louis de Guiringaud, ministre des affaires étrangères, a, le 26 juillet,

annoncé à ses collègues de la Communauté européenne ce nouveau plan d'aide, qui vise à permettre à la construction navale française (trente mille salariés, un carnet de commandes qui a diminué en 1976 de 38 % par rapport à 1975) d'affronter dans de meilleures conditions la concurrence étrangère, notamment celle du Japon, bien que ce pays commence, lui aussi, à éprouver des difficultés.

La fin du miracle japonais ?

De notre correspondant

Tokyo. — Les Japonais aiment montrer à leurs visiteurs étrangers, en particulier aux Européens, le chantier naval d'Opama, l'un des plus grands et des plus modernes du monde. Sa cale sèche, désespérément vide, est le symbole des difficultés que traverse actuellement la construction navale japonaise. Les Japonais ont désormais un autre exemple à opposer à leurs partenaires européens qui leur reprochent d'avoir capoté le marché mondial : trois chantiers navals nippons viennent en effet, récemment, de « perdre » un appel d'offre lancé par la Nigeria pour la construction de dix-neuf navires de gros tonnage. Ce sont les Coréens du Sud et les Yougoslaves qui ont emporté le marché avec des prix de 15 à 30 % inférieurs à ceux des Japonais, fait-on valoir à Tokyo.

Ces mesures sont insuffisantes aux yeux des Européens. Dans un article publié en ce moment dans le journal maritime Lloyd's List, M. Conrad, président du comité de liaison de constructeurs maritimes de la C.E.E., affirme en effet que le Japon s'est approprié 65,4 % des commandes mondiales au cours du premier semestre 1977, au lieu des 50 % convenus.

La construction navale japonaise est la première du monde. De 1,7 million de tonnes en 1960, sa capacité de production est passée à 17,9 millions de tonnes en 1976. Elle a actuellement en chantier huit grands chantiers et une trentaine d'autres de dimension moyenne qui assurent 40 % de la production, plus mille trois cents chantiers nippes engagés souvent dans la sous-traitance.

Restructuration

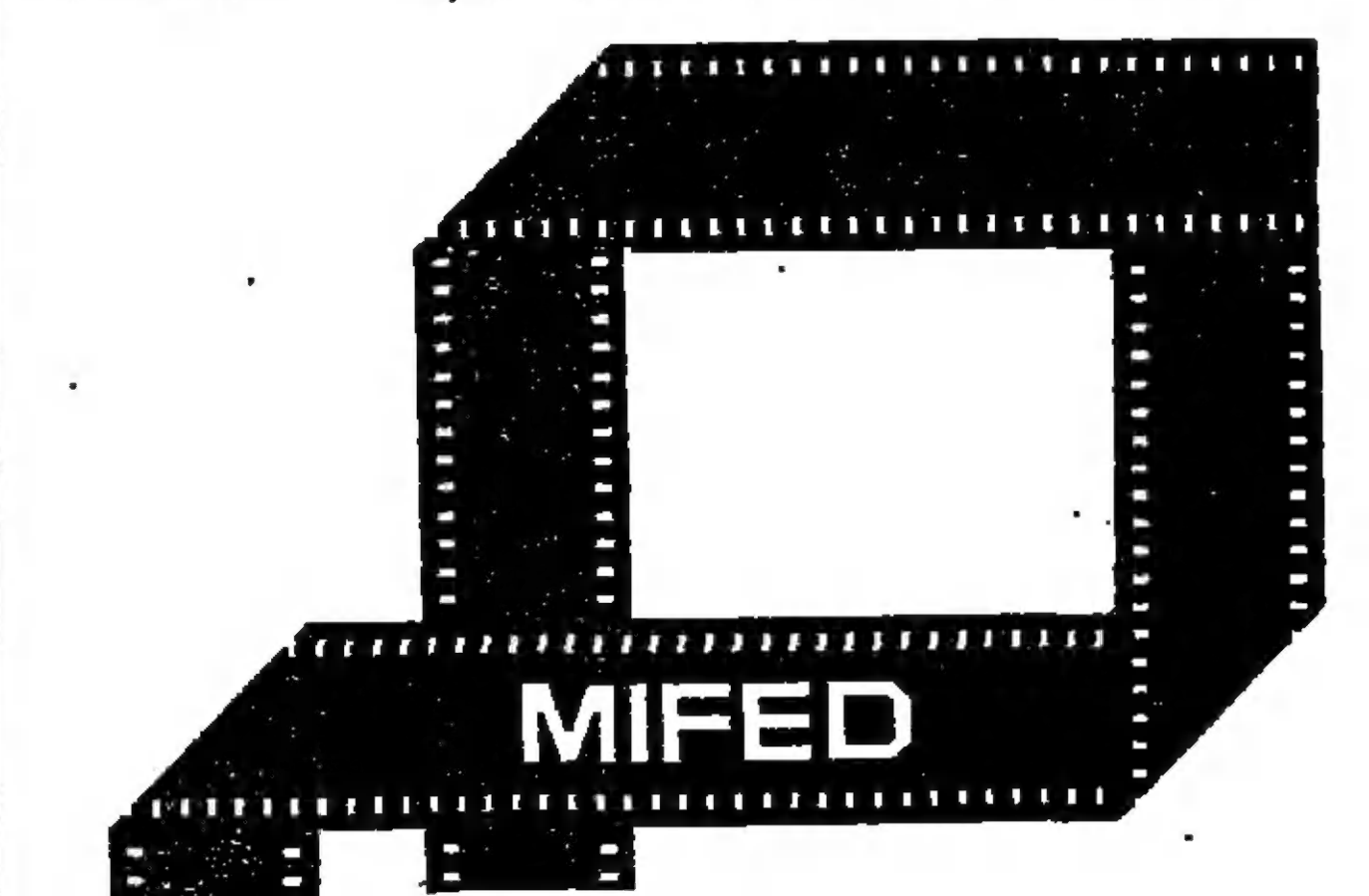
Bénéficiant d'une technologie de pointe et de l'effet d'entraînement d'une production de masse (taillé sur mesure, comme toujours au Japon, par la concurrence excessive à laquelle se livrent les entreprises d'une même branche), le Japon a réussi à pratiquer des prix de 30 à 35 % inférieurs à ceux de ses concurrents. Il se trouve aujourd'hui avec une surcapacité de production. Car les chantiers japonais ont été victimes, comme leurs concurrents européens, de la chute des commandes à partir de 1974 et ont d'autre part été affectés par la hausse des coûts des matières premières, notamment par l'augmentation du prix de l'acier. Après avoir tenté de stabiliser leurs coûts, les Japonais, talonnés par les Européens, sont actuellement en train de rationaliser leur production tout en la diversifiant. Depuis 1974, la plupart des grands chantiers navals se sont lancés dans la production de plates-formes de forage en mer et dans la chaudronnerie lourde.

Pour l'année fiscale 1977 (qui s'achève en mars 1978), le Japon s'est engagé à ne pas accepter plus de 5 millions de tonnes de

commandes. Mais respecterait-il cette limitation ? Par le passé, en 1975 et 1976, ce genre d'engagement n'a jamais été observé avec beaucoup de rigueur.

A la fin de mars, les Japonais avaient un carnet de commandes de 22,5 millions de tonnes, ce qui leur permet, bon an mal an, d'alimenter leurs chantiers jusqu'au milieu de 1978.

PHILIPPE PONS.



A l'occasion de son 36^e Meeting (19-25 octobre 1977), le MIFED publiera son traditionnel Cahier d'information qui fournira à la clientèle de nombreux éléments utiles : les noms des Sociétés participantes, de tous les professionnels inscrits au Marché — acheteurs et vendeurs — et des productions qui y seront présentées.

Ce Cahier d'information a toujours représenté un précieux véhicule publicitaire à la disposition de la clientèle qui s'intéresse à la production et à la distribution de films et de téléfilms.

Par son excellente présentation typographique et par la richesse de ses renseignements, il constitue un ouvrage de consultation qui va au-delà des exigences immédiates du Marché.

Une annonce publicitaire dans ce Cahier d'information est un petit investissement qui a toujours donné de grands résultats.

TARIFS

1 page	100 \$
pages intérieures de la couverture	200 \$
page arrière de la couverture, en 2 couleurs	300 \$

Envoyez votre réservation et le matériel nécessaire avant le 10 septembre 1977 à : MIFED, Largo Domodossola 1, 20145 Milano (Italie). Tél. 46.78, Télégrammes MIFED-Milano, Télex 37360 Fieramil.

limitée en Espagne pour l'entrée dans la C.E.E.

etc. Seuil

مكتبة العالم